

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

RÉUSSIR SON HYPERMODERNITÉ EN 25 ÉTAPES FACILES ET SAUVER LE
RESTE DE SA VIE *DE NICOLAS LANGELO : L'EXPÉRIENCE ÉCLATÉE DE
L'HYPERMODERNITÉ ET LE RETOUR À UNE LITTÉRATURE DE
L'EXEMPLARITÉ*

MÉMOIRE PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN LETTRES

PAR
KATHLEEN RENÉ-JUTRAS

DÉCEMBRE 2019

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier mes directeurs dont le soutien indéfectible me permet de présenter ce projet de recherche. Sans la collaboration de Sébastien Charles, la synthèse théorique autour de l'hypermodernité aurait manqué de nuances, de finesse : son expertise remarquable a approfondi mes considérations philo-sociologiques. Je tiens à souligner l'accompagnement exemplaire de Marc-André Bernier qui a cru en mes idées et mes capacités alors que nous étions de parfaits inconnus. Son savoir, son expérience, sa disponibilité et son support en font un directeur d'exception qui aura marqué mon épanouissement intellectuel et personnel.

Je tiens également à remercier mes parents, Raymond et Johanne, qui m'ont inculqué le travail et la persévérance, et mon frère, Kévin, qui, par ses taquineries à propos de mes incertitudes sur mes aptitudes académiques, m'a souvent encouragée.

Mes précieuses amies rencontrées au baccalauréat, complices qui m'ont souvent sauvé la vie, je vous serai à jamais reconnaissante : Catherine, qui m'inspire toujours par son ambition, sa rigueur et sa créativité ; Aby, qui a toujours eu les mots justes pour me rassurer et me mener vers l'aboutissement de cette rédaction.

Enfin, la mention d'honneur est décernée à mon amoureux, Nicolas, qui a accepté mon impatience, ma rudesse et mes larmes en période de doute et de découragement.

Sans vous, je n'aurais pas réussi cet accomplissement qui a occupé une grande place dans les dernières années de ma vie : vous avez mon éternelle gratitude.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	I
TABLE DES MATIÈRES	II
INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 AUTOUR DE L'HYPERMODERNITÉ : DE LA POSTMODERNITÉ À L'HYPOMODERNITÉ	14
1. Définition de la postmodernité.....	15
1.1 Le monde postmoderne : la fin des grands récits, de l'Histoire et de la vérité uniques	16
1.2 L'individu postmoderne : Narcisse jouisseur, mais anxieux et vide	18
1.3 D'une société du désir à une de plaisir : mutations dans la consommation de masse.....	23
1.4 La société branchée : technoculture et médias de masse.....	26
1.5 Le croire postmoderne : sortie de la religion et spiritualité individualisée	29
1.6 La postmodernité : parenthèse dans la lancée de la modernité	31
2. Définition de l'hypermodernité	32
2.1 Le monde hypermoderne : l'indissolubilité de certains récits	34
2.2 L'individu hypermoderne : Narcisse mature, mais crispé	35
2.3 L'hyperconsommation : consommer pour exister.....	40
2.4 La société visible : l'individu hypermoderne est technoculturel et mass-média.....	42
2.5 Le croire hypermoderne : spiritualité consumériste et devoir du bonheur	45
2.6 Le retour du balancier : l'hypomodernité et la reconnexion au sens.....	47
2.7 L'hypermodernité : continuité et rejet de la modernité	50
CHAPITRE 2 REPRÉSENTATION ET EXPÉRIENCE DE L'HYPERMODERNITÉ	52
1. La caractérisation du personnage comme incarnation de l'hypermodernité.....	53
1.1 Personnage jouisseur, personnage irresponsable.....	54
1.2 Personnage fragilisé, personnage crispé.....	57
1.3 Personnage ancré, personnage libéré.....	63
1.4 Lire l'hypermodernité, vivre l'hypermodernité.....	69
2. Démarche essayistique et pédagogie de l'hypermodernité	75
2.1 La modernité critiquée	75
2.2 La postmodernité expliquée	77
2.3 L'hypermodernité présentée.....	79
2.4 Lire l'hypermodernité, comprendre l'hypermodernité	80
3. L'intergénéricité au service de l'interprétation et de l'expérience de l'hypermodernité	82

CHAPITRE 3 LA FICTION NARRATIVE DE <i>RÉUSSIR SON HYPERMODERNITÉ</i> : RÉCUPÉRATION DE L' <i>EXEMPLUM</i> ET INCITATION À LA PRISE DE CONSCIENCE	91
1. Le récit de <i>Réussir son hypermodernité</i> : <i>exemplum</i> hypermoderne	92
1.1 Définition de l' <i>exemplum</i>	92
1.2 Caractéristiques communes de l' <i>exemplum</i> et du récit de <i>Réussir son hypermodernité</i>	94
2. Pragmatique de l' <i>exemplum</i> et du récit de <i>Réussir son hypermodernité</i>	98
2.1 Construction de l' <i>ethos</i> : les rôles de l'auteur, du protagoniste et du lecteur	98
2.2 Identification au protagoniste et narration : stratégies rhétoriques	101
2.3 L'exemplarisation du récit de <i>Réussir son hypermodernité</i>	107
2.4 Correspondance générique : l' <i>exemplum</i> , le récit de <i>Réussir son hypermodernité</i> et le genre de l'incitation à l'action	110
3. Le retour à l'exemplarité : nécessité hypermoderne littéraire ou sociale ?	112
3.1 Prose d'idées et prose narrative : rapprochement novateur ?	112
3.2 L'exemplarité au secours d'une société à sauver	115
CONCLUSION	118
BIBLIOGRAPHIE	132

INTRODUCTION

Les réflexions sur le concept du bonheur ont beaucoup fluctué depuis les propositions, en quelque sorte inaugurales, des philosophes de l'« époque hellénistique ». Si la modernité s'en est inspirée en reprenant tantôt les thèses de l'épicurisme, tantôt celles du stoïcisme, elle a cependant renforcé l'aspiration au bonheur individuel, tout en faisant de sa conciliation avec le bien-être collectif un enjeu essentiel de la pensée morale et politique. Cependant, selon le philosophe Sébastien Charles, les dernières décennies marqueraient un changement dans la tradition occidentale :

Dans ce cadre [les conditions de l'ère hypermoderne], l'idée d'un bonheur collectif organisé par le politique ou le technoscientifique est peu à peu parue illusoire. Dans le même temps, la poussée individualiste et hédoniste qui anime notre société hypermoderne a renvoyé la quête du bonheur du côté de la sphère privée, la réussite personnelle étant devenue la seule preuve de l'obtention d'un véritable bonheur¹.

La quête du bonheur ne reposerait donc plus sur le bien commun, mais sur le bien-être personnel, les individus faisant même de l'ambition d'être heureux dans toutes les sphères de leur existence une sorte d'obsession. Ce phénomène ne correspond peut-être qu'à l'approfondissement du sens de la personnalité et des valeurs de la société intimiste, apparus au 19^e siècle et observés par Richard Sennett dans *Les tyrannies de l'intimité*². Ce dernier prétendait, en 1979, que l'espace social était envahi, voire

¹ Sébastien Charles, dans Nicolas Langelier, *Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles*, Montréal, Boréal, 2010, p. 195. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées, entre parenthèses, par le sigle RSH, suivi au besoin de la page. De même, nous abrégerons le titre sous la forme *Réussir son hypermodernité*.

² Richard Sennett, *Les tyrannies de l'intimité*. Paris, Seuil, 1979.

entièrement contaminé par le privé, si bien que « l'affectivité intimiste [était] devenue la mesure de toute réalité³. » Aujourd’hui, l'espace public, saturé par la parole des médias traditionnels et celle des médias sociaux, résonne d'affirmations dénonçant l'épuisement des individus auquel semble avoir conduit ce modèle : surmenage professionnel, vie de famille éreintante, questionnement identitaire, fatigue existentielle, sensation de vide spirituel. Les chroniques, les articles, les capsules-conseils, les guides de psycho pop pullulent pour mettre en garde la société contre le cul-de-sac vers lequel elle fonce et proposer des solutions qui sauveront les individus d'un déséquilibre psychique irrémédiable.

L'extrême rentabilité de cette industrie du développement personnel repose sur l'injonction au bonheur et la psychologie positive⁴. Dans une société dont les choix sont fondés sur le capitalisme et les avancées technoscientifiques, même la félicité devient objet de marchandisation et de technologisation, ce qui amène certains penseurs à douter de l'authenticité des discours faisant l'apologie du devenir soi⁵. Le philosophe Gilles Lipovetsky, dans *Le bonheur paradoxal : essai sur la société d'hyperconsommation*⁶, affirme que le paradigme hyperindividualiste, qui définit

³ *Ibid.*, p. 262.

⁴ Julie Rambal, « Les nouveaux mantras du Web. De “carpe diem” à “YOLO” », dans *Le Devoir* [En ligne], Montréal, 17 octobre 2016, § 5, consulté le 18 octobre 2016, URL : <https://www.ledevoir.com/societe/consommation/482368/les-nouveaux-mantras-du-web-de-carpe-diem-a-yolo>. « Avec un chiffre d'affaires annuel de 9,7 milliards de dollars américains rien qu'aux États-Unis, et une progression de 6% par an, l'industrie du développement personnel explose depuis que plusieurs universitaires américains ont décidé, il y a 20 ans, de se pencher sur la mesure du bonheur, à travers l'étude de la psychologie positive, étudiée jusqu'à Harvard. »

⁵ *Ibid.*, § 7 : « Dans son nouvel ouvrage, *Deviens ce que tu es* (Éditions Autrement), le philosophe Dorian Astor dénonce d'ailleurs le mythe de l'affirmation de soi. « Aujourd'hui, nous sommes de petits fanatiques de nous-mêmes, avides de phrases qui ne sont jamais des interrogations. Devenir soi s'est transformé en message verrouillé et moralisateur, détourné par le marketing et tout un florilège de gourous, de coachs et de RH, qui proposent des traitements rapides. »

⁶ Gilles Lipovetsky, *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*, Paris, Gallimard (Folio Essais), 2006, 466 p. Désormais abrégé sous le titre *Le bonheur paradoxal*. Cette idée traverse la plupart de ses écrits.

désormais toutes les dimensions de la société, a transformé la spiritualité en une quête de confort. Obnubilé par l'affirmation de soi, chacun trouve son salut comme il l'entend, par l'achat d'un ensemble patio, reflet de son mode de vie, ou par l'inscription à un cours de yoga chaud, rejeton dénaturé d'une pratique ancestrale. Charles observe qu'ironiquement, cette multiplication des possibles pour construire une vie heureuse n'amplifierait que le mal-être, puisque « [j]amais nous n'avons eu autant les moyens de nous divertir, et jamais la dépression et le sentiment de solitude n'ont été aussi exacerbés » (*RSH*, p. 195). En raison de sa capacité à envisager la condition humaine d'un point de vue réflexif et critique, l'art peut sans doute revêtir, du moins dans certaines œuvres, une fonction thérapeutique en favorisant l'introspection. Or, dans un monde qui semble vivre aujourd'hui une importante crise du sens, se pourrait-il que certains textes littéraires puissent vouloir apporter des réponses explicitement conçues dans le dessein de protéger ses lecteurs ?

Œuvre appartenant à la littérature québécoise contemporaine, au titre insolite, mais suggestif, *Réussir son hypermodernité en 25 étapes faciles et sauver le reste de sa vie* de Nicolas Langelier attire d'abord l'attention par sa volonté de parodier le guide de croissance personnelle en posant un regard corrosif sur l'individu et le monde actuels. La promesse d'un avenir meilleur qu'affiche la quatrième de couverture se voit ridiculisée dès les premières lignes à l'occasion d'un constat pessimiste sur la situation actuelle :

Un jour, c'est inévitable, vous en aurez assez. Vous déciderez qu'il y a eu assez de mort(s) autour de vous, et qu'il est temps de faire quelque chose avant qu'il ne soit trop tard. Le tourbillon des derniers jours, semaines, mois – des dernières années, même, peut-être – vous aura laissé confus et

désorienté, habité par un malaise perpétuel, le sentiment que tout ça – votre quotidien, votre mode de vie jeune et dynamique et tellement moderne, tout ce bruit autour de vous [...] – le sentiment que tout ça, donc, ne mène à rien, sinon à des endroits où vous ne voulez pas aller, n'avez jamais eu envie d'aller. Et vous serez fatigué, vraiment fatigué. (*RSH*, p. 17)

Ce roman-essai trace ensuite, dans ses passages essayistiques, l'histoire de la modernité, son échec, les conséquences inquiétantes qu'il a entraînées dans la postmodernité et développe aussi une réflexion sur ce qu'est le concept plus récent d'hypermodernité. Parallèlement, le récit romanesque développe l'histoire d'un jeune trentenaire désabusé, journaliste de la culture *hype* montréalaise, qui, confronté à la mort récente de son père, remet en question son mode de vie, son choix de carrière, ses relations amicales, ses amours, et décide de partir seul en *road trip* et de changer le cours de son existence. Nous assistons donc à une réflexion *a posteriori* qui révèle les causes d'un quotidien sapé par la superficialité des valeurs actuelles, la montée de l'individualisme contemporain, l'obsession maladive de la quête du bonheur, la peur constante de l'avenir ; toutefois, cet éveil s'ouvre sur une finale pleine d'espoir. L'œuvre connaît une certaine reconnaissance dans le champ littéraire, avec son entrée en lice pour le Prix des Libraires 2011, et pareille reconnaissance venant des libraires n'est pas insignifiante. Sa publication chez Berlin Verlag⁷ et sa prochaine adaptation cinématographique⁸ confirment qu'elle prend sa place dans la culture artistique contemporaine. L'écriture de Langelier semble en effet interpeller les lecteurs par

⁷ Nicolas Langelier, *Die enthemmte Moderne meistern und den Rest seines Lebens retten in 25 einfachen Schritten*, Berlin, Berlin Verlag, 2013.

⁸ Cette information provient du blogue personnel de l'auteur : https://nicolaslangelier.blogs.com/nicolas_langelier/r%C3%A9ussir-son-hypermodernit%C3%A9-et-sauver-le-reste-de-sa-vie-en-25-%C3%A9tapes-faciles/.

l'actualité et la véracité de son propos ; le chroniqueur Steve Proulx, du magazine *Voir*, va même jusqu'à assimiler la voix de l'auteur à celle de toute sa génération⁹.

Issu d'une formation universitaire en communication et en pédagogie de l'enseignement supérieur, Nicolas Langelier occupe une place importante dans le champ journalistique et culturel du Québec contemporain par ses nombreuses contributions. Fondateur et directeur de la maison d'édition *Atelier 10*, il assure la publication de la très estimée série *Documents* et de la populaire revue socioculturelle *Nouveau Projet*, dont il est le rédacteur en chef¹⁰. Tous ses projets sont orientés par une vision idéologique et philosophique qu'il défend par la plume. Il incarne une figure intellectuelle incontournable en raison de son importante activité dans les domaines littéraire et culturel, reflet de son militantisme et de son engagement.

Bien qu'il n'existe aucune étude universitaire sur l'œuvre dont ce mémoire propose l'étude, quelques analyses et comptes rendus ont été publiés dans des revues savantes et sur un blogue littéraire. Alors que la revue *Argument* a consacré un dossier complet à cette œuvre¹¹, les revues *Spirale*, *Lettres québécoises*, *Québec français* et le blogue *Salon double, observatoire de la littérature contemporaine* ont publié des articles sur

⁹ Steve Proulx, « La voix de ma génération », *Voir* [En ligne], 3 février 2011, consulté le 17 avril 2014, URL : <http://voir.ca/chroniques/angle-mort/2011/02/02/la-voix-de-ma-generation/>.

¹⁰ Langelier a également fondé le défunt magazine gratuit P45 publié à Montréal de 2010 à 2011. Il a été finaliste au Prix du magazine canadien en 2008, avec son essai *De l'utilisation du mot pute par la jeune femme moderne*, et en 2012, avec son reportage *Le sida a 30 ans*, publié dans *Elle Québec*. Il a également dirigé *Quelque part au début du XXI^e siècle*, ouvrage collectif qu'il a dirigé et qui regroupe les réflexions sur la première décennie d'un siècle nouveau par de jeunes artistes et observateurs de ce temps et il a publié *Année rouge. Notes en vue d'un récit personnel de la contestation sociale au Québec en 2012*, qui rend compte de son expérience du printemps érable. Le caractère autofictionnel de *Réussir son hypermodernité*, ne serait-ce qu'en raison du métier de chroniqueur du protagoniste, demeure indéniable, mais ne constitue pas l'objet de notre travail.

¹¹ Patrick Moreau *et al.* « Autour d'un livre: Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles, de Nicolas Langelier » dans *Argument* [En ligne], vol. 14, n° 1 (Automne 2011 - Hiver 2012), consulté le 17 avril 2014, URL : <http://www.revueargument.ca/dossier/81-autour-dun-livre-reussir-son-hypermodernite-et-sauver-le-reste-de-sa-vie-en-25-etapes-faciles-de-nicolas-langelier.html>.

celle-ci. Certaines remarques récurrentes s'attachent, du reste, à nos objets de recherche, qui sont aussi nos concepts théoriques : l'hypermodernité, l'hybridité générique et l'*exemplum*. Comme la plupart des auteurs, Daniel Tanguay a relevé la critique sociale et la réflexion philosophique qui s'organisent autour du concept de modernité dans l'œuvre¹². Tous ont également repéré certaines idées phares de l'hypermodernité. Mélanie Gleize parle de « la frénésie du nouveau, [des] stimulations superficielles de nos vies matérialistes et rationalisées jusqu'à l'absurde, l'étourdissement, la nausée, le sentiment de vide et de gâchis » dans sa « Sociologie d'une dépression¹³ ». Quant à Ginette Bernatchez, elle signale la « recherche du plaisir immédiat dans la consommation à outrance, [la] fuite des responsabilités, [le] narcissisme adulescent...¹⁴ ». L'hybridité générique de l'œuvre fait aussi l'objet de certains commentaires : chacun revient sur la forme qu'a adoptée ce roman-essai et sur sa facture de guide *psycho-pop*. Anne-Marie Auger et William S. Messier expliquent la dynamique de l'essai et du récit en mentionnant que « l'originalité de *Réussir son hypermodernité* se révèle dans un jeu sur la forme. Il s'agit littéralement d'inscrire le récit dans l'essai : ici, c'est le récit d'une certaine croissance personnelle, un roman de la trentaine, qui se forme autour de l'essai scientifique, et non le contraire¹⁵ ». De plus, les concepts de mélange, de recyclage et d'éclatement, propres à l'esthétique

¹² Daniel Tanguay, « Une vingt-sixième étape difficile », dans *Ibid*, § 3 : « Ce qui a l'apparence d'un manuel de *self-help* est en fait un essai à la frontière entre le récit autobiographique, la critique sociale et la réflexion philosophique. »

¹³ Mélanie Gleize, « Un hiver et un printemps », dans *Spirale : arts, lettres, sciences humaines*, n° 237, 2011, p. 63.

¹⁴ Ginette Bernatchez, « Nouveautés », dans *Québec français*, n° 160, 2011, p. 12.

¹⁵ Anne-Marie Auger et William S. Messier, « La littérature postironique, une rebelle qui vous veut du bien », dans *Salon double, observatoire de la littérature contemporaine* [En ligne], 31 janvier 2011, § 9, consulté le 17 avril 2014, URL : <http://salondouble.contemporain.info/lecture/la-litterature-postironique-une-rebelle-qui-vous-veut-du-bien>.

postmoderne, apparaissent dans la plupart des articles. À ce sujet, Mélanie Gleize écrit que « cet ouvrage illustre physiquement l'éclatement moderne des valeurs qu'il dénonce¹⁶ ». Suivant cet esprit, certaines propositions invitent ainsi à analyser le récit comme une forme d'*exemplum*. D'une part, les auteurs de *Salon double* suggèrent que le « vous » possède une nature instructive et impérative qui ne devrait pas être perçue comme la voix d'un ironiste¹⁷ et Bernatchez, que le « “vous” ferme ironiquement la porte à l'autofiction¹⁸. » D'autre part, certains commentaires laissent croire que le récit est perçu comme un exemple à suivre. Patrick Moreau conçoit la finale pleine d'espoir, cet appel au retour à la nature et à la solidarité, comme une réponse à la crise morale du protagoniste-lecteur¹⁹ ; Patricia Nourry voit même cette fin dans la solitude comme une solution pour enrayer le solipsisme²⁰ et Mélanie Gleize, comme une renaissance à la suite de l'impasse hypermoderne²¹. Enfin, toutes ces observations qu'expriment ces différents auteurs confirment la curiosité que suscite cet objet littéraire surprenant : au reste, elles méritent, comme on le verra, d'être approfondies à la faveur d'une enquête qui en élargirait les assises théoriques.

Le concept d'hypermodernité s'inscrit dans la tradition des travaux portant sur la postmodernité qui émergent, d'une part, dans les sciences humaines pour caractériser les changements sociaux des années révolutionnaires 1970 et, d'autre part, dans les

¹⁶ Mélanie Gleize, « Un hiver et un printemps », *art. cit.*, p. 63.

¹⁷ Anne-Marie Auger et William S Messier, « La littérature postironique, une rebelle qui vous veut du bien », *art. cit.*, § 4 à 6.

¹⁸ Ginette Bernatchez, « Nouveautés », *art. cit.*, p. 12.

¹⁹ Patrick Moreau, « Sous le signe de la mort du père », dans *Argument*, *op. cit.*, § 5.

²⁰ Patricia Nourry, « Cap solitude », dans *Argument*, *op. cit.*, § 6 à 8.

²¹ Mélanie Gleize, « Un hiver et un printemps », *art. cit.*, p. 64.

études littéraires et culturelles pour définir les créations artistiques qui rompent avec celles de la modernité. Deux ouvrages fondamentaux vont rendre compte d'abord de ces changements : *La condition postmoderne*²² de Lyotard et *L'impureté*²³ de Scarpetta. Les théoriciens de la postmodernité aperçoivent dans cette notion deux significations se rattachant à ses dimensions socio-économique et esthétique :

[E]lle désigne les conditions socio-économiques inhérentes à la mondialisation du régime capitaliste et au développement de la technologie et de l'informatique, ainsi que des productions culturelles et artistiques, moins hermétiques que celles de la modernité et caractérisées par des stratégies diverses (ironie, parodie, citation, jeux langagiers, autoréflexivité)²⁴.

Suivant cet esprit, les questions relatives à la poétique postmoderne seront abordées dans le deuxième chapitre, alors que l'analyse philosophique et sociologique de la notion même de postmodernité, objet du premier chapitre, tentera de synthétiser les principales propositions des théoriciens de la postmodernité. Une attention particulière sera accordée aux travaux du philosophe Gilles Lipovetsky dont les théories s'avèrent incontournables. Par exemple, l'un de ses principaux ouvrages, *L'ère du vide : essais sur l'individualisme contemporain*²⁵, se penche sur cette révolution individualiste causée par la montée du narcissisme et de l'hédonisme, l'émergence de la sphère privée et le procès de personnalisation, modalités qui sont intimement liées à la société de consommation, la dépolitisation et la dissolution de la collectivité.

Discrédité par le manque de consensus qu'il suscite chez les intellectuels et sa difficulté à rendre compte des transformations que connaît l'Occident au cours des

²² Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979.

²³ Guy Scarpetta, *L'impureté*, Paris, Grasset, 1985.

²⁴ Barbara Havercroft, « Modernités », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), *Le dictionnaire du littéraire*, [3e éd. rev. et aug.], Paris, PUF (Quadrige), 2010, p. 489.

²⁵ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain* [1983], Paris, Gallimard (Folio/essais), 1993. Désormais abrégé sous le titre de *L'ère du vide*.

années 1980, le concept de postmodernité est peu à peu délaissé. Par conséquent, plusieurs penseurs proposent un autre néologisme pour qualifier ce qui suit la modernité et, dans ce contexte, sans doute est-ce le concept d'hypermodernité qui demeure le plus répandu : les travaux de ses principaux défenseurs – Lipovetsky et son collaborateur, Sébastien Charles²⁶, les psychologues et sociologues Nicole Aubert²⁷ et Alain Ehrenberg²⁸ – fourniront à notre réflexion ses fondements théoriques. Une définition sommaire de l'hypermodernité consisterait à dire qu'il s'agit d'une « deuxième modernité²⁹ », qui s'en distingue toutefois par ses excès, notion chère à Aubert, qui aperçoit dans la radicalisation de l'individualisme le caractère propre du monde contemporain, tout comme dans la construction d'une société qu'inspire un sens perverti du dépassement. Au reste, nous observerons l'évolution, ou même parfois l'involution, de cinq caractéristiques propres aux discours postmodernistes et hypermodernistes : la fonction des récits fondateurs ; les transformations de l'individualisme moderne ; les mutations de la société de consommation ; l'influence de la société technoculturelle et mass-médiatique ; et le croire à l'ère de la sortie de la religion. Une dernière observation que font souvent les tenants de la notion d'hypermodernité invite à espérer en une sorte de retour du balancier, cette reconnexion au sens alors appelée *hypomodernité*. Ce mouvement semble nécessaire aux yeux de

²⁶ Gilles Lipovetsky et Sébastien Charles, *Les temps hypermodernes*, Paris, Grasset, 2004, 126 p., Sébastien Charles, *L'hypermoderne expliqué aux enfants*, Montréal, Liber, 2007.

²⁷ Nicole Aubert, *Le culte de l'urgence : la société malade du temps*, Paris, Flammarion, 2003, Nicole Aubert (dir.), *L'individu hypermoderne*, Ramonville-Saint-Agne, Erès, 2004, Nicole Aubert (dir.), *La société hypermoderne : ruptures et contradictions*, Paris, L'Harmattan (Collection Changement social n° 15), 2010.

²⁸ Alain Ehrenberg, *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991, Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, 1995, Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacobs, 1998. Désormais abrégé sous le titre *La fatigue d'être soi*.

²⁹ Cette expression est utilisée entre autres par Lipovetsky et Charles.

Langelier qui prétend que notre monde fait fausse route et se dirige dans une impasse, puisqu'il « craque de toutes parts³⁰. »

Témoins du caractère singulier et novateur des œuvres qui succèdent à l'art moderne, les théoriciens de l'esthétique postmoderne relèvent le brouillage des frontières et l'hybridité générique qui caractérise, par exemple, la littérature contemporaine. *Réussir son hypermodernité*, roman-essai à l'hybridité assumée par son auteur³¹, appartient, à première vue, au courant postmoderniste. Comprendre la manière dont cette œuvre s'approprie et transpose certaines des idées centrales de la postmodernité et de l'hypermodernité, en vue d'une représentation et d'une expérience chez le lecteur : voilà le projet qui inspire notre démarche et nos analyses. En ce sens, notre étude des parties romanesque et essayistique, complétée par l'interprétation des effets de lecture, s'inscrit dans la foulée des ouvrages publiés au tournant du 21^e siècle et s'intéressant aux enjeux du mélange des genres dans les œuvres littéraires contemporaines.

L'œuvre de Langelier dépeint la crise morale d'un protagoniste : les réflexions de ce dernier peuvent-elles refléter celles des philosophes et sociologues s'interrogeant sur l'état actuel de l'individu hypermoderne ? La caractérisation du personnage se veut-elle une incarnation du Narcisse contemporain, de ses préoccupations, de sa position dans le monde ? Dans tous les cas, ces questions invitent à mieux comprendre la manière dont les idées des théoriciens s'incarnent dans la figure narroriale, pour

³⁰ Nicolas Langelier, « Le mur », dans *Argument*, op. cit., § 4.

³¹ *Ibid.* : « Bien sûr, pendant que j'écrivais, j'étais conscient que je brouillais les pistes, en mêlant l'essai et le roman, le livre de croissance personnelle et le conte philosophique, la fiction et l'autobiographie, l'individuel et le collectif, l'histoire de la modernité depuis la Révolution française et la crise existentielle d'un trentenaire qui pourrait ou non être moi, dans un contexte qui pourrait ou non être le mien. »

ensuite en saisir la réception chez son lecteur. Cette deuxième opération fera appel aux notions associées à l'idée de pacte de lecture et à l'ouvrage de Vincent Jouve, *L'effet-personnage dans le roman*³².

Au reste, le choix de l'essai ne peut se dissocier d'une intention pédagogique, corollairement, d'une visée persuasive. Ce qui importe alors consiste à identifier ce que l'auteur dit sur le monde qui l'entoure et comment son discours s'inscrit dans la pratique essayistique contemporaine. En même temps, l'alternance, certes irrégulière, entre les sections de l'essai et du roman demeure une autre particularité de l'œuvre qui nous paraît riche sur le plan interprétatif. La définition de leurs rapports – dépendance ou autonomie – pour une interprétation globale de l'œuvre s'avère nécessaire. Des travaux s'intéressant à de nouvelles préoccupations issues d'un corpus contemporain, par exemple, les rapports entre le vrai et le fictif, le didactique et l'esthétique, viendront ici éclairer nos hypothèses. Plus spécifiquement, deux théoriciens ont fait paraître des collectifs qui abordent les rapports entre l'essai et le roman. Gilles Philippe, dans son introduction à *Récits de la pensée : études sur le roman et l'essai*³³, annonce qu'il interrogera les oppositions systématiques, traditionnelles ou contemporaines, entre la prose narrative et la prose d'idées³⁴. De son côté, Vincent Ferré, dans *L'essai fictionnel : essai et roman chez Proust, Broch, Dos Passos*³⁵, propose une définition de l'essai fictionnel et étudie les rapports d'interaction et d'interdépendance entre les deux genres. Bref, notre œuvre polymorphe pourrait être construite sur une relation

³² Vincent Jouve, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, PUF, 1992.

³³ Gilles Philippe (dir.), *Récits de la pensée : études sur le roman et l'essai*, Paris, Sedes, 2000.

³⁴ Cette citation montre bien l'importance de travail dans le cadre de notre recherche.

³⁵ Vincent Ferré, *L'essai fictionnel : essai et roman chez Proust, Broch, Dos Passos*, Paris, Honoré Champion (Recherches proustiennes), 2013.

d'intergénéricité, outil particulièrement approprié, on le verra, pour la lecture d'un monde à l'identité fragmentée.

Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles : ce titre, qui évoque le guide de croissance personnelle et la promesse de l'atteinte du bonheur qui lui est sous-jacente, oriente la lecture de son récit qui suppose une forme de littérature exemplaire. C'est pourquoi la dernière section de notre étude portera sur la dimension rhétorique et argumentative de l'œuvre : nous postulons que la partie romanesque étaye et illustre le discours essayistique, ce dispositif se donnant pour ambition de susciter chez son lecteur prise de conscience et incitation à agir. Les différentes conceptions de l'*exemplum*, depuis la première définition qu'en donne Aristote jusqu'à sa réinterprétation par Perelman et Olbrechts-Tyteca³⁶, permettra d'envisager les usages qu'en fait la fiction narrative. Les travaux de différents chercheurs sur les variations autour de l'*exemplum* – exemple, illustration, *exemplum* dans la tradition médiévale, récit exemplaire – montreront que les caractéristiques communes à ces formes distinctes se retrouvent dans le roman. Enfin, l'étude de l'efficacité pragmatique du texte, qui se veut la plus éclairante sur sa charge rhétorique, sollicitera les réflexions de Ruth Amossy³⁷ sur la construction de l'*ethos*, de l'auditoire, et celles de Susan Suleiman³⁸ sur la figure de l'autorité fictive, de manière à montrer en quoi l'expérience de la narration et de l'identification au protagoniste mettent en œuvre des mécanismes de persuasion. Au surplus, on verra alors à quel point la

³⁶ Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, *Traité de l'argumentation* (6^e édition), Belgique, Éditions de l'université de Bruxelles, 2008.

³⁷ Ruth Amossy, *L'argumentation dans le discours* [Éd. rev. et augm.], Paris, Armand Colin, 2012.

³⁸ Susan Rubin Suleiman, *L'autorité fictive ou le roman à thèse*, Paris, PUF, 1983.

linguistique de l'énonciation de Benveniste³⁹ apparaît incontournable pour examiner les effets du choix narratif de la deuxième personne du pluriel. Dans un dernier temps, une lecture totalisante du récit permettra de dégager la visée manipulatrice de toute fiction, qu'il illustre également *Réussir son hypermodernité* en cherchant à inciter à l'action sur la base de cette injonction à saveur moralisatrice : embrasser l'hypomodernité pour *sauver le reste de sa vie*.

En ce sens, notre dernière réflexion s'interrogera non seulement sur le statut esthétique de cette œuvre, mais aussi sur son inscription dans la doxa contemporaine. Malgré son appartenance indéniable au postmodernisme en raison de sa nature intergénérique, le retour à l'exemplarité, qu'exprime cet alliage entre prose narrative et littérature d'idées, constituerait-il une nouveauté dans les pratiques littéraires contemporaines ? Cette critique de l'individu et de la société hypermodernes traduit-elle une opinion commune de l'espace public ? Ces questions à elles seules indiquent la pertinence et l'actualité, mais aussi l'importance des enjeux que suscite *Réussir son hypermodernité*.

³⁹ Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale I et II*, Paris, Gallimard, 1966 et 1974.

CHAPITRE 1

AUTOUR DE L'HYPERMODERNITÉ : DE LA POSTMODERNITÉ À L'HYPOMODERNITÉ

Le cycle postmoderne s'est déployé sous le signe de la décompression « cool » du social ; nous avons de nos jours le sentiment que les temps se durcissent à nouveau, chargés qu'ils sont de de sombres nuages.

Gilles Lipovetsky, *Les temps hypermodernes*, p. 50.

Alors que les grandes divisions historiques qui, entre Renaissance et Révolution, apparaissent comme les principaux jalons de la modernité semblent faire consensus chez la plupart des théoriciens, il en va tout autrement de ce qu'on pourrait nommer « l'après », la poursuite de la modernité. Les discours sur les changements engendrés par la réalisation ou l'échec de la modernité en sont venus à constituer un paradigme original, porteur d'une nouvelle vision du monde, que l'on nomme postmoderniste⁴⁰. Les désaccords entre ces derniers ne facilitent en rien une compréhension globale du concept ; seul Yves Boisvert, politicologue, a tenté de

⁴⁰ Au préalable, la distinction entre les termes « postmodernisme », « postmoderniste », « postmodernité » et « postmoderne » mérite d'être clarifiée. Le postmodernisme est considéré comme un courant de pensée construit autour de la notion de postmodernité, qui, elle, renvoie aux transformations culturelles, politiques, sociales, etc., observées après la modernisation. Par conséquent, l'adjectif postmoderniste est utilisé pour référer au discours du postmodernisme, alors que postmoderne sert à désigner les caractéristiques de la conjoncture sociale et historique associée à la postmodernité. Il est à noter que les auteurs postmodernistes relativisent tous les cadres conceptuels du savoir intellectuel utilisés auparavant ; ces termes ne servent qu'à représenter des théories communes et ne constituent pas des vérités absolues. Ces précisions sont tirées d'Yves Boisvert, *L'analyse postmoderniste. Une nouvelle grille d'analyse socio-politique*, Paris, L'Harmattan (Logiques sociales), 1997, p. 123-125. De plus, nous utiliserons la graphie sans trait d'union puisqu'elle nous a paru la plus fréquente, mais aussi parce que son contraire insiste sur la rupture et notre discours ne correspond pas à cette position.

synthétiser les discours hétérogènes de ces penseurs américains, italiens, français, qui se sont penchés, depuis les années 1970 et 1980, sur la question postmoderne⁴¹. En même temps, il semblerait que ce concept théorique ait mené, lui aussi, à une impasse, puisque sa définition pose problème, et qu'il ne parvienne que partiellement à éclairer les phénomènes sociologiques et culturels observables aujourd'hui. Défendue et illustrée par plusieurs intellectuels depuis une dizaine d'années, la théorie de l'hypermodernité semble, en revanche, un outil valable pour analyser le monde actuel. Aussi nous servira-t-elle d'assise théorique⁴². Pour bien en comprendre l'évolution, nous reviendrons sur le paradigme postmoderne avant de proposer un état des lieux de ce qui tente de se penser comme *hyper/ultra/sur*-moderne.

1. Définition de la postmodernité

La controverse entre les penseurs postmodernistes se résume approximativement dans cette fatidique question à savoir si le préfixe *post* signifie ou non la fin de la modernité et si cette postmodernité amènera l'humanité vers de nouvelles Lumières ou de nouvelles formes d'obscurantisme. De l'après Seconde Guerre mondiale aux années 1990, le terme postmoderne est utilisé pour nommer les transformations sociales, géographiques et esthétiques du monde qui s'opèrent depuis les années 1960⁴³ et son contexte d'émergence comporte deux grands moments : durant

⁴¹ Ces ouvrages, publiés tous deux chez L'Harmattan (Logiques sociales), *Le monde postmoderne. Analyse du discours sur la postmodernité* (1996) et *L'analyse postmoderne. Une nouvelle grille d'analyse socio-politique* (1997) ont été très utiles dans nos recherches et nous y ferons souvent référence ainsi qu'aux travaux qui y sont mentionnés. Désormais abrégés sous le titre de *Le monde postmoderne* et *L'analyse postmoderne*.

⁴² Nous utiliserons les termes hypermoderniste (néologisme) et hypermoderne selon la classification établie pour le lexique autour de la postmodernité. À ce sujet, voir *supra*, note 40.

⁴³ Yves Boisvert, *L'analyse postmoderne*, *op. cit.*, p. 57-58. « Les auteurs postmodernistes utilisent donc la notion de postmodernité pour délimiter et définir l'ère contemporaine, de 1960 à ce jour [ouvrage publié en 1997], où nos sociétés occidentales entrent dans une importante phase de changements aussi

la décennie 1960, dans le domaine de l'architecture⁴⁴ ; les philosophes et sociologues poursuivent la réflexion dès la fin des années 1970. Des diverses controverses⁴⁵ autour de la postmodernité qui en ont fait un concept hétérogène et flou, nous retenons certains thèmes communs dont la fonction est d'expliquer les mutations occidentales encore présentes dans notre société contemporaine.

1.1 Le monde postmoderne : la fin des grands récits, de l'Histoire et de la vérité uniques⁴⁶

Bien qu'il ne prétende pas à une posture antimoderne, le discours postmoderniste signale la fin de la vision progressiste et émancipatrice associée au projet moderne ; Lyotard estime que la modernité a été liquidée, puisqu'elle n'a pas tenu ses promesses :

[N]ous pouvons observer et établir une sorte de religion dans la confiance que les Occidentaux des deux derniers siècles plaçaient dans le progrès général de l'humanité. Cette idée de progrès possible, probable ou nécessaire, s'enracinait dans la certitude que le développement des arts, des

bien culturels, sociaux et politiques, qu'individuels et collectifs. Cette période de mutation s'est ouverte à la suite de la mise en place d'un important processus de transformations culturelles. Selon les postmodernistes, la culture occidentale a alors tenté, à travers cette mutation, de s'adapter aux profonds bouleversements qui ont été engendrés par l'essor fulgurant de la technoscience et d'autres phénomènes découlant de la modernisation. ». Pour une synthèse historique des termes « postmoderne, postmodernité et postmodernisme », nous vous renvoyons à l'incontournable ouvrage de Perry Anderson, *Les origines de la postmodernité [The Origins of postmodernity, 1998]*, Paris, Les Prairies ordinaires, coll. « Penser-croiser », 2010.

⁴⁴ La notion philo-sociologique de postmodernisme prend racine dans la théorisation de l'architecture postmoderne. Pour une explication détaillée de celle-ci, voir Yves Boisvert, « Postmodernisme architectural », dans *Le monde postmoderne, op. cit.*, p. 21-44. Notons que cette nouveauté dans le champ architectural reste indissociable des fondements de l'esthétique postmoderne.

⁴⁵ La réflexion sur la démocratisation et la massification de l'accès au savoir, à la culture et à la création déclencha la plus célèbre polémique entre les philosophes Jean-François Lyotard, qui doute de la réalisation du projet moderne en prophétisant la fin des méta-récits, et Jürgen Habermas qui, à l'opposé, affirme son abandon et accuse les postmodernistes de camoufler leur néo-conservatisme sous la posture postmoderne. Pour une explication détaillée de ce débat, des autres penseurs qui y ont pris part, voir Yves Boisvert, *Le monde postmoderne, op. cit.*, p. 9-16 et Lionel Ruffel, « Postmoderne », dans Anthony Glinner et Denis Saint-Amand (dir.), *Le lexique socius* [En ligne], consulté le 15 octobre 2017, URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/61-postmoderne>.

⁴⁶ Les pages qui suivent doivent beaucoup à Yves Boisvert, « La postmodernité : produit de la faillite de la modernité », « La dissolution des grands récits », « Une pensée postnihiliste », « Pluralisme idéologique », dans *Le monde postmoderne, op. cit.*, p. 49-51, 63-65, 67-69 et 101-103.

technologies, de la connaissance et des libertés serait profitable à l'humanité dans son ensemble⁴⁷.

Cette position sous-entend que l'espérance séculière et moderne, soutenue par une foi inébranlable en la raison, le progrès et l'amélioration des conditions de vie, s'est dissipée au fil du temps, puisque l'Histoire a plutôt dévoilé les désastres engendrés par les changements promettant le bonheur à l'humanité : ainsi, Lyotard instille le doute sur l'idée d'un bonheur universel créé par les outils du progrès, supposés contribuer à l'avancement perpétuel de l'homme dans son histoire⁴⁸. La faillite de la modernité reposeraient sur deux éléments : celle des méta-récits, comme celui de l'émancipation des individus, du bonheur pour tous, et le rejet de la conception unificatrice et universelle de l'histoire⁴⁹. Cette disqualification des récits hégémoniques légitimant les systèmes à visée totalisante conduit à une crise de la vérité unique, à une nouvelle manière de percevoir le monde, non pas nihiliste, mais à une possibilité de choisir en quoi croire ; d'où l'émergence de micro-récits se soldant par un pluralisme idéologique. Toutefois, si cette idée du monde en deuil de ce qui le guidait vers le « toujours mieux » ne semble pas faire l'unanimité, il n'en demeure pas moins que plusieurs postmodernistes partagent un sentiment de désillusion⁵⁰.

⁴⁷ Jean-François Lyotard, *Le postmoderne expliqué aux enfants*, Correspondance 1982-1983, Paris, Galilée, 1986, p. 122.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 78. « Il ne s'agit là non pas d'un "abandon" du projet moderne, comme le dit Habermas à propos de la postmodernité, mais de sa liquidation. Ce qui s'inscrit alors dans la conscience européenne sinon occidentale, avec cet anéantissement, c'est de façon irréparable le soupçon que l'histoire universelle ne conduit pas sûrement "vers le mieux", comme disait Kant, ou plutôt que l'histoire n'a pas nécessairement une finalité universelle. » Mentionnons que certains modernes s'opposaient déjà à ce discours positif de la modernité et que cette posture n'est donc pas inédite.

⁴⁹ À ce sujet, on se reportera aux travaux de Jean-François Lyotard, *Le postmoderne expliqué aux enfants*, Correspondance 1982-1983, *op. cit.*, et de Gianni Vattimo, *La société transparente*, Paris, Éditions Desclée de Brouwer, 1990.

⁵⁰ Boisvert associe cette vision désenchantée des postmodernistes à celle des travaux d'Alain Touraine (*Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992), de Charles Taylor (*Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin, 1992) et d'Anthony Giddens (*Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan (Théorie sociale et contemporaine), 1994), de telle sorte qu'ils sont plusieurs à être

1.2 L'individu postmoderne : Narcisse jouisseur, mais anxieux et vide

Un nouvel individualisme naîtrait avec la postmodernité, moment de sortie, selon le philosophe Gilles Lipovetsky, de « l'ordre disciplinaire-révolutionnaire-conventionnel⁵¹ » construit par la modernité, entraînant la désaffection et la désubstantialisation des institutions auparavant porteuses de sens et permettant à chacun d'affirmer librement son identité⁵². Ce nouveau rapport de l'être humain au monde, le penseur le nomme, dans *L'ère du vide*, le « procès de personnalisation » qui, condamnant la coercition, l'homogénéité et l'austérité, valorise le choix, l'éclectisme, la séduction⁵³, la jouissance ; le bien-être, la liberté et les intérêts de chacun paraissent plus que jamais au centre de tout⁵⁴. Cette donnée sociale prend tout de même racine dans la mode, phénomène moderne propulsant l'autonomisation des individus⁵⁵. Le caractère individualiste associé à la postmodernité se fonderait donc sur « l'extension de la logique de la mode à l'ensemble du corps social, lorsque la société tout entière s'est restructurée selon la logique de la séduction, du renouvellement permanent et de

convaincus que la modernité conduirait dans un cul-de-sac. *L'analyse postmoderniste*, op. cit., p. 43. Néanmoins, « Lyotard a toujours rejeté les accusations qui faisaient du postmodernisme une pensée du désarroi, voire une pensée nihiliste. » Yves Boisvert, *Le monde postmoderne*, op. cit., p. 68.

⁵¹ Cette expression revient dans la plupart de ses ouvrages, mais apparaît d'abord dans *L'ère du vide*. Voir *infra*, note 25.

⁵² Gilles Lipovetsky et Sébastien Charles, *Les temps hypermodernes*, op. cit., p. 22-23. « La postmodernité représente le moment historique où tous les freins institutionnels qui contrecarreraient l'émancipation individuelle s'effritent et disparaissent, donnant lieu à la manifestation des désirs singuliers, de l'accomplissement individuel, de l'estime de soi. » Notons que Charles introduit la pensée lipovetskienne dans la première partie de l'ouvrage (p. 13-46) ; ainsi, lorsque nous citerons cet ouvrage, nous indiquerons uniquement l'auteur de la citation afin d'éviter toute confusion.

⁵³ Gilles Lipovetsky actualise sa réflexion au sujet du désir de plaisir à l'ère hypermoderne dans son ouvrage *Plaire et toucher : essai sur la société de séduction*, Paris, Gallimard, 2017.

⁵⁴ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, op. cit., p. 11 : « Ainsi opère le procès de personnalisation, nouvelle façon pour la société de s'organiser et de s'orienter, nouvelle façon de gérer les comportements, non plus par la tyrannie des détails mais avec le moins de contrainte et le plus de choix privés possible, avec le moins de coercition et le plus de compréhension possible. »

⁵⁵ À ce sujet, nous vous renvoyons à Gilles Lipovetsky, *L'empire de l'éphémère. La mode et son destin dans les sociétés modernes*, Paris, Gallimard (Folio/essais), 1987. Désormais abrégé sous le titre de *L'empire de l'éphémère*.

la différenciation marginale⁵⁶. » Ainsi, le procès de personnalisation de la postmodernité aurait permis l'atteinte de l'idéal démocratique moderne de l'autonomie individuelle à travers « le narcissisme, conséquence et manifestation miniaturisée du procès de personnalisation, symbole du passage de l'individualisme “limité” à l'individualisme “total”, symbole de la deuxième révolution individualiste⁵⁷. » L'homme postmoderne incarne la figure mythologique de Narcisse, mais un Narcisse jouisseur, libertaire et décontracté né de « la nouvelle éthique permissive et hédoniste⁵⁸ » fondée par l'affranchissement des structures socialisantes et les valeurs associées au capitalisme et à la consommation de masse. L'historien et sociologue américain Christopher Lasch parvient à cette même conclusion en étudiant les modifications psychologiques et culturelles de la modernisation du capitalisme en Amérique dans *The Culture of Narcissism : American Life in an Age of Diminishing Expectations*⁵⁹, dont les assertions sont partagées par Lipovetsky trois ans plus tard dans *L'ère du vide*⁶⁰. Lasch prétend que la société postmoderne est envahie par le Moi ; la poursuite effrénée du bien-être immédiat devient sa principale obsession⁶¹. Le rapport au temps et à la continuité historique se modifie : on refuse le passé, à l'instar des modernes, et on ne se préoccupe pas du futur, au contraire des modernistes

⁵⁶ Sébastien Charles, *Les temps hypermodernes*, op. cit., p. 18-19.

⁵⁷ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, op. cit., p. 19.

⁵⁸ Ibid., p. 80.

⁵⁹ Nous ferons référence à son édition traduite la plus récente : Christopher Lasch, *La culture du narcissisme. La vie américaine à un âge de déclin des espérances* [1979], Castelnau-le-Lez, Climats (Sisyphe), 2000. Désormais abrégé sous le titre de *La culture du narcissisme*.

⁶⁰ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, op. cit., p. 71. « Le narcissisme désigne le surgissement d'un profil inédit de l'individu dans ses rapports avec lui-même et son corps, avec autrui, le monde et le temps, au moment où le « capitalisme » autoritaire cède le pas à un capitalisme hédoniste et permissif. »

⁶¹ Christopher Lasch, *La culture du narcissisme*, op. cit., p. 31. « [V]ivre dans l'instant est la passion dominante – vivre pour soi-même, et non pour ses ancêtres ou la postérité ».

futuristes, de sorte que le Moi vit dans l'instantanéité, dans l'immédiat⁶². L'expérience postmoderne du temps correspond au désir de son Narcisse qui veut atteindre le plaisir dans chaque dimension de son existence, « l'absolutisation du présent immédiat glorifiant l'authenticité subjective et la spontanéité des désirs, la culture du “tout, tout de suite”, sacrifiant les jouissances sans interdit, sans préoccupation des lendemains⁶³. » Cette recherche hédoniste ne peut être vécue dans un esprit d'ascèse, de rigueur ou discipline ; ainsi émerge « cette nouvelle conscience cool et désinvolte⁶⁴. » Déchargé des idéaux révolutionnaires, il plonge dans une indifférence générale, faisant disparaître la valeur traditionnelle de l'effort⁶⁵. La société adopte une attitude décontractée, la vie humaine est davantage centrée sur le personnel ; néanmoins, cette dernière n'en est que plus vide⁶⁶.

L'obsession narcissique postmoderne découle bien de la personnalisation de la société, mais aussi de la popularité incontestable de la psychologie pour expliquer le monde⁶⁷. Un nouvel être humain voit le jour, absorbé par le besoin, le désir de prendre soin de soi : l'*homo psychologicus* qui doit « être “plus” [lui]-même, à “sentir”, à

⁶² Yves Boisvert, *Le monde postmoderne*, op. cit., p. 95. « Comme la culture postmoderne n'est pas friande des grandes questions existentielles qui cherchent à saisir le sens de cette volonté, les individus préfèrent opter pour un nouveau mode de vie : la vie en “séquence-flash”. »

⁶³ Gilles Lipovetsky, *Les temps hypermodernes*, op. cit., p. 60. Nous reviendrons sur cette temporalité dans les sections *D'une société du désir à une de plaisir : mutations dans la consommation de masse*, p. 16 et *La société branchée : technoculture et médias de masse*, p. 19 et lorsque nous aborderons l'hypermodernité dans la section *L'individu hypermoderne : Narcisse mature, mais crispé*, p. 31.

⁶⁴ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, op. cit., p. 81.

⁶⁵ Id. : « La fin de la volonté coïncide avec l'ère de l'indifférence pure, avec la disparition des grands buts et grandes entreprises pour lesquels la vie mérite d'être sacrifiée : “tout, tout de suite” et non plus *per aspera ad astra*. »

⁶⁶ Le sociologue et historien américain Richard Sennett explique que, « [g]râce à Rousseau, nous pouvons mesurer jusqu'à quel point notre culture urbaine moderne a perdu le sens du monde public et remplacé la vie expressive et l'identité de l'homme public par une nouvelle vie plus personnelle et plus authentique, mais finalement plus vide. » *Les tyrannies de l'intimité*, op. cit., p. 93.

⁶⁷ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, op. cit., p. 76. « [L]e narcissisme est l'effet du croisement d'une logique sociale individualiste et hédoniste impulsée par l'univers des objets et signes, et d'une logique thérapeutique et psychologique élaborée dès le XIX^e siècle à partir de l'approche psychopathologique ».

s'analyser, à se libérer des rôles et “complexes”⁶⁸. » Sa quête première ne vise plus la reconnaissance sociale, mais la paix intérieure et la sécurité psychique, ce qui sous-entend déjà que cet état est latent ou inexistant. La postmodernité serait une ère thérapeutique dans laquelle le repli sur soi amène à vivre mieux :

L’atmosphère religieuse actuelle n’est pas religieuse mais thérapeutique. Ce que les gens cherchent avec ardeur aujourd’hui, ce n’est pas le salut personnel, encore moins le retour d’un âge d’or antérieur, mais la santé, la sécurité psychique, l’impression, l’illusion momentanée d’un bien-être personnel⁶⁹.

En revanche, cette concentration sur la sphère privée au détriment de la vie publique bouleverse la définition de soi et la construction du rapport à l’autre, au monde, puisque l’intime devient le seul paramètre pour y parvenir, établissant ainsi ce que Sennett appelle « la société intimiste »⁷⁰. Cette logique psychologisante paraît plutôt contrer que favoriser l’accession au bonheur de chacun. La plupart des théoriciens exposent la nature anxiogène de cette mission salutaire plutôt que le caractère équilibré d’un individualisme visant l’épanouissement personnel : « Afin de polir et de parfaire le rôle qu’il s’est choisi, le nouveau Narcisse contemple son propre reflet non pas tant pour s’admirer que pour y chercher sans relâche les failles, les signes de fatigue et de décrépitude⁷¹. » Cet examen obsessionnel, quasi névrotique, du Moi s’avère vain ; Lipovetsky le nomme la *désubstantialisation* du Moi, dans ce sens où la démarche d’amélioration de soi ne révèle que la nature creuse et épars de l’identité, « ensemble

⁶⁸ *Ibid.*, p. 31-32.

⁶⁹ Christopher Lasch, *La culture du narcissisme*, *op. cit.*, p. 33.

⁷⁰ Richard Sennett, *Les tyrannies de l’intimité*, *op. cit.*, p. 262. « [L]e narcissisme se répand maintenant dans l’espace social et est provoqué par une culture privée de sa dimension publique et dominée par l’affectionnalité intimiste devenue la mesure de toute réalité ».

⁷¹ Christopher Lasch, *La culture du narcissisme*, *op. cit.*, p. 129. Sennett abonde dans le même sens : « Mais ce qui est vécu ici, ce n’est pas un individualisme sain et vigoureux; c’est plutôt une sorte d’anxiété à propos du sentir individuel, qui pèse lourdement sur les gens dans leurs rapports avec le monde. » *Les tyrannies de l’intimité*, *op. cit.*, p. 14.

flou » dont l'affirmation s'effrite⁷². La vacuité et la superficialité de l'homme psychologique désagrègent la stabilité psychique de ce dernier, en lui procurant une sensation de malaise, de mécontentement vague, ainsi que sa capacité à sentir, à ressentir, comme les gens aux prises avec des troubles narcissiques⁷³. Au fond, l'autonomie individuelle gagnée aurait, en contrepartie, provoqué un déséquilibre psychologique chez l'homme en apparence détendu : le désir d'être soi plus que jamais devient plutôt un poids lourd à porter : « la postmodernité se présente sous la forme du paradoxe et [...] deux logiques coexistent intimement en elle, l'une qui favorise l'autonomie, l'autre qui accroît la dépendance. [...] Plus de responsabilisation de soi d'un côté, plus de dérèglement de l'autre⁷⁴. » Cependant, on n'a moins retenu les répercussions psychologiques que la grande libération individuelle dans le discours postmoderniste⁷⁵. Le narcissisme à outrance impliquerait une autre conséquence : *la fuite devant les sentiments*⁷⁶ aurait engendré *les relations éphémères*, dont le détachement émotionnel serait la source, tout en étant sa réaction. Lasch accuse à nouveau les débordements du culte de l'intimité et le besoin ultime de vivre des relations, pansements pour oublier l'insignifiance de Soi :

Cette apparence [celle que les relations interpersonnelles sont importantes, saines et libérées] n'est qu'une illusion. Le culte de l'intimité dissimule mal la crainte de ne jamais la trouver. Les relations personnelles

⁷² *Ibid.*, p. 80.

⁷³ *Ibid.*, p. 108 « Les troubles narcissiques sont des « “troubles de caractère” caractérisés par un malaise diffus et envahissant, un sentiment de vide intérieur et d'absurdité de la vie, une incapacité à sentir les choses et les êtres ». Dans le même ordre d'idée, Sennett explique que « [p]lus notre psyché est privatisée, moins elle est vivante : il nous devient alors très difficile d'éprouver et d'exprimer un sentiment. » *Les tyrannies de l'intimité*, *op. cit.*, p. 12.

⁷⁴ Sébastien Charles, *Les temps hypermodernes*, *op. cit.*, p. 25.

⁷⁵ *Ibid.* « C'est la phase jubilatoire et libératrice de l'individualisme qui s'est vécue à travers la désaffection à l'égard des idéologies politiques, le dépérissement des normes traditionnelles, le culte du présent et la promotion de l'hédonisme individuel. Si les contrepoints négatifs de cet arrachement aux grandes structures de sens collectives pouvaient déjà se faire sentir – pas de libération sans une nouvelle forme de dépendance –, il n'en reste pas moins qu'elles ont été quelque peu occultées. »

⁷⁶ Cette expression est le titre d'un chapitre des *Tyrannies de l'intimité*, *op. cit.*

s'effondrent sous le poids émotionnel dont elles sont chargées. L'incapacité de "s'intéresser à quoi que ce soit après sa mort", qui fait naître un besoin si pressant de nouer des relations intimes dans le présent rend ces dernières plus que jamais insaisissables⁷⁷.

D'un autre point de vue, la transformation des relations interpersonnelles peut refléter la privatisation de la lutte pour la reconnaissance sociale, pour la bonne raison que « c'est moins le classement social qui est en jeu que le désir de plaire, de séduire et ce, le plus longtemps possible, le désir également d'être écouté, accepté, sécurisé, aimé⁷⁸. » Les changements sociopolitiques expliqueraient aussi la fugacité des relations interpersonnelles : « l'affaiblissement de l'administration étatique » fait naître le « contrat temporaire », au détriment de la durabilité⁷⁹.

Finalement, le Narcisse postmoderne peut désormais n'exister que pour son bien-être, mais il y perd peu à peu son essence. « [V]ivre sans idéal, sans but transcendant, est devenu possible⁸⁰ », même si cette perspective ne semble pas le rendre plus heureux, bonheur pourtant promis depuis la modernité et qu'il pensera trouver du côté de la consommation.

1.3 D'une société du désir à une de plaisir : mutations dans la consommation de masse

Dans *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*⁸¹, Lipovetsky explique que la modernité, par le capitalisme, initie les individus à la

⁷⁷ Christopher Lasch, *La culture du narcissisme*, op. cit., p. 236.

⁷⁸ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, op. cit., p. 101.

⁷⁹ Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, op. cit., p. 107. « [L]e contrat temporaire supplante de fait l'institution permanente dans les matières professionnelles, affectives, sexuelles, culturelles, familiales, internationales, comme dans les affaires politiques ».

⁸⁰ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, op. cit., p. 72.

⁸¹ Gilles Lipovetsky, *Le bonheur paradoxal*, op. cit., Certaines de ses réflexions étaient déjà présentées dans *L'empire de l'éphémère*, op. cit.

« démocratisation du désir⁸²», les séduit par la « consommation-séduction, la consommation-distraction⁸³ », alors que la postmodernité implante la consommation de masse, valeur désormais centrale pour la société. Cette vague consumériste, de 1950 à la fin des années 1970, conjointement au néo-individualisme postmoderne⁸⁴, donne lieu au conformisme généralisé, implantant la culture de masse, la « [g]énéralisation de la culture de consommation⁸⁵. » Dans l'ensemble, cette face de l'ère consommatrice est perçue négativement, puisque certains y trouvent une perte de l'affirmation individuelle⁸⁶, mais il n'en demeure pas moins qu'elle institue une société où la démocratisation du plaisir individuel prévaut ; tous consomment dans une perspective de jouissance matérielle ou expérientielle. Du fait que chacun concentre ses efforts pour accéder à une forme de sacro-saint confort matériel, « toute une société se mobilise autour du projet d'aménager un quotidien confortable et facile, synonyme de bonheur [...] , un “bonheur consommatoire”⁸⁷ », outil pour cette fameuse quête

⁸² *Ibid.*, p. 33. Cette expression semble une traduction libre par l'auteur de William Leach, *Land of Desire. Merchants, Power and the Rise of New American Culture*, New York, Vintage Books, 1994.

⁸³ *Id.* Pour un survol de l'évolution de la mode à l'ère de la modernité, on se reportera à la première partie « Féerie des apparences » de Gilles Lipovetsky, *L'empire de l'éphémère*, *op. cit.*, p. 25-180.

⁸⁴ Gardons à l'esprit que le phénomène de consommation de masse est indissociable de la logique de la séduction, du renouvellement permanent et de la différenciation marginale dont nous avons parlé précédemment. À ce sujet, voir *supra*, note 56.

⁸⁵ Cette expression est une caractéristique du Chapitre 3 dans Yves Boisvert, *Le monde postmoderne*, *op. cit.*

⁸⁶ Lipovetsky y ajoute un pendant positif : le procès de personnalisation expliquerait la fonction émancipatrice de la consommation, facilitant ainsi l'autonomisation et le développement individuels de chacun : « Quelle que soit sa standardisation, l'ère de la consommation s'est révélée et continue de se révéler un *agent de personnalisation*, c'est-à-dire de *responsabilisation* des individus, en les contrignant à choisir et changer les éléments de leur monde de vie. » dans *L'ère du vide*, *op. cit.*, p. 157 ; nous soulignons. Le titre de ce sous-chapitre résume bien les changements quant à la consommation à l'heure de la postmodernité : « Consommation et hédonisme : vers la société post-moderne ». Partageant ce point de vue, Ehrenberg affirme que « [I]l a consommation aliénait les masses, [désormais] elle favorise l'autonomie des individus ». Alain Ehrenberg, *Le culte de la performance*, *op. cit.*, p. 150.

⁸⁷ Gilles Lipovetsky, *Le bonheur paradoxal*, *op. cit.*, p. 37-38.

d'épanouissement personnel⁸⁸. Cependant, cette démocratisation de la logique hédoniste ne se dissocie pas complètement d'un besoin de reconnaissance sociale né de la modernité⁸⁹. La dynamique consommatoire postmoderne se veut donc comme une réalité hétérogène où cohabite des logiques adverses mais complémentaires, puisqu'elle représente une « formation de compromis entre la mythologie du standing et celle du *fun*, entre la consommation démonstrative “traditionnelle” et la consommation hédoniste individualiste⁹⁰. »

Cette quête privilégiant le confort individuel immédiat a conduit à un culte de l'éphémère, du superficiel, souvent décrié comme une catastrophe : « D[aniel] Bell voit dans la consommation l'agent par excellence d'un néo-libertinisme débridé et impulsif⁹¹. » Sans accepter intégralement cette proposition, il demeure indéniable que la société postmoderne louange l'éphémère, le séduisant, le spectaculaire⁹². Lipovetsky expose « la puissance culturelle du *Nouveau* » que tient le rôle de la logique-mode dans cette passion enfiévrée pour la nouveauté : la mode et la production de masse qui la produit se chargent de faire détester le répétitif et adorer le changement, le différent⁹³, amplifiant ainsi l'ancrage des individus dans une temporalité du présent. D'un autre

⁸⁸ Gilles Lipovetsky, *L'empire de l'éphémère*, op. cit., p. 204. « La consommation, pour l'essentiel, n'est plus une activité réglée par la recherche de la reconnaissance sociale, elle se déploie en vue du bien-être, de la fonctionnalité, du plaisir pour soi-même. »

⁸⁹ Nous paraphrasons ici la présentation de Lipovetsky dans *L'empire de l'éphémère*, op. cit., p. 213-214 et *Le bonheur paradoxal*, op. cit., p. 40-41. Pierre Bourdieu et Jean Baudrillard, sur l'exemple de Thorstein Veblen, dont le concept de « consommation ostentatoire » a marqué la pensée occidentale de la fin du XIX^e siècle, voient en l'acte de consommer un instrument de différenciation sociale : acheter, c'est se distinguer (*lutte symbolique* de Bourdieu) ; l'objet devient un symbole utilisé pour se classer dans une hiérarchie sociale toujours existante.

⁹⁰ *Ibid*, p. 41.

⁹¹ Gilles Lipovetsky résume la pensée de Bell, et s'y oppose dans *L'ère du vide*, op. cit., p. 158.

⁹² Sébastien Charles, qui présente la pensée de Gilles Lipovetsky, en fait des composantes essentielles du monde postmoderne dans *Les temps hypermodernes*, op. cit., p. 19.

⁹³ Gilles Lipovetsky, *L'empire de l'éphémère*, op. cit., p. 215-216.

point de vue, la fièvre consommatoire de la postmodernité constitue « une époque hypertrophique de “création de besoins artificiels”, de “gaspillage” organisé »⁹⁴. Il ne faudrait pas accuser uniquement le narcissisme postmoderne pour justifier cette nouvelle tendance⁹⁵, mais ce besoin généralisé d’être vu, qu’Ehrenberg nomme la « démocratisation du paraître »⁹⁶, obsède les individus, ce qui instille de manière exponentielle le goût pour le futile, l’artifice et crée donc « une culture de masse sensible au strass et aux paillettes éphémères⁹⁷ », propulsée d’ailleurs par les nouvelles technologies de l’information et de la communication postmodernes.

1.4 La société branchée : technoculture et médias de masse

L’entrée dans une « ère de la technoculture⁹⁸ » paraît un trait dominant de la postmodernité et « tous les postmodernistes reconnaissent que l’ère postmoderne résulte de la mise en place de l’hégémonie technoscientifique (symbiose entre la science et la technique) » ; Boisvert utilise l’expression « informatisation généralisée » pour nommer la montée vertigineuse de l’informatique dans la société⁹⁹. De cette réalité techno-informatisée naissent les médias de masse¹⁰⁰, responsables de l’essor de la communication de masse¹⁰¹, et « plusieurs postmodernistes affirment que nous

⁹⁴ Gilles Lipovetsky, *Le bonheur paradoxal*, op. cit., p. 38. L’auteur cite les travaux de Vance Packard, *L’art du gaspillage*, Paris, Calmann-Lévy, 1962.

⁹⁵ N’oublions pas que le capitalisme et la publicité servent à implanter ces désirs superflus dans le cœur des acheteurs.

⁹⁶ Alain Ehrenberg, *Le culte de la performance*, op. cit., p. 100.

⁹⁷ Sébastien Charles, *L’hypermoderne expliqué aux enfants*, Montréal, Liber, 2007, p. 15.

⁹⁸ Guy Scarpetta, *L’impureté*, op. cit., cité par Yves Boisvert, *Le monde postmoderne*, op. cit., p. 52. « Scarpetta parle de l’époque postmoderne comme étant “l’ère de la technoculture”.

⁹⁹ Yves Boisvert, *Le monde postmoderne*, op. cit., p. 52-53.

¹⁰⁰ Ibid, p. 86. « L’essor des médias de masse est, de tous les développements technologiques, celui qui a eu l’impact le plus important sur la culture postmoderne. »

¹⁰¹ Dans son résumé de la postmodernité, Lipovetsky accole les termes communication et consommation de masse dans *Les temps hypermodernes*, op. cit., p. 50. Yves Boisvert donne le titre de « Société des mass media » à une section sur les caractéristiques de la postmodernité dans *Le monde postmoderne*. Jameson juxtapose le « processus d’informatisation hightech [et] la prépondérance actuelle des théories

sommes actuellement [période postmoderne] à l'ère culturelle mass-médiatique¹⁰². »

Ce glissement est tout sauf imprévisible, il se fond dans la poursuite des idéaux modernes¹⁰³. On peut supposer que les technologies postmodernes se mettent au service de l'individualisme moderne : les avancées technoscientifiques améliorent la condition de vie des hommes ; en revanche, les incidences ne peuvent pas être que positives.

La révolution technologique aurait engendré une culture du vide, de l'image. Guy Scarpetta prétend que la nouvelle relation aux technologies fait entrer l'individu dans un monde de *simulacres* où la représentation et le réel se distinguent difficilement¹⁰⁴. Dans une même perspective, Jameson qualifie la postmodernité de *depthlessness* pour désigner cette culture de l'image, du simulacre, entretenue par les technologies et les médias de masse¹⁰⁵, tout comme plusieurs intellectuels dénoncent l'abêtissement généralisé que la télévision et la publicité auraient provoqué¹⁰⁶. La conception selon laquelle la consommation culturelle des médias de masse exprime le besoin de fuir son

de la communication » dans *Le postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif* [1989], Paris, Beaux-Arts de Paris (D'art en questions), 2007, p. 385. Désormais abrégé sous le titre *Le postmodernisme*.

¹⁰² Yves Boisvert, *Le monde postmoderne*, op. cit., p. 87.

¹⁰³ Fredric Jameson, *Le postmodernisme*, op. cit., p. 384-385. Selon lui, la multiplication et le perfectionnement des outils technologiques et informatiques, leur promotion par la culture médiatique, en plus de celle de biens de consommation, ne constituent que le reflet de « la nouvelle technologie de l'information ou de l'informatique du troisième stade du capitalisme ».

¹⁰⁴ À ce sujet, on se rapportera à Guy Scarpetta, *L'impureté*, op. cit.

¹⁰⁵ Fredric Jameson, *Le postmodernisme*, op. cit., p. 39. Il mentionne aussi le caractère superficiel des théories contemporaines dans la sphère universitaire.

¹⁰⁶ Gilles Lipovetsky, *L'empire de l'éphémère*, op. cit., p. 18. Soulignons que l'auteur n'est pas entièrement d'accord avec cette position. « Dès les années 1940, Adorno et Horkheimer s'insurgeaient contre la fusion "monstrueuse" de la culture, de la publicité et du divertissement industrialisé entraînant la manipulation et la standardisation des consciences. Plus tard, Habermas analysera le prêt-à-consommer médiatique comme instrument de réduction de la capacité à faire un usage critique de la raison. G. Debord dénoncera la "fausse conscience", l'aliénation généralisée, induites par la pseudo-culture spectaculaire. Aujourd'hui même, où la pensée marxiste et révolutionnaire n'est plus de saison, l'offensive contre la mode et la crétinisation médiatique repart de plus belle. »

existence misérable et ennuyante, vide et sans aspiration profonde, demeure assez partagée¹⁰⁷ : la culture d'évasion ne sert qu'à assouvir jusqu'aux moindres désirs et fantasmes du Narcisse postmoderne.

Le retentissement le plus inquiétant du virage technoscientifique est l'obsession du rendement et de l'efficacité, amplification dangereuse de ce que Taylor nomme « la primauté de la raison instrumentale¹⁰⁸. » La valorisation de la nouveauté perpétuelle et le culte du présent représentent une autre transformation sous le mode de l'intensification : on ne peut nier « le rôle des nouvelles technologies (et de leur consommation) dans une postmodernité qui ne s'intéresse à l'évidence plus à la thématisation et à la valorisation du Nouveau en tant que tel¹⁰⁹. » Selon Charles, cette recherche effrénée de nouveau efface également la valeur de la durabilité en faveur de l'éphémérité : « les techniques informatiques et communicationnelles ont dissous l'humanisme moderne en faisant prédominer les visions à court terme, rationnelles et pragmatiques, sur les visions à long terme, soucieuses d'universalité et de bonheur collectif »¹¹⁰. L'orientation technoculturelle et médiatique de la postmodernité participerait à « [c]ette aliénation de la nature humaine annihil[ant] le fantasme

¹⁰⁷ *Ibid*, p. 261. « D'innombrables études empiriques ont pu ainsi, sans grand risque, souligner que l'évasion était le besoin primordial sous-tendant la consommation culturelle. Chez des sociologues comme Lazafeld ou Merton et plus encore chez des philosophes comme Marcuse ou Debord, la culture d'évasion est devenue un nouvel opium du peuple ayant charge de faire oublier la misère et la monotonie de la vie quotidienne. En réponse à l'aliénation généralisée, l'imaginaire industriel étourdissant et récréatif. »

¹⁰⁸ À ce sujet, on se reportera à Charles Taylor, *Le malaise de la modernité. Grandeur et misère de la modernité*. Paris, Éditions du Cerf (Humanités), 2002.

¹⁰⁹ Fredric Jameson, *Le postmodernisme*, *op. cit.*, p. 431.

¹¹⁰ Sébastien Charles, *L'hypermoderne expliqué aux enfants*, *op. cit.*, p. 14.

humaniste au profit d'un rationalisme technicien¹¹¹. » Ce rationalisme transformera également la sphère religieuse et spirituelle de la postmodernité.

1.5 Le croire postmoderne : sortie de la religion et spiritualité individualisée

Alors que la modernité souhaite s'affranchir des institutions religieuses, la postmodernité est le véritable moment de cette émancipation idéologique. Ce recul du discours structurant qu'est la religion, Marcel Gauchet l'identifie comme une discontinuité historique puisque le religieux, depuis les origines de l'humanité, occupait un « rôle dans cette structuration primordiale du champ collectif¹¹² » ; il baptise cette nouvelle ère celle de la « sortie de la religion¹¹³ ». Peter Bürger explique que le phénomène de sécularisation est le « processus par lequel des secteurs de la société et de la culture sont soustraits à l'autorité des institutions et des symboles religieux¹¹⁴ ». Cette dynamique engendre une conséquence importante : la perte de repères, de références chez l'individu, qui l'aident à se définir, à se construire ; qui peut mener également à une perte du sens de l'existence : « le problème de soi pour soi [...] s'impose dans un univers où [sa] place ne [lui] est plus assignée clairement du dehors [institutions religieuses]¹¹⁵ ». La fonction identitaire de la religion décline, mais elle n'implique pas la disparition de toute forme de croyance, au contraire : « Pour les postmodernistes, la postmodernité s'est mise en place afin de pallier ce vide du

¹¹¹ Yves Boisvert, *Le monde postmoderne*, op. cit., p. 52.

¹¹² Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*, Paris, Gallimard, 1985, p. 9.

¹¹³ Émile Durkheim fut le premier à expliquer la fonction sociale de la religion : dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse* [1912], il explique comment la foi, le culte et les rites contribuent à maintenir un lien social fort, un esprit de communauté dans une société.

¹¹⁴ Peter Bürger, *La religion dans la conscience moderne* (trad. de *The Sacred Canopy*), Paris, Le Centurion, 1971, p. 174

¹¹⁵ Marcel Gauchet, *Un monde désenchanté?*, Paris, Éditions de l'atelier, 2004, p. 150.

nihilisme moderniste, car l'être humain a un besoin profond de croire en quelque chose¹¹⁶. » Cette position nous paraît une des premières, voire la seule, réelles oppositions du paradigme postmoderne par rapport au projet moderne. Néanmoins, la foi postmoderne ne ressemble en rien à celle qu'avait transmise la tradition : elle s'anime de mouvements intermittents et n'exerce plus sa fonction communautaire en raison de la désagrégation des collectivités occidentales depuis les années 1960¹¹⁷.

Malgré le slogan alarmiste du déclin du religieux, associé à l'ère postmoderne, les adhésions religieuses ou spirituelles ne sont pas complètement disparues :

Rien n'est plus étrange en ce temps planétaire que ce qu'on désigne par « retour du sacré » : succès des sagesses et religions orientales [...], des ésotérismes et traditions européennes [...], il s'agit là d'un phénomène très post-moderne en rupture déclarée avec les Lumières, avec le culte de la raison et du progrès¹¹⁸.

Ce retour à la spiritualité, au sacré, se distingue de l'intérêt du croyant traditionnel qui peine sur Terre pour son salut éternel ; la quête de l'*homo psychologicus* semble en avoir fait son adjoint et il fonctionne plutôt selon la logique psychologique et thérapeutique : le culte du Soi l'emporte sur le culte de Dieu. Contrairement à l'ascèse traditionnelle des religions, cette conception témoigne du narcissisme ambiant :

Le renouveau spirituel [...] est porté par l'individualisme post-moderne en en reproduisant la logique flottante. L'attraction du religieux est inséparable de la désubstantialisation narcissique, de l'individu flexible en quête de lui-même. [...] [L]e néo-mysticisme participe de la gadgétisation personnalisée du sens et de la vérité, du narcissisme psy¹¹⁹.

¹¹⁶ Yves Boisvert, *Le monde postmoderne*, op. cit., p. 90.

¹¹⁷ Gilles Lipovetsky, *L'empire de l'éphémère*, op. cit., p. 286. « Ainsi meurent les dieux : non dans la démoralisation nihiliste de l'Occident et l'angoisse du vide des valeurs, mais dans les saccades du sens. »

¹¹⁸ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, op. cit., p. 169. L'auteur croit que « [t]el serait le post-modernisme, le ré-investissement du régional, de la nature, du spirituel, du passé. » *Ibid*, p. 57.

¹¹⁹ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, op. cit., p. 170.

D'ailleurs, la récurrence des mots « individualisation » et « subjectivisation » des pratiques, des rites, du croire, dans les ouvrages sociologiques sur la religion¹²⁰ montre que cette dernière répond également au *procès de personnalisation* de la postmodernité ; chacun adhère à une forme de pratique religieuse pour soi, chez-soi¹²¹. Cette vie religieuse se résume aux expériences personnelles, au travail d'auto-perfectionnement pour le bien-être dans le monde ici-bas¹²².

Finalement, même si la dévaluation de la dimension religieuse de l'existence aurait déséquilibré les individus par la disparition de repères séculaires, il n'en reste pas moins que ce renouveau dont bénéficie la religion peut s'ériger en solution au constat pessimiste de l'échec du projet moderne, bien qu'il s'explique par des motivations individualistes.

1.6 La postmodernité : parenthèse dans la lancée de la modernité

Les postmodernistes ont nommé les mutations politiques, sociales, culturelles et esthétiques d'un « nouveau monde », constitué de Narcisses jouisseurs guidés par une logique individualiste, psychologique, thérapeutique et hédoniste, mais anxieux devant tant de liberté ; où le capitalisme, la consommation, les technologies et les

¹²⁰ Tous les ouvrages en référence pour cette section utilisent ces termes. Mentionnons que même s'ils paraissent, pour la plupart, dans les années 1990, nous ne catégorisons pas leur propos sous le paradigme postmoderne ou hypermoderne et n'en insérons que les informations pertinentes pour ce travail.

¹²¹ Danièle Hervieu-Léger, *Le pèlerin et le converti*, Paris, Flammarion, 1999, p. 162. Hervieu-Léger reprend les propos de Françoise Champion, à qui l'on doit le terme de « nébuleuse mystique-ésotérique », ensemble qui regroupe des gens, des réseaux, des centres ayant une vocation spirituelle, et explique que « [c]e qui fait l'unité de cet ensemble, c'est une religiosité entièrement centrée sur l'individu et son accomplissement personnel ».

¹²² Gilles Lipovetsky, *Les temps hypermodernes*, *op. cit.*, p. 91. « Le primat du bonheur individuel se trouve aussi dans le phénomène du « bricolage » des croyances, exposé par Hervieu-Léger, ou ce qu'on appelle aussi les « “religions à la carte”, les groupes et réseaux qui combinent les traditions spirituelles d'Orient et d'Occident, qui utilisent la tradition religieuse comme moyen d'accomplissement subjectif des adeptes ». Mentionnons que cet élément met à l'avant-plan le droit de choisir, revendication réalisée par la postmodernité.

médias ont remplacé les récits de structuration sociale, créé une culture de masse vide et éphémère et défini une nouvelle esthétique ; et dans lequel le religieux a perdu toute valeur de dévotion pour ne servir que l'homme postmoderne en quête de bien-être terrestre. Durant la postmodernité, l'individualisme moderne se réalise, mais une partie du projet moderne meurt : la vision d'un futur ancré dans un progrès mis au service du bonheur collectif ne préoccupe plus personne. Plusieurs penseurs considèrent que la postmodernité était à la fois trêve et suite de la modernité¹²³, mais que son concept est inadéquat puisque certains le présentent comme une rupture totale d'avec la modernité. C'est ainsi que naît le paradigme de l'hypermodernité et nous verrons que, malgré certains éléments novateurs, ce dernier doit beaucoup aux théories postmodernistes.

2. Définition de l'hypermodernité

Pour qualifier le monde depuis 1980 à aujourd'hui, les théoriciens partagent certaines observations : ils affirment que nous sommes dans une version radicalisée et universalisée de la modernité et que celle-ci n'est pas achevée. Ils ne nient aucunement la faillite de certaines composantes du projet moderne, à l'instar des postmodernistes, mais n'affirment pas la fin de ce dernier, la disparition de ses idéaux, et y voient plutôt l'amplification de ses conséquences¹²⁴. Quoique chacun choisisse son préfixe, *hyper*,

¹²³ Sébastien Charles, *L'hypermoderne expliqué aux enfants*, op. cit., p. 18-19. Pour Lipovetsky et Charles, même la postmodernité n'aurait été qu'une parenthèse libératrice dans le cours du projet moderne : « La postmodernité, ce n'est l'autre ou l'ailleurs de la modernité, c'est simplement la modernité débarrassée des freins institutionnels qui empêchaient les grands principes structurants qui la constituent (l'individualisme, la technoscience, le marché, la démocratie) de se manifester à plein. »

¹²⁴ Pour une analyse plus approfondie des différentes positions des penseurs, on se reportera aux travaux suivants. Marc Augé présente trois figures de l'excès liées au temps, à l'espace et à l'individu, caractérisant le monde d'après la modernité dans *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil, 1992. Anthony Giddens suggère que les conséquences de la modernité se soient radicalisées et universalisées, créant ainsi la haute modernité, dans *Les conséquences de la modernité*, Paris, Le Seuil, 1992. Jean-Paul Willaime parle d'« ultramodernité » pour nommer la « démythologisation de la modernité elle-même » (p. 107) dans *Sociologie des religions*, Paris, PUF,

ultra, sur, le terme « hypermodernité » demeure le plus populaire pour parler de la société actuelle. Le concept émerge des réflexions de chercheurs, dirigés par Max Pagès en 1979, est repris dans le cadre du colloque « L'individu hypermoderne » en septembre 2003 et officialisé dans l'ouvrage au même titre paru en 2004 sous la direction de Nicole Aubert¹²⁵. Cette dernière explique d'abord en quoi le concept de la postmodernité ne définit plus le monde actuel :

En lui substituant celui d'*hypermodernité*, nous soulignons le fait que la société dans laquelle évoluent les individus contemporains a changé. **Hyper** est une notion qui désigne **le trop, l'excès, l'au-delà d'une norme ou d'un cadre**. Elle implique une connotation de dépassement constant, de maximum, de situation limite. Dans l'expression « hypermoderne », l'accent est donc mis non pas sur la rupture avec les fondements de la modernité mais sur l'exacerbation et la radicalisation de la modernité¹²⁶.

Charles et Lipovetsky soutiennent ce postulat théorique dans *Les temps hypermodernes*¹²⁷ et prétendent que « [l']escalade paroxystique du “toujours plus” s'est immiscée dans toutes les sphères de l'ensemble collectif »¹²⁸. En fin de compte, les hypermodernistes reprennent certains éléments du discours postmoderniste, mais considèrent qu'ils sont transformés par la logique d'exacerbation ou de radicalisation ; la clef de voûte du paradigme hypermoderniste serait l'excès, l'extrême, celui-ci atteindrait toutes les dimensions de l'existence hypermoderne. Au reste, la complexité

¹²⁵ 1995. L'expression « troisième modernité » est utilisée par François Ascher, désignant une « modernité nouvelle, plus avancée, caractérisée par plus d'individualisation, de rationalisation, et de différenciation sociale » (p. 8) dans *La société hypermoderne. Ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs*, Paris, Éditions de l'Aube, 2005, terme repris par Olivier Bobineau qui considère que la modernité se poursuit, bien que du nouveau s'y produise dans « La troisième modernité, ou « l'individualisme confinitaire », dans *SociologieS* [en ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 06 juillet 2011, consulté le 01 novembre 2017. URL : <http://sociologies.revues.org/3536>.

¹²⁶ Ces informations proviennent de Nicole Aubert (dir.), *La société hypermoderne : ruptures et contradictions*, op. cit., p. 8-9.

¹²⁷ Ibid., p. 7 ; l'auteure souligne.

¹²⁸ Gilles Lipovetsky, *Les temps hypermodernes*, op. cit., p. 52. « S'est mise en orbite une seconde modernité déréglementée et globalisée, sans contraire, absolument moderne, reposant pour l'essentiel sur trois axiomatiques constitutives de la modernité elle-même : le marché, l'efficacité technique, l'individu. »

¹²⁸ Ibid., p. 53.

du régime hypermoderne se fonde dans sa présentation binaire, encourageant la cohabitation de logiques paradoxales – par exemple, l'hyperconsommation et le minimalisme –, une lecture univoque de ce concept paraît donc impossible.

2.1 Le monde hypermoderne : l'indissolubilité de certains récits

Le monde actuel n'aurait pas laissé tomber tout idéal moderne, tout récit structurant n'aurait pas été abandonné¹²⁹. Selon Charles, quatre principes de la modernité seraient respectés, affirmant ainsi la poursuite de son projet : la libération et la valorisation de l'individu fondées sur les droits de l'homme, la démocratie comme seul système politique viable, le marché comme vecteur de paix et de richesse ainsi que le développement technoscientifique assurant la santé des humains¹³⁰. Charles assure que l'honnêteté intellectuelle et le souci du vrai n'ont pas été avalés par la vague consumériste et la culture de masse, tout comme le relationnel, l'amour, la tolérance et le respect d'autrui ne se sont pas dissipés au profit de la haine et de la violence¹³¹. L'hypermodernité amorcerait une phase postmoraliste marquée par la présence accrue de l'exigence éthique et du sens du devoir¹³². Le philosophe s'oppose à l'idée alarmiste d'un total laisser-aller, dérapage du néo-individualisme et du narcissisme, et croit que le monde se restructure selon des paramètres éthiques ou « moraux »¹³³. La société actuelle ne reflèterait pas uniquement la face sombre de l'humanité, quoiqu'elle existe.

¹²⁹ Sébastien Charles, *L'hypermoderne expliqué aux enfants*, op. cit., p. 15. « [T]ous les grands récits n'[auraient] pas été dis crédités au fil du temps [et] la disparition d'un certain nombre de métarécits ne signe[rait] pas l'arrêt de mort de la modernité, bien au contraire ».

¹³⁰ *Ibid.*, p. 16-17. Charles émet des réserves pour le marché et le développement technoscientifique.

¹³¹ Sébastien Charles, *Les temps hypermodernes*, op. cit., p. 35-37.

¹³² Lipovetsky avait d'abord accolé cette idée à la postmodernité dans son ouvrage *Le crépuscule du devoir*, Paris, Gallimard, 1992.

¹³³ *Ibid.*, p. 51. « Alors même que le sacerdoce du devoir et les tabous victoriens sont caducs, de nouvelles régulations voient le jour, des interdits se recomposent, des valeurs se réinscrivent, offrant

2.2 L'individu hypermoderne : Narcisse mature, mais crispé

Au Narcisse jubilatoire de la postmodernité succède un individu régi par de nouveaux paramètres : le réel passage de la postmodernité à l'hypermodernité s'incarnerait dans la crispation du climat social et le rapport au présent dont les implications psychologiques sont catastrophiques pour ce dernier¹³⁴. L'attitude *carpe diem* recule devant l'insécurité grimpante des individus, changement qui s'explique par le concept de présentisme de François Hartog qui prétend que, depuis 1980, le présent s'étend, avalant le futur et devenant un « présent multiforme et multivoque : un présent monstre. Il est à la fois tout (il n'y a que du présent) et presque rien (la tyrannie de l'immédiat)¹³⁵. » Emporté par la spirale de l'excès hypermoderne, il faudrait sans cesse l'accélérer¹³⁶. Aubert ajoute que la contraction du temps mène au *[c]ulte de l'urgence*¹³⁷ : la promotion de l'immédiateté, de l'instantanéité amène les individus à vivre dans un état d'urgence ; Lipovetsky parle de « compr[ession de] l'espace-temps [...], créant un sentiment de simultanéité et d'immédiateté qui déprécie toujours plus les formes d'attente et de lenteur¹³⁸. » Toutefois, ce dernier observe qu'il n'y a pas que le présent qui compte, la vision du futur existe, seulement elle est modulée par l'incertitude et l'ambivalence¹³⁹. Une société de performance obsédée par la conquête

l'image d'une société sans rapport avec celle décrite par les contempteurs de la "permissivité généralisée". »

¹³⁴ Sébastien Charles, *Les temps hypermodernes*, op. cit., p. 27-28. « La désagrégation du monde de la tradition n'est plus vécue sous le régime de l'émancipation mais sous celui de la crispation. C'est la peur qui l'emporte et qui domine face à un avenir incertain ».

¹³⁵ François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Éditions du Seuil, 2003, p. 217.

¹³⁶ Ibid, p. 218. « Avec le régime moderne d'historicité, la ferveur d'espérance s'est tournée vers le futur, d'où provient la lumière. Le présent est alors perçu comme inférieur à l'avenir le temps devient un acteur : on est saisi par son accélération ; il faut l'accélérer encore. »

¹³⁷ Nicole Aubert, *Le culte de l'urgence : la société malade du temps*, op. cit.

¹³⁸ Gilles Lipovetsky, *Les temps hypermodernes*, op. cit., p. 61.

¹³⁹ On se reportera aux sections « Les habits neufs du futur » et « Confiance et avenir » dans Gilles Lipovetsky, *Les temps hypermodernes*, op. cit., p. 63-68.

émerge de cette expérience contemporaine du temps ; dans *Le culte de la performance*¹⁴⁰, le sociologue Alain Ehrenberg trace d'ailleurs le portrait d'un homme entrepreneur de sa vie, qui répond à l'obligation de devenir quelqu'un. L'homme hypermoderne se veut donc gagnant, conquérant, un individu « par excès »¹⁴¹, guidé par la norme de son époque qu'est devenu non pas l'accomplissement de soi mais le dépassement de soi ; constamment sollicité à se surpasser, il est ainsi conduit à ne vivre qu'en « intensité de soi »¹⁴². Une des formes de cette quête de l'extrême se trouverait dans « l'Agité », cet hyperactif qui fonce tête première dans le monde effervescent et bouillant afin de n'en rien manquer¹⁴³. L'être de l'hypermodernité ressemblerait peu à celui qui lui précède : un « Narcisse *qui se donne* pour mature, responsable, organisé et performant, flexible, et qui rompt par là avec le Narcisse des années postmodernes, jouisseur et libertaire »¹⁴⁴. Cette tendance à célébrer une forme de culte du Soi confirme la naissance de l'hyperindividualisme. Pourtant, nous pouvons mettre en doute la réussite de ce dernier à s'insérer dans le monde contemporain, puisqu'il ne cesse de se fragiliser.

Précédant le discours hypermoderniste, Ehrenberg, en 1995, expose la naissance d'un individu défavorisé par l'apparente libération postmoderne :

¹⁴⁰ Alain Ehrenberg, *Le culte de la performance*, op. cit., Cornelius Castoriadis affirme que le « modèle identificatoire général, que l'institution présente à la société, propose et impose aux individus comme individus sociaux [est] celui de l'individu qui gagne le plus possible et jouit le plus possible ». *La montée de l'insignifiance. Les carrefours du labyrinthe – 4*, Paris, Seuil (Points, Essais), 1996, p. 157.

¹⁴¹ L'expression, qui renvoie à l'individu conquérant, est de Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard, 1996. Il lui oppose l'individu par défaut, frappé par le manque.

¹⁴² Nous reprenons les propos de Nicole Aubert, « La société hypermoderne : une société “par excès” », dans *La société hypermoderne : ruptures et contradictions*, op. cit., p. 29-32.

¹⁴³ Philippe Tieck, *Traité de l'agitation ordinaire*, Paris, Grasset, 1998. Pascal Bruckner désigne le même phénomène par le terme « griserie ». *L'euphorie perpétuelle. Essai sur le devoir du bonheur*, Paris, Grasset, 2000, p. 92-93.

¹⁴⁴ Sébastien Charles, *Les temps hypermodernes*, op. cit., p. 26 ; nous soulignons.

L'apologie des gagneurs, du narcissisme de masse et du cocooning bienheureux, qui s'est diffusée sur le déclin des formes politiques de la société de classes, s'est brutalement éteinte, et nous sommes entrés dans une conjoncture plus sombre, de laquelle sourd une longue plainte : *l'individu souffrant* semble avoir supplanté *l'individu conquérant*. Pourtant, l'un ne succède pas à l'autre, ils sont *deux facettes du gouvernement de soi*, suscitées par les styles de relations sociales et les modèles d'action aujourd'hui dominants¹⁴⁵.

Il poursuit sa réflexion dans son ouvrage culte *La fatigue d'être soi. Dépression et société*¹⁴⁶ en exposant le sentiment de mal-être, d'impuissance, lié aux pathologies de l'insuffisance (dépression et anxiété), ainsi que l'impression de vide, de futilité ressentie par l'individu ; quoique libéré (*conquérant*), il reste inquiet (*souffrant*) devant la responsabilité de guider lui-même sa vie, au contraire d'un destin qui lui serait imposé¹⁴⁷. Cette angoisse teinterait même cette société du divertissement et du plaisir et l'on verrait apparaître un « hédonisme anxieux »¹⁴⁸. Les postmodernistes avaient déjà relevé certaines conséquences de ce néo-narcissisme ; cependant, l'individu hypermoderne semble les ressentir de manière exponentielle : « Narcisse est désormais rongé par l'inquiétude ; la crainte s'est imposée à la jouissance, l'angoisse à la libération »¹⁴⁹. Il vit également sous le mode de la prévention et de la vigilance ; la médicalisation de l'existence et la peur de vieillir, de mourir en sont des exemples éclairants¹⁵⁰. Les postmodernistes savaient que l'autonomie et la liberté gagnées entraînaient avec elles leur lot d'incertitudes et de difficultés ; ainsi, plus de savoir et d'indépendance en régime hypermoderne ne poursuivrait que l'exacerbation de

¹⁴⁵ Alain Ehrenberg, *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, 1995, p. 18 ; l'auteur souligne.

¹⁴⁶ Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi*, op. cit.

¹⁴⁷ Ehrenberg dans *La fatigue d'être soi*, op. cit., associe « la peur de ne pas être à la hauteur, le vide et l'impuissance » qui résultent des changements normatifs des années 1960 (p. 118) et parle donc de « libération psychique » et d' « insécurité identitaire » (p. 120).

¹⁴⁸ Sébastien Charles, *Les temps hypermodernes*, op. cit., p. 113.

¹⁴⁹ Ibid, p. 28.

¹⁵⁰ Nous reprenons les propos de Gilles Lipovetsky, *Les temps hypermodernes*, op. cit., p. 71.

l'angoisse¹⁵¹. Toujours dans ce registre de l'extrême, l'homme hypermoderne semble victime de cette tyrannie des possibilités : Ascher insiste sur une acception mathématique du préfixe *hyper*, qui signifie « à *n* dimensions », rappelant la nature plurielle de l'individu contemporain aux traits identitaires hétérogènes¹⁵². L'affirmation de soi se moule au gré de la « société liquide », animée par la flexibilité des choix individuels¹⁵³, mais aussi par des normes de changement permanent, d'instantanéité, d'urgence, pour devenir une identité instable, incertaine, « flottante »¹⁵⁴. L'hypermoderne souffrirait également d'une bipolarisation : citant les « névroses du trop » et « névroses du vide » du psychanalyste Jean Cournot, Aubert prétend que « l'individualisme contemporain ne p[eut] s'exprimer que sur un registre extrême, que ce soit celui du trop-plein et de l'excès, ou celui du manque et du vide, et ce tant au niveau social que sur un plan psychologique¹⁵⁵. » Ce système antithétique peut exister chez une même personne, illustrant la nature hétéroclite de l'hypermodernité : pour éviter de ressentir les sensations de vide et d'inexistence qui l'envahissent, elle doit se dépasser pour survivre¹⁵⁶. Puis, Marcel Gauchet prétend que la fin du XX^e siècle voit naître la « personnalité contemporaine » préoccupée

¹⁵¹ Sébastien Charles, *L'hypermoderne expliqué aux enfants*, op. cit., p. 114. « Le savoir progresse, l'angoisse aussi. Cette progression de l'angoisse est indissociable de l'autonomisation des individus et de l'exigence de se gouverner qui va de pair, productrice de nouvelles fragilités existentielles. Plus de liberté, c'est aussi plus de responsabilités et, potentiellement, plus de difficultés à pouvoir les exercer. »

¹⁵² François Ascher, « Le futur au quotidien : de la fin des routines à l'individuation des espaces-temps quotidiens », dans Nicole Aubert (dir.), *L'individu hypermoderne*, op. cit., p. 279.

¹⁵³ Nous faisons référence aux notions de « modernité liquide », de « société liquide » de Zygmunt Bauman, *Liquid modernity*, Cambridge, Polity Press, 2000.

¹⁵⁴ Vincent de Gaulejac, « Le sujet face aux contradictions de la société hypermoderne », dans *La société hypermoderne : ruptures et contradictions*, op. cit., p. 38-41. Gaulejac utilise ce terme pour désigner l'identité brouillée, volatile, adaptable et inconsistante de l'individu hypermoderne.

¹⁵⁵ Nicole Aubert, « L'intensité de soi », dans *L'individu hypermoderne*, op. cit., p. 74.

¹⁵⁶ Ibid, p. 32. Nous résumons les propos d'Aubert pour qui « l'hypermodernité [est] précisément cette dichotomie et la coexistence ou le conflit de ces deux extrêmes : l'excès s'opposant au manque absolu, le trop plein au vide intégral ».

uniquement par le défi d'être soi-même, souffrant de cette transformation, voire de cette disparation de la socialisation, étant donné que le collectif ne la définit plus¹⁵⁷.

Enfin, cette déstabilisation de la personnalité n'est que l'amplification, en régime hypermoderne, de l'individualisme postmoderne, tout comme la fragilisation des relations interpersonnelles. Synthétisant divers travaux, la sociologue Claudine Haroche énumère différents traits de l'individualisme contemporain, de son senti, de sa relation à l'autre : détachement, désengagement, absence de spontanéité, instrumentalisation de soi et de l'autre, comportements fuyants, etc.¹⁵⁸ La libération sexuelle des années 1960-1970, s'intensifiant pour donner lieu à ce que Giddens nomme la « sexualité plastique [...], une sexualité décentrée, affranchie des exigences de la reproduction¹⁵⁹ », des conventions du couple, de la famille, tient certainement un rôle dans ces nouvelles attitudes. Pour qualifier sa nature papillonnante, Giddens propose une définition de l'amour contemporain : « L'amour convergent est de type actif, contingent, et il s'oppose du même coup diamétralement au “pour toujours” et au “seul et unique” qui sont la marque de fabrique de l'amour romantique¹⁶⁰. » Les valeurs d'engagement disparaissent au bénéfice des conquêtes accumulées¹⁶¹, des relations

¹⁵⁷ Nous présentons sommairement la ligne de pensée de l'historien dans son célèbre article « Essai de psychologie contemporaine », dans *Le Débat*, 1998, n° 99 (mars-avril), p. 164-181.

¹⁵⁸ Claudine Haroche, « Manières d'être, manières de sentir de l'individu hypermoderne », dans *L'individu hypermoderne*, *op. cit.*, p. 32-33.

¹⁵⁹ Anthony Giddens, *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes* [1992], Paris, Hachette Littératures (Collections : Pluriel), 2004, p. 10.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 80.

¹⁶¹ François Ascher, « Le futur au quotidien : de la fin des routines à l'individuation des espaces-temps quotidiens », dans *L'individu hypermoderne*, *op. cit.*, p. 276. Bien que ses observations ne soient pas exclusives au domaine amoureux, il parle d'une « “troisième solidarité” [...] faite de liens faibles, voire fragiles, changeants et diversifiés, mais nombreux et largement choisis. » Il ajoute que « [l]a flexibilité des relations sociales ainsi créées peut entraîner un sentiment d'insécurité sociale et d'inquiétude identitaire qui appelle une restauration de la confiance. »

flexibles et jetables¹⁶² ; Bauman les qualifie de « liquides » car leur vocation change à la fantaisie de chacun, pris entre une soif de liberté et un désir d'appartenance¹⁶³. À nouveau, la liberté gagnée ne satisfait toujours pas l'homme hypermoderne.

À l'inverse de son prédécesseur, l'individu contemporain semble subir les contrecoups de la libération postmoderne plutôt que d'en jouir. Refusant de sombrer dans le pessimisme radical, Lipovetsky oppose la responsabilité individuelle née de cette phase post-moraliste qu'est l'hypermodernité, où tout n'est pas permis, où certains systèmes de valeurs se reconstruisent, à l'individualisme irresponsable associé au cynisme, à la paresse, à l'égoïsme¹⁶⁴. Il n'en demeure pas moins que le Narcisse hypermoderne existe plutôt dans la souffrance et la crispation.

2.3 L'hyperconsommation : consommer pour exister

La troisième vague consumériste, qui débuterait à la fin des années 1970, ferait reculer la consommation ostentatoire pour laisser surtout la place à « l'hyperconsommation [réglée sur] une logique émotive et hédoniste, selon laquelle chacun consomme d'abord pour se faire plaisir plutôt que pour rivaliser avec autrui »¹⁶⁵. La consommation postmoderne fonctionnait aux pulsions individuelles,

¹⁶² Nicole Aubert, « La société hypermoderne : une société “par excès” », dans *La société hypermoderne : ruptures et contradictions*, op. cit., p. 27. S'appuyant sur les travaux de Richard Sennett, l'auteure explique comment la conjoncture sociale-économique, les visions à court terme, l'impératif de la flexibilité et de l'instantanéité ont conduit à une promotion de ce type de relations.

¹⁶³ À ce sujet, on se reportera à Zygmunt Bauman, *L'amour liquide. De la fragilité des liens entre les hommes* [2003], Rodez, Le Rouergue/Chambon, 2004.

¹⁶⁴ Nous reprenons les propos de Sébastien Charles, *Les temps hypermodernes*, op. cit., p. 38-39.

¹⁶⁵ Sébastien Charles, *Les temps hypermodernes*, op. cit., p. 102. Notons toutefois un certain retour à la consommation de distinction, sans l'élément de la lutte des classes, dans les manœuvres consuméristes actuelles : l'obsession de se montrer, d'être vu, liée à l'hyperindividualisme, mènerait à une « forme paroxystique de consommation visible » ; l'affirmation de l'existence individuelle se trouverait dans la visibilité sociale. Elisabeth Tissier-Desbordes, « Consommer pour être vu : création de soi ou aliénation », dans Nicole Aubert et Claudine Haroche (dir.), *Les tyramies de la visibilité : Être visible*

celle hypermoderne continue de répondre à la vertigineuse démocratisation des plaisirs. Lipovetsky continue d'y voir un outil d'autonomisation individuelle, d'autres, celui d'un conformisme généralisé¹⁶⁶. L'acte de consommer revêt donc une valeur émotionnelle et expérientielle ; acheter devient une manière de se définir : « Dans un temps où les traditions, la religion, la politique sont moins productrices d'identité centrale, la consommation se charge de mieux en mieux d'une nouvelle fonction identitaire¹⁶⁷. » Cette dernière remplacerait les repères moraux et idéologiques, effrités du fait de la postmodernité, elle influerait sur leur subjectivité et deviendrait un moyen de prouver qu'elles existent¹⁶⁸. On pourrait accorder une fonction thérapeutique à la consommation ; toutefois, le vide existentiel ne semble pas s'effacer, malgré le nombre de jouissances matérielles ou expérientielles : « [d]errière les lumières de la légèreté consumériste grimacent toujours les angoisses du mal-être, du “dur désir de durer”, de la lutte pour la vie et la survie¹⁶⁹. » La conséquence la plus importante du troisième stade de la consommation de masse se trouve dans la propagation de sa logique à toutes les sphères de la vie sociale et individuelle : l'exemple le plus probant demeure la nature jetable des relations¹⁷⁰. En fin de compte, l'hyperconsommation, comme l'hyperindividualisme n'est que l'intensification de sa logique postmoderne.

pour exister?, Toulouse, Éditions ères (Sociologie clinique), 2011, p. 219. Désormais abrégé sous le titre *Les tyrannies de la visibilité*.

¹⁶⁶ Cornelius Castoriadis, *La montée de l'insignifiance. Les carrefours du labyrinthe – 4*, op. cit., p. 117. Castoriadis s'oppose à Lipovetsky sur ce point en affirmant que le conformisme touche non seulement la consommation, mais la culture, les idées, la politique, etc.

¹⁶⁷ Gilles Lipovetsky, *Le bonheur paradoxal*, op. cit., p. 48.

¹⁶⁸ Nous reprenons les propos de Bernard Cova et Véronique Cova, « L'hyperconsommateur, entre immersion et sécession », dans *L'individu hypermoderne*, op. cit., p. 201.

¹⁶⁹ Gilles Lipovetsky, *Le bonheur paradoxal*, op. cit., p. 167.

¹⁷⁰ Sébastien Charles, *L'hypermoderne expliqué aux enfants*, op. cit., p. 101-102. En parlant d'un premier schème de l'hyperconsommation, le philosophe affirme que « les sphères de la vie sociale et de la vie individuelle sont réorganisées en fonction de la logique de consommation [et que] son empire ne cesse en effet de progresser : le principe du libre-service, la recherche d'émotions et de plaisirs, le calcul

2.4 La société visible : l'individu hypermoderne est technoculturel et mass-médiatique

Le développement effréné des technologies de l'information et de la communication et la place croissante que leur accordent les individus marquent un tournant capital depuis leur consécration dans la postmodernité. Leur omniprésence dans plusieurs dimensions de l'existence contemporaine demeure indéniable¹⁷¹. Jacqueline Barus-Michel y fait référence pour définir l'hypermodernité : « les prouesses de la technologie ont radicalement modifié la perception et l'expérience que nous avons du monde » (l'auteure pense aux conséquences de cette culture technomédia : vision instrumentalisée du monde, réduction de l'espace et du temps¹⁷² et transformation des rapports à soi et aux autres) ; « [l]a société hypermoderne est une société de l'image¹⁷³. » Associer à l'hypermodernité ce constat au préalable postmoderniste prouve qu'il en incarne le prolongement. La critique d'une culture idiotisante diffusée par le divertissement télévisuel se perpétue, alors que les médias sociaux s'ajoutent sur le banc des accusés. Pour Ehrenberg, la télévision des années 1980 et le tournant informatique des années 1990 auraient inauguré une technologisation de la subjectivité et une culture d'interactivité, brouillant les frontières

utilitariste, la superficialité des liens semblent avoir contaminé l'ensemble du corps social ». Ce phénomène ne serait que la radicalisation de la consommation de la modernité : dans *La foule solitaire* [1950], Paris, B. Arthaud, 1964, p. 120, David Riesman observait qu'un objet consommé devenait une manière de se consommer soi-même, de s'inscrire dans une relation, ce qui prouve que la consommation forgeait dès cette époque les comportements, les liens, leurs manières d'exister, de vivre.

¹⁷¹ Bien qu'il en traite dans son ouvrage intitulé *Le postmodernisme*, op. cit., Jameson, en 1991, mettait de l'avant la dominance technologique, son caractère inévitable, l'accélération et la multiplication des messages informationnels et culturels.

¹⁷² Nicole Aubert, « La société hypermoderne : une société “par excès” », dans *La société hypermoderne : ruptures et contradictions*, op. cit., p. 23-24. Cette dernière insiste sur le rôle des technologies dans cette compression des espaces-temps conduisant au diktat de l'éphémère, à l'obligation de réagir dans l'immédiat et à l'impossibilité des valeurs à long terme de s'enraciner.

¹⁷³ Jacqueline Barus-Michel, « La transgression comme norme de la société hypermoderne », dans *ibid.*, p. 13 et 15.

du privé et du public, par son rôle de médiateur relationnel : l'exhibitionnisme et la généralisation du témoignage de soi seraient les principaux objets de ce culte de l'image¹⁷⁴. Cette injonction de la visibilité semble la caractéristique distinctive du rapport aux technologies et aux médias à l'aube de l'hypermodernité.

L'hyperindividualisme trouve dans les médias sociaux l'outil inégalable pour son déploiement ; en même temps, les avancées technologiques ont implanté ce désir d'être visible. Il reste qu'actuellement, « la condition du voir et de l'être vu a été transformée en véritable critère *ontologique* pour l'existence du sujet contemporain »¹⁷⁵ et la technoculture et les médias mettent tout en œuvre pour la faciliter. Corollairement, l'invisibilité se voit interdite, car « *[elle] serait devenue synonyme d'inutilité, d'insignifiance, voire d'inexistence*¹⁷⁶. » En fait, l'exacerbation des paramètres technologiques et médiatiques et la sentimentalisation de la vie publique feraient que la vie elle-même n'aurait pas assez d'importance :

L'hyperindividualisme est en effet indissociable d'une progression des logiques psychologistes et relationnelles qui a conduit à brouiller la démarcation entre public et privé, progression qui est en partie due au développement de la communication de masse qui a fait de la médiatisation de l'existence des individus une donnée essentielle de leur vécu. Il ne s'agit plus seulement de vivre, il faut aussi le dire, et surtout le montrer¹⁷⁷.

Quoique ces attitudes semblent se signaler par leur disproportion manifeste et leur prétendue nouveauté, rien de neuf, pourtant, à ce que l'homme cherche à se distinguer en exhibant ce qu'il possède, afin de bien montrer ce qu'il est¹⁷⁸ : la visibilité

¹⁷⁴ À ce sujet, on se reportera à la seconde partie « La télévision : terminal relationnel » de Alain Ehrenberg, *L'individu incertain, op. cit.*

¹⁷⁵ Joël Birman, « Je suis vu, donc je suis : la visibilité en question », dans *Les tyrannies de la visibilité, op. cit.*, p. 41.

¹⁷⁶ Claudine Haroche, « L'invisibilité interdite », dans *ibid*, p. 92.

¹⁷⁷ Sébastien Charles, *L'hypermoderne expliqué aux enfants, op. cit.*, p. 107.

¹⁷⁸ « L'invisibilité interdite », dans *Les tyrannies de la visibilité, op. cit.*, p. 87. À ce sujet, Claudine Haroche cite les travaux de Hannah Arendt qui place la naissance de cette obsession de montrer ce que

hypermoderne n'en serait encore que l'accentuation, dans sa forme extrême à laquelle correspond le dévoilement de l'intériorité individuelle dans l'espace public. Dans une certaine mesure, on pourrait prétendre que l'homme s'est créé des outils pour pouvoir se mettre en image devant tous. Dans la foulée des travaux d'Ehrenberg¹⁷⁹, le sociologue Francis Jauréguiberry prétend qu'Internet fonctionne aussi comme une drogue du Moi : il multiplie les formes de l'individualité, mais engendre une dépendance¹⁸⁰. Il ajoute que cette sur-exhibition, ce *sur-soi*, dissimule une détresse morale ou un vide identitaire¹⁸¹. D'un autre côté, la stimulation continue par la présentation exponentielle et accélérée d'informations, d'images déboucherait sur une fragmentation de l'équilibre psychique¹⁸². La cadence de l'immédiateté, de l'instantané est aussi responsable de la détérioration des relations vécues dans la superficialité et l'éphémérité¹⁸³. Bref, à l'ère hypermoderne, la culture technologique et mass-média ne fait pas bonne figure : l'injonction de la visibilité renforcerait le

l'on est pour exister (sociétés individualistes centrées sur le soi) dans la modernité des Lumières, plus spécifiquement avec l'affranchissement de la bourgeoisie.

¹⁷⁹ On se reportera à *L'individu incertain*, *op. cit.*

¹⁸⁰ Francis Jauréguiberry, « Hypermodernité et manipulation de soi », dans *L'individu hypermoderne*, *op. cit.*, p. 164. Pour une analyse plus approfondie de cette dépendance aux technologies et aux médias sociaux, on se reportera à son ouvrage *Les branchés du portable. Sociologie des usages*, Paris, Presses universitaires de France (coll. Sociologie d'aujourd'hui), 2003.

¹⁸¹ Francis Jauréguiberry, « Hypermodernité et manipulation de soi », dans *L'individu hypermoderne*, *op. cit.*, p. 163. « L'expérience de *sur-soi* est précisément, pour certains internautes, une façon d'échapper à cette conscience malheureuse de n'être que soi-même. Elle vise alors à combler le vide que connaît l'individu hypermoderne entre la conception surévaluée qu'il se fait de lui-même (*idéal du moi*) et la perception de sa réelle condition (*moi*). » L'auteur clôt sa réflexion avec cette affirmation : « Plus particulièrement, la manipulation de soi sur Internet nous parle de la souffrance ou de la difficulté de l'individu hypermoderne à être un sujet capable de relever le défi de la gestion de son identité. », p. 169.

¹⁸² Claudine Haroche, « L'invisibilité interdite », dans *Les tyrannies de la visibilité*, *op. cit.*, p. 92. « Allant au-delà de la multiplicité des identifications, la fragmentation pourrait davantage être due à la sensation permanente, *continue*. Le moi décentré, morcelé par la continuité, progresse dans la modernité : la fragmentation y est renforcée, démultipliée par le mouvement, l'accélération. » L'auteure souligne.

¹⁸³ Nous résumons les propos de Claudine Haroche, dans *ibid.*, p. 93.

conformisme et l'insignifiance¹⁸⁴ et « entrain[erait] dès lors une hypertrophie du Moi extérieur et un appauvrissement du Moi intérieur »¹⁸⁵.

2.5 Le croire hypermoderne : spiritualité consumériste et devoir du bonheur

Le fait religieux et spirituel contemporain suit les logiques de l'hyperconsommation et de l'hyperindividualisme, perpétuations de phénomènes postmodernes. Les formes de religiosité et d'ésotérisme répondent toujours à une demande individualisée, en quête d'équilibre pour une existence terrestre meilleure, mais fonctionneraient aussi sous un régime marchand¹⁸⁶. Le bonheur acquiert une valeur commerciale, d'où l'essor extraordinaire de la psycho-pop, du yoga, des retraites New Age, substituts des psychothérapies. À l'ère hypermoderne, le bonheur ne doit plus s'incarner seulement dans le confort et les loisirs comme le proposait la postmodernité, il prend la forme du « bonheur spirituel, bonheur-mouvement et bonheur-équilibre¹⁸⁷ ». Pour Pascal Bruckner, le bien-être personnel s'est transformé en une inquiétante obnubilation : « Il ne s'agit pas d'être contre le bonheur mais contre la transformation de ce sentiment fragile en véritable stupéfiant collectif auquel chacun devrait s'adonner sous les espèces chimiques, spirituelles, psychologiques, informatiques, religieuses¹⁸⁸ ». L'essayiste insiste sur la dimension fausse de cette quête : l'essentiel est de paraître bien, heureux, préoccupation induite par cette

¹⁸⁴ Nous résumons la réflexion de Jan Spurk, « De la reconnaissance à l'insignifiance », dans *Les tyrannies de la visibilité*, *op. cit.*, p. 331-332.

¹⁸⁵ Nicole Aubert et Claudine Haroche, dans *ibid.*, p. 335-336.

¹⁸⁶ Gilles Lipovetsky, *Le bonheur paradoxal*, *op. cit.*, p. 148. « Dans la société d'hyperconsommation, même la spiritualité s'achète et se vend. [...] Voilà la spiritualité devenue marché de masse, produit à commercialiser, secteur à manager et promouvoir ».

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 395.

¹⁸⁸ Pascal Bruckner, *L'euphorie perpétuelle. Essai sur le devoir du bonheur*, *op. cit.*, p. 18.

obligation d'être visible, de se faire voir au comble du bonheur¹⁸⁹. Ainsi, cette recherche psycho-spirituelle n'équivaut pas à une révolution religieuse, il s'agit, selon Gauchet, de l'implantation d'une « philosophie de l'épanouissement personnel¹⁹⁰ », pour Lipovetsky, d'une « *micro-utopie psycho-spirituelle*¹⁹¹ ». Ce dernier insiste sur le caractère utilitaire et individualiste des chemins vers la sagesse que les hypermodernes empruntent, car « [elle] fonctionne comme un “produit de salut à efficacité immédiate”». Centrée sur l'immédiateté et l'émotionnel, la sagesse qui vient est une sagesse *light* en concordance parfaite avec l'hyperconsommateur expérientiel¹⁹². » D'un autre côté, la reconnexion religieuse pourrait s'inscrire dans une quête de sincérité, d'authenticité : « En réaction contre les froideurs de la rationalité instrumentale, le religieux est réinvesti comme émotion et subjectivité et s'éprouve dans l'expérience¹⁹³», quoiqu'elle s'inscrive dans le principe d'individualisation du croire.

La recrudescence des adhésions religieuses ou spirituelles démontre le malaise existentiel des contemporains ainsi que le besoin de se référer à quelque chose de plus grand que soi. Il n'y a rien de nouveau à affirmer que « le déclin de la religion se paie en difficulté d'être soi¹⁹⁴», car les postmodernistes voyaient déjà en la disparition des repères moraux une cause du déséquilibre psychologique et psychique de l'homme ; mais à l'ère hypermoderne, « il a beau consommer frénétiquement du spirituel, il ne

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 69, 215 et 226. L'auteur mentionne que « [c'est toute une éthique de paraître bien dans sa peau qui nous dirige » et termine sa réflexion avec l'idée que l'interdiction de souffrir dans nos sociétés devrait être abolie et que la reconnaissance du malheur comme constitutif de la condition humaine représente un enjeu primordial pour l'avenir de notre civilisation.

¹⁹⁰ Marcel Gauchet, *Un monde désenchanté?*, *op. cit.*, p. 222.

¹⁹¹ Gilles Lipovetsky, *Le bonheur paradoxal*, *op. cit.*, p. 396.

¹⁹² *Ibid.*, p. 397. L'auteur cite Françoise Champion et Louis Hourman, « Nouveaux mouvements religieux et sectes », dans Françoise Champion et Martine Cohen, *Sectes et démocratie*, Paris, Seuil, 1999, p. 85.

¹⁹³ Jean-Paul Willaime, *Sociologie des religions*, *op. cit.*, p. 111.

¹⁹⁴ Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*, *op. cit.*, p. 302.

paraît pas plus serein pour autant¹⁹⁵. » Le salut promis par l'affiliation à un mouvement religieux, mystique, spirituel, psycho-pop cultive l'illusion du bonheur.

2.6 Le retour du balancier : l'hypomodernité et la reconnexion au sens

En hypermodernité, une tendance marginale se profile en réaction à l'exacerbation des incidences défavorables qu'occasionnent les idéaux modernes : devant le cul-de-sac des valeurs matérialistes, hédonistes, utilitaires qui entravent l'épanouissement de l'être humain, certains individus orientent leur existence en fonction d'une quête de sens qui peut prendre plusieurs formes¹⁹⁶. Alors qu'une majorité adhère aux valeurs dominantes – rentabilité, vitesse, consommation à outrance et satisfaction immédiate –, d'autres les rejettent ou souhaitent le retour à des valeurs plus humanistes. À nouveau se dévoile la nature hétéroclite et contradictoire du paradigme hypermoderne. Pour Lipovetsky, l'hypermodernité se caractérise aussi par « la mémoire revisitée, la remobilisation des croyances traditionnelles, l'hybridation individualiste du passé et du moderne¹⁹⁷ », attitude qui met en évidence le besoin de continuité, de racines, de mémoire puisé dans la mobilisation subjective et sélective de mythes, symboles, valeurs. On assiste à un retour du balancier ou, du moins, on espère son avènement, ce qui fait prononcer « l'éloge de l'hypomodernité¹⁹⁸ » au sociologue Vincent de Gaulejac :

Il est peut-être temps de faire l'éloge de l'hypomodernité, non par nostalgie d'un passé à jamais révolu, mais dans l'espérance d'une réaction aux contradictions exacerbées de l'hypermodernité : la stabilité plutôt que

¹⁹⁵ Sébastien Charles, *Les temps hypermodernes*, op. cit., p. 29.

¹⁹⁶ Nous reprenons les propos de Nicole Aubert dans « L'intensité de soi », dans *L'individu hypermoderne*, op. cit., p. 81.

¹⁹⁷ Gilles Lipovetsky, *Les temps hypermodernes*, op. cit., p. 96.

¹⁹⁸ Vincent de Gaulejac, « Le sujet face aux contradictions de la société hypermoderne », dans *La société hypermoderne : ruptures et contradictions*, op. cit., p. 43 ; nous soulignons le préfixe.

le changement, le désœuvrement plutôt que l'hyperactivité, la permanence plutôt que l'instabilité, la consistance plutôt que la liquidité. *Alors les valeurs qui traditionnellement caractérisent le conservatisme deviendraient révolutionnaires.* Pourquoi ne pas vénérer la lenteur et non la vitesse, la retenue et non l'excès, la tranquillité et non le mouvement, le plaisir de jouer et non celui de gagner, le lâcher prise et non la maîtrise¹⁹⁹ ?

Chacune des valeurs, des qualités souhaitées pour l'avenir de la civilisation appartiennent à ce qui précède la mise en marche de la modernité, revenir en arrière paraît donc une solution contre les dérapages de ce qui a été trop loin, trop vite ; le penseur ajoute qu'il faut « [a]rrêter de s'agiter pour recommencer à penser, retrouver un apaisement psychique, une tranquillité affective, une continuité subjective²⁰⁰. » Pour rétablir cet équilibre, les hypermodernistes observent trois formes de reconnexion.

Le retour à un horizon de significations semble désiré chez certains membres de la société contemporaine²⁰¹. Cette transformation diffère du désenchantement cynique né de la postmodernité ; un déplacement dans les schèmes de pensée s'effectue. La reconnexion religieuse et spirituelle peut être la voie que certains exploreront pour donner une raison d'être à leur condition humaine : Aubert parle de « la quête de sens sur un mode traditionnel “recyclé”²⁰² », recyclage qui rappelle le bricolage des croyances et l'individualisation émotionnalisée du croire²⁰³. Enfin, chez la plupart des

¹⁹⁹ *Ibid* ; nous soulignons.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 44. Nous tenons à préciser que cette réflexion de Gaulejac rassemble plusieurs revendications, observations de penseurs hypermodernistes.

²⁰¹ Eugène Enriquez, « L'idéal type de l'individu hypermoderne : l'individu pervers? », dans *L'individu hypermoderne*, *op. cit.*, p. 57. « De nouvelles formes d'individus, ayant moins d'adhérence à eux-mêmes, moins centrés sur leurs préoccupations égoïstes, sont en train de naître, même s'ils n'occupent pas le devant de la scène. [...] Les hommes n'ont pas tous fait le deuil du mot sens [...]. L'espoir d'un autre monde revient. »

²⁰² Nicole Aubert dans « L'intensité de soi », dans *L'individu hypermoderne*, *op. cit.*, p. 82.

²⁰³ À ce sujet, voir *supra*, notes 119 à 122.

hypermodernistes, même si le mot sens n'est pas employé explicitement, un consensus demeure : il faut « détricoter l'hypermodernité pour retricoter du sens²⁰⁴. »

Cette réconciliation avec une existence fondée sur le sens semble possible par un retour à l'introspection. Gauchet expose les conséquences sur les plans psychique et relationnel du règne absolu de la communication qu'est l'hypermodernité, que caractérisent « une addiction envers la communication, l'impossibilité de la solitude et l'incapacité absolue de se représenter autrement qu'"en rapport"²⁰⁵. » En réponse au primat de l'être visible, Haroche prône la valorisation de la réflexion, de la contemplation, du silence, de l'effacement de soi comme affirmation du sujet²⁰⁶ ; cette dernière et Aubert terminent *Les tyrannies de la visibilité* sur l'enjeu futur des devenirs de l'intérieurité et valorisent la retraite intérieure²⁰⁷. Quoique cet énoncé relève de l'évidence, il semble peu probable que l'Agité de Tietrack²⁰⁸, étourdi par sa vie surchargée, mène son quotidien dans une perspective de significations profondes.

S'ancrer dans le monde contemporain et refuser ses excès condamnables peut s'atteindre par un retour à l'authenticité. Pour Charles Taylor, le subjectivisme hypermoderne peut cacher un désir d'idéal moral lié à l'individualisme moderne et la croissance personnelle peut se réaliser si elle est fondée sur un sentiment profond et absolu, et non sur une culture du vide, du superficiel, de l'égocentrisme et de

²⁰⁴ Jacqueline Barus-Michel, « L'hypermodernité, dépassement ou perversion de la modernité », dans *L'individu hypermoderne*, *op. cit.*, p. 248.

²⁰⁵ Marcel Gauchet, « Conclusion : vers une mutation anthropologique? (Entretien avec Nicole Aubert et Claudine Haroche) », dans *L'individu hypermoderne*, *op. cit.*, p. 297.

²⁰⁶ Nous résumons les propos de Claudine Haroche qui aborde les ravages de la visibilité continue, « L'invisibilité interdite », dans *Les tyrannies de la visibilité*, *op. cit.*, p. 95.

²⁰⁷ Nicole Aubert et Claudine Haroche, *Les tyrannies de la visibilité*, *op. cit.*, p. 335-336.

²⁰⁸ À ce sujet, voir *supra*, note 143.

l'atomisme social²⁰⁹. Cette prise de position s'accorde avec l'individualisme responsable²¹⁰ de Lipovetsky et résonne dans la solution proposée par Charles, soit celle « pour un individu [...] de joindre le plus adéquatement possible son discours et son agir²¹¹ » pour une adhérence entre la vision d'une existence signifiante et celle vécue, de manière à faire en sorte que la conduite à suivre soit le plus possible l'expression de ses principes idéologiques. Quant à Castoriadis, il recommande l'adoption d'une résolution générale : abandonner les impératifs économiques, consuméristes, « progressistes » et retourner au développement des êtres humains²¹².

2.7 L'hypermodernité : continuité et rejet de la modernité

Les réflexions des postmodernistes ont identifié des mutations sans précédent toujours d'actualité, celles des hypermodernistes apportent des nuances qui tracent un portrait plus fidèle du monde contemporain. La notion clé de leur paradigme demeure l'excès, la surcharge, le trop, et celle-ci influence toutes les dimensions de l'existence hypermoderne : psychologisation et narcissisme extrêmes, consumérisme et hédonisme paroxystiques, subjectivisation totale des technologies et du religieux, du spirituel. Toutefois, la persistance des idéaux concrétisés par la « libération » postmoderne, parachèvement de ceux que portait la modernité, côtoie la résurgence de valeurs traditionnelles et conservatrices : mémoire, lenteur, attente, silence, contemplation. Ce dernier phénomène appartient spécifiquement à l'hypomodernité, à

²⁰⁹ À ce sujet, on se reportera au chapitre « Le dérapage du subjectivisme » dans Charles Taylor, *Le malaise de la modernité. Grandeur et misère de la modernité*, op. cit., p. 63-76.

²¹⁰ À ce sujet, voir *supra*, notes 146 et 164.

²¹¹ Sébastien Charles, *L'hypermoderne expliqué aux enfants*, op. cit., p. 116.

²¹² Nous résumons les propos de l'auteur. *La montée de l'insignifiance. Les carrefours du labyrinthe – 4*, op. cit., p. 112-113.

ce retour du balancier, cette recherche de sens apparemment porté disparu depuis les dérapages capitalistes, consuméristes, individualistes qui ont créé cette culture dominante de la performance, du chacun pour soi, du tout, tout de suite, du futile et du visible. L'hétérogénéité des orientations individuelles, des tendances sociales met en relief la complexité de la civilisation d'aujourd'hui. Bien que le caractère catastrophiste de leur point de vue varie, les penseurs hypermodernes prétendent que l'individu contemporain, ce Narcisse crispé, qui a enterré le Narcisse jouisseur de la postmodernité, doit se dégager de l'impasse dans laquelle il est à moitié engagé pour vivre son hypermodernité avec moins d'anxiété et de contrariétés, et donc, la *réussir*.

CHAPITRE 2

REPRÉSENTATION ET EXPÉRIENCE DE L'HYPERMODERNITÉ

La lecture, au-delà des sensations qu'elle procure, oblige le lecteur à se redéfinir : événement à part entière, elle influe sur le monde extra-textuel.

Vincent Jouve, *L'effet-personnage*, p. 199.

Bien que la littérature contemporaine soit traversée par des idées postmodernistes ou hypermodernistes, l'œuvre de Langelier s'en distingue par sa volonté assumée de les vulgariser et de les faire s'incarner dans la fiction, comme l'indique à l'évidence son titre, *Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles*. La présence du terme *hypermodernité* y indique les considérations théoriques qui orientent le propos de l'œuvre, annonçant ainsi la critique du monde actuel qui en définit le projet et l'ambition de soustraire le lecteur de la catastrophe imminente vers laquelle l'homme contemporain se dirige. Ce livre, il est vrai, paraît sortir tout droit du rayon de la croissance personnelle : son intitulé injonctif, les « étapes » qui remplacent les chapitres²¹³ et la quatrième de couverture à saveur procédurale²¹⁴ laissent croire à un manuel pour mieux-vivre. Néanmoins, les premières lignes plongent le lecteur dans le récit d'un trentenaire désabusé qui, confronté à la

²¹³ Par respect pour le choix formel de l'auteur, nous parlerons, dans le cadre de ce travail, uniquement d'« étape ». Puisque chacune contient une majuscule et est écrite en chiffres, et non en lettres, nous conserverons cette forme.

²¹⁴ « Et un jour, sans doute, vous en aurez assez. [...] En suivant les 25 étapes faciles décrites dans ce livre, vous trouverez réponse à des questions comme : Comment survivre à ce début de XXI^e siècle, à ses impasses, ses mirages ? [...] Prêt pour le changement ? PARTEZ ! » (Quatrième de couverture).

mort récente de son père, remet en question son mode de vie, son choix de carrière, ses relations amicales, ses amours, quitte Montréal pour un *road trip* et « décid[e] de faire quelque chose avant qu'il ne soit trop tard » (*RSH*, titre de l'Étape 1, p. 15). L'ouvrage semble appartenir au genre romanesque, mais la fiction narrative du personnage est entrecoupée par des sections tenant de l'essai par leur dimension intellectuelle et d'autres, du mode d'emploi, de la recette, du guide, comme le montrent les prescriptions données au lecteur. Une certitude, pourtant : ce dernier ne sait trop devant quel ovni littéraire il se trouve, tellement l'ouvrage paraît inclassable. Aussi proposons-nous une étude qui permettra de mieux appréhender l'originalité de cette œuvre hybride à partir d'une démarche attentive au déploiement des concepts de postmodernité et d'hypermodernité, présentés dans le chapitre précédent. Nous le ferons en deux temps, d'abord en revenant sur les dimensions romanesque et essayistique de ce texte, puis en examinant la relation complexe les unissant l'une à l'autre²¹⁵.

1. La caractérisation du personnage comme incarnation de l'hypermodernité

Le roman étant un outil de lecture du monde, il rend vivants des êtres de papier à la faveur desquels le lectorat interroge son existence et son rapport aux autres. L'œuvre à l'étude poursuit cette tradition romanesque, à la différence que l'implicite questionnement de soi est exposé dès l'incipit : « Un jour, c'est inévitable, vous en aurez assez. » (*RSH*, p. 17) Le pronom « vous » et l'utilisation du futur créent

²¹⁵ Disons tout de suite que l'alternance entre les passages varie et ne respecte pas un ordre établi : un passage essayistique ne succède pas automatiquement à un développement romanesque ; l'œuvre hybride n'est pas découpée selon une structure fixe. Nous analysons ce système dans la section « L'intergénéricité au service de l'interprétation et de l'expérience de l'hypermodernité ».

automatiquement une confusion entre le narrateur personnage et le lecteur réel²¹⁶. La route qu'emprunte le personnage, de Montréal à la campagne franco-ontarienne, n'est qu'un prétexte à la prise de conscience sincère et authentique. Bien qu'il se distingue, pour l'instant, de celui des universitaires hypermodernistes, son discours relève pourtant des mêmes préoccupations : la remise en question, engendrée par le constat pessimiste propre aux postmodernistes, se dénoue par une finale pleine d'espoir, associée à un retour du balancier vers l'hypomodernité. Notre postulat est le suivant : le « héros », qui, ponctuellement, devient aussi celui qui tient le livre, incarne la complexité de l'hyperindividualisme. Il en est même la parfaite illustration : oscillant du Narcisse jouisseur au Narcisse crispé, il représente ainsi les diverses formes d'individualisme qu'évoque Lipovetsky, avec notamment le passage d'un individualisme irresponsable à un individualisme responsable duquel naît un nouvel homme qui, lui, sera *hypomoderne*. En ce sens, la quête du protagoniste représente une fictionnalisation de la crise morale que vit l'homme contemporain.

1.1 Personnage jouisseur, personnage irresponsable

Avant de réussir son *hypermodernité*, le protagoniste doit d'abord constater le « gâchis de [sa] vie » (*RSH*, p. 27), causé par la place disproportionnée qu'il accorde à ses besoins, ses désirs. Nostalgique de l'excitation ressentie à la seule vue de Montréal, de ses promesses futures, il énumère ses attentes qui n'étaient destinées qu'à le satisfaire (*RSH*, p. 76) ; la liste montre que l'individualisme confine à l'égoïsme, que

²¹⁶ La narration à la deuxième personne du pluriel renvoie à quatre instances différentes : le narrateur personnage, le narrateur-auteur, le narrataire intradiégétique (lecteur implicite) et le lecteur réel. Nous décortiquerons la complexité de ce système narratif en analysant tour à tour les effets de lecture des instances selon les fonctions qu'elles occupent dans les parties romanesques et essayistiques du texte.

la réussite personnelle motive l'existence, trait notoire de l'hyperindividualisme. Cette soif de gloire atteint son paroxysme dans le culte de l'image, souligné d'abord par les postmodernistes. Cette nécessité de se démarquer, d'être vu, Langelier la lance au visage du lecteur que le « vous », même s'il renvoie d'abord au personnage, désigne également en raison de la dimension essentiellement interactive de l'écriture – notons que le titre de ce chapitre est *Réfléchir à sa propre modernité*. Exercice ! – :

Vous voulez *plus*, vous voulez *mieux*, vous le voulez *maintenant*. Vous souhaitez avoir la possibilité d'écrire **votre propre histoire**, d'en devenir le héros, de vous propulser dans la sphère médiatique, d'être **spécial**. Votre objectif est de vous démarquer de la masse, d'annoncer votre unicité à l'univers. (*RSH*, p. 41 ; l'auteur souligne.)

La répétition du pronom ainsi que la mise en italique et en gras de termes clés semblent accuser le lecteur de chercher cette célébrité imméritée. Une insinuation du même genre est formulée dans la section *Rédiger son manifeste personnel* : « composez votre manifeste personnel en tenant compte de vos expériences passées, croyances, conflits, passions, désirs, etc. Pour vous aider, vous pouvez commencer vos phrases par des expressions comme “Je suis”, “Je crois”, “Je veux”, “Je ne veux pas”, “Je”, “Je”, “Je”. » (*RSH*, p. 116) La répétition du pronom personnel permet, à l'évidence, d'insister sur le nombrilisme de l'individu. Cette attitude s'incarne, chez la sœur du protagoniste, dans l'apparence physique : sa description, se limitant aux vêtements, aux lunettes de marque et aux soins esthétiques, montre que l'identité a basculé dans la superficialité. Le bilan des dérives de l'individualisme tient donc à un narcissisme à outrance, concept de Lasch, repris par d'autres, dont l'hédonisme est une des conséquences directes.

La jouissance à tout prix et le plaisir sans attente, slogans du Narcisse postmoderne, mènent le quotidien du protagoniste d'avant la crise : les soirées de défonce se succèdent et se ressemblent. Il devient difficile de rompre avec cette

recherche incessante de plaisirs : « Combien en aurez-vous connu, donc, de ces levers du jour doux-amers, le corps secoué de frissons, après une trop longue nuit passée à “faire la fête”, à vous “éclater”, à avoir “*the time of your life*”? » (*RSH*, p. 18). L'étourdissement paraît préférable à la morne réalité, l'impression d'intensité plus forte que le reste, cette « intensité de soi » dont parle Aubert. Un passage met en scène l'élite culturelle jouissant à tout instant : « Revoyez-les, ces *very important people*, ces représentants de toutes les tribus du petit Montréal branché [...] ces âmes perdues donnant l'impression d'avoir tellement de plaisir dans la vie. Bière tiède, baisers mous, conversations vides, coke triste dans les toilettes ». (*RSH*, p. 53-54) L'épicurisme prend une tournure embarrassante, mais au départ, « ces nuits-là, leurs mirages magnifiques, leurs espoirs et leurs visions [...] brillaient comme des robes à paillettes, ils sentaient le plaisir, le sexe, la décadence » (*RSH*, p. 125) ; l'hédonisme prenait tout son sens. De même, la rupture avec la FDVV (fille de votre vie), motivée par la « **recherche incessante de la nouveauté** » et l'« **incapacité à soutenir un engagement véritable** » (*RSH*, p. 87 ; l'auteur souligne), justifiera le goût du personnage pour les relations jetables dont parle Giddens, Haroche ou Bauman : « [V]ous aviez envie de retrouver la **liberté** et l'absence de comptes à rendre qui viennent avec le célibat, et toutes ces jeunes femmes [...] et tous ces corps nouveaux qu'il serait alors possible de toucher, et ces lèvres étrangères à embrasser » (*RSH*, p. 88 ; l'auteur souligne.) Le rejet de l'engagement amoureux confirme le narcissisme des individus. L'image que l'œuvre projette des adultes se résume à ces nombreuses troupes festives, emportées par le goût des excès et du sexe sans lendemain, bref, à des comportements d'essence postmoderne.

L'indifférence et le cynisme généralisés, qui sont des attitudes si caractéristiques de la grande libération postmoderne, sont annoncés par la troisième épigraphe, qui reprend cette réflexion de Susan Sontag :

Il reste à voir jusqu'où les ressources de l'ironie pourront être étirées. Il semble peu probable que cette tendance à constamment saper nos propres affirmations puisse se poursuivre indéfiniment dans l'avenir sans qu'elle ne soit éventuellement enrayée par le désespoir ou par un rire qui nous laissera sans le moindre souffle. (RSH, p. 13)

Cette inclination des gens à adopter une posture ironique en toutes circonstances incite le protagoniste à comprendre cette fuite dans le sarcasme dès qu'une situation sollicite les émotions, « ce désir d'avoir l'air cool, ce détachement » (RSH, p. 177) ; le silence des hommes de la génération qui le précède, de la sienne ; la préférence pour les apparences plutôt que la sincérité. Ce constat implique un désir de changer ; ainsi, « le déprimant auteur américain [David Foster Wallace] » aurait-il eu raison, « les nouveaux rebelles n'auront[-ils] pas peur du sentimentalisme et du mélodrame » ? (RSH, p. 41) Les trouvera-t-on dans les rangs des hyper- ou hypo- modernes ?

Même si l'œuvre ne consacre que quelques pages à ce protagoniste égoïste, cynique et epicurien, elle en dévoile l'irresponsabilité foncière. Avant la crise, ce Narcisse postmoderne jouit avec insouciance des plaisirs terrestres, opte pour le détachement plutôt que l'engagement. Cette voie ne sera pourtant pas celle du bonheur.

1.2 Personnage fragilisé, personnage crispé

Principal ressort de sa prise de conscience, le mal-être du protagoniste est largement dépeint pour que le lecteur sente bien l'ampleur de la crise. L'intrigue raconte la fragilisation des individus, celle que les hypermodernistes nomment, à la

suite d'Ehrenberg, « la fatigue d'être soi²¹⁷. » Cette tendance dépressive et anxieuse née d'une conjoncture sociale marquée par les ravages de la modernité, est mise de l'avant dès la troisième phrase de l'œuvre :

Le tourbillon des derniers jours, semaines, mois – des dernières années, même, peut-être – vous aura laissé confus et désorienté, habité par un malaise perpétuel, le sentiment que tout ça – votre quotidien, votre mode de vie jeune et dynamique et tellement moderne, tout ce bruit autour de vous, partout, toujours, cette interactivité constante avec l'humanité tout entière et personne en particulier, tout cet argent qui entre dans votre vie et en ressort aussitôt, toutes ces ondes traversant les murs et vos organes, toutes ces lumières brillantes, ces appâts réfléchissants, ces impulsions électriques dans vos gadgets, vos neurones, vos paupières fermées – le sentiment que tout ça, donc, ne mène à rien, sinon à des endroits où vous ne voulez pas aller, n'avez jamais eu envie d'aller. Et vous serez fatigué, vraiment fatigué. (*RSH*, p. 17 ; l'auteur souligne.)

Les responsables sont, suivant Aubert, l'obsession de la performance, de la vitesse, la sur-stimulation, le « culte de l'urgence » : le « tourbillon », « le bruit » et l'« interactivité constante » auront harassé le personnage, le laissant « confus », « désorienté » et « vraiment fatigué ». Le rappel insistant de ce « malaise perpétuel » souligne la crispation des individus, observée par les hypermodernistes, provoquée entre autres par le règne de l'idéologie consommatoire et médiatique.

D'agent du bonheur à celui d'affirmation identitaire, la consommation, amplifiée dans les dernières décennies, fait miroiter la bénédiction post-achat. Aux yeux du trentenaire, elle crée de faux-besoins et plonge la masse dans un état léthargique : « [L]es mêmes magasins [...] s'empliront des mêmes consommateurs au regard vide et aux mains pleines de sacs de plastique remplis de choses dont ils n'avaient pas besoin. » (*RSH*, p. 24) La conséquence la plus dramatique du consumérisme se perçoit dans la propension des gens à fonder leur identité et leurs relations interpersonnelles à

²¹⁷ Voir *supra*, note 146.

la manière de l'acte de consommer, dans un désir de distinction ou dans une perspective essentiellement utilitariste. En quête d'authenticité, le narrateur personnage oppose celle-ci au superfétatoire : « [L]a vérité de ça, complètement à l'opposé de tout le flafla, les gugusses, les gadgets et les *gimmicks* de votre vie à vous, toute dans le brillant, dans l'apparence, dans la superficialité, dans les façades ». (*RSH*, p. 61) La double énumération permet d'insister sur la forme extrême de l'individualisme : en hypermodernité, le Moi se place, plus que jamais, au centre de tout, consommer l'aidant à être dans le monde. Par ailleurs, plusieurs hypermodernistes ont montré que cette injonction de la visibilité provient surtout du tournant techno-culturel dans lequel s'est engagée la société de l'image²¹⁸. Le profil public des individus devient la seule raison, et le seul moyen, d'exister pour l'individu techno-médiatique. Langelier critique cette tendance dans deux passages dont l'écriture suppose une dynamique plus interactive avec le lecteur réel, comme le montre ici l'adresse au lecteur, ou encore l'utilisation de l'impératif :

Classez mentalement ces cinq sujets d'intérêt, du moins important au plus important :

- Les détails de la carrière et des amours de vedettes populaires ;
- Votre identité publique telle que définie par votre profil personnel sur les réseaux sociaux d'Internet ;

[...] (*RSH*, p. 39)

Diffuser : n'oubliez pas que les choses n'existent vraiment que si les autres en sont informés. Il est donc important de leur transmettre le contenu de votre manifeste personnel. Ce ne sont pas les moyens de communiquer qui manquent, de nos jours :

- a) Site Internet ;
- b) Blogue ;
- c) Médias sociaux : Facebook, Twitter, etc. ;
- d) Messages-textes ;
- e) Courriels ;

²¹⁸ À ce sujet, revoir la section « La société visible : l'individu hypermoderne est technoculturel et mass-médiatique », *supra*, p. 42 à 45.

f) Etc.

Montrez-leur quel être exceptionnel vous êtes ! (RSH, p. 116)

Même si l'utilisation de l'ironie mordante suscite le sourire, l'auteur prévient surtout son lecteur des répercussions que ce besoin d'être vu entraîne. Le personnage prend conscience de la fausseté de ses amitiés lorsqu'il s'en éloigne et éprouve un vif sentiment de solitude dans la foule :

Imaginez-les en ce moment, buvant de la bière dans un bar-restaurant de la rue Duluth, [...] ou échangeant des potins dans un 5 à 7 quelconque, [...] se demandant pourquoi vous ne retournez pas vos appels et courriels, mais n'en faisant pas grand cas, vous oubliant aussitôt [...] absorbés par [...] leur propre excitation alimentée toute la journée par une activité fébrile sur les médias sociaux et les logiciels de clavardage (RSH, p. 126).

Dans ce bar, vous étiez entouré d'amis et de connaissances. [...] Et il y avait tous ces gens qui n'étaient pas présents physiquement mais qui étaient tout près quand même, dans votre poche, n'attendant qu'un appel ou un message texte ou une sollicitation sur Facebook pour se manifester, vous répondre « Yo, [votre nom] ». Comment expliquez-vous que vous vous sentiez *si seul*, alors ? (RSH, p. 54 ; l'auteur souligne.)

Ce besoin d'être constamment entouré lors d'événements ou connecté aux autres utilisateurs du cyberspace représente la plus terrible source d'angoisse en régime hypermoderne et elle se nomme FOMO, c'est-à-dire *Fear of Missing Out*, ou « anxiété de ratage » selon l'OQLF. Bien que l'acronyme anglophone se soit popularisé autour de 2012, cette peur est née chez les mondains, êtres socialisés par excellence de la modernité, et a été décuplée par l'utilisation des médias sociaux²¹⁹. Quant à notre

²¹⁹ Nous résumons les propos de Mélanie Millette, professeure au Département de communication sociale et publique de l'UQAM, et Thierry Bardini, professeur et directeur du Département de communication à l'Université de Montréal, recueillis par Camille Dauphinais-Pelletier, « La “Joy of Missing Out” en cadeau. Ou comment reprendre le contrôle du calendrier de sa vie », dans *Le Devoir*, [En ligne], 23 décembre 2017, § 3 et 6, consulté le 28 décembre 2017, URL : <https://www.ledevoir.com/vivre/516045/grand-angle-la-jomo-en-cadeau>. Il semblerait que le premier chercheur à s'intéresser au phénomène, dès le milieu des années 1990, soit le stratège en marketing Dan Herman, mais il faut dire que les articles de journalistes et de chroniqueurs sur le sujet se multiplient à partir de la décennie suivante. Pour en apprendre davantage sur la FOMO, voir le document de Jessica Vaughn, « Fear of Missing Out (FOMO) », dans *JWIntelligence* [En ligne], Mars 2012, consulté le 29 décembre 2017, URL : https://web.archive.org/web/20150626125816/http://www.jwintelligence.com/wp-content/uploads/2012/03/F_JWT_FOMO-update_3.21.12.pdf.

protagoniste, après une longue énumération en note de bas de page de peurs existentielles et d'autres moins profondes, il définit la FOMO en ces termes, avant d'exprimer le souhait de l'évacuer de sa vie :

De toutes les peurs qui ont affecté votre vie au cours des dernières années¹, la plus constante et en même temps la plus insidieuse devrait avoir été la peur de manquer quelque chose. Manquer quoi ? Tout, n'importe quoi. Le party de la saison, le show de l'année, l'illumination du siècle, le vidéo de la semaine sur YouTube. [...] Avec vos amis, vous avez un nom, pour cette peur : FOMO, pour *Fear of missing out*. C'est donc dire que vous êtes conscient de cette peur, de son absurdité, de la tyrannie qu'elle vous impose. (*RSH*, p. 82 ; l'auteur souligne.)

[E]t si, à cause de votre peur de manquer quelque chose, vous étiez passé à côté de plein de choses importantes ? (*RSH*, p. 84 ; l'auteur souligne.)

Bien qu'elle mette en cause des réflexions hédonistes ou culturelles, et non des questionnements philosophiques, la FOMO est d'une puissance incontrôlable, effrayante, anxiogène ; elle n'est pas sans rappeler « l'Agité » de Tietrack²²⁰ et « l'hédonisme anxieux » de Charles²²¹. L'acmé de ce mal contemporain est le produit empoisonné de la culture mass-médiatique hypermoderne. Le blogueur Anil Dash suggère de se débrancher grâce à la « *Joy of Missing Out*²²² ». Le terme n'étant popularisé qu'en 2012, il est donc absent de *Réussir son hypermodernité*, publié en 2010 ; néanmoins, l'œuvre illustre la JOMO à travers le radical changement de cap de ce journaliste pour qui « tout ce vent, tout ce bruit pour rien, toutes ces heures et ces énergies gaspillées à alimenter cette machine [le] dégoûte de plus en plus ». (*RSH*, p. 151)

²²⁰ Voir *supra*, note 143.

²²¹ Voir *supra*, note 148.

²²² Anil Dash, « *Jomo!* », dans *Anil Dash, A blog about making culture. Since 1999* [En ligne], 19 juillet 2012, consulté le 24 décembre 2017, URL : <https://anildash.com/2012/07/19/jomo/>.

La vague dépressive qui se répand sur la société d'aujourd'hui correspond à l'état d'épuisement dont le personnage doit émerger pour vivre sa quête personnelle²²³ : pour se déprendre de sa « grisaille individuelle ». (*RSH*, p. 81), il a tenté de se soigner à coup d'antidépresseurs (*RSH*, p. 19). Il constate aussi le non-sens de son existence et « ressentir[a] alors une forte nausée à la pensée de toutes ces futilités qui en étaient venues à prendre une place démesurée dans [sa] vie » (*RSH*, p. 178). Victime de ce que Cournut a théorisé sous le nom de « névrose du vide²²⁴», il a « le sentiment que tout ça, donc, ne mène à rien ». (*RSH*, p. 17) Il aurait pu sombrer dans cette obsession issue du narcissisme postmoderne, amplifiée depuis lors, cette recherche de l'unique bien-être individuel et, pourtant, à 2h30 du matin, dans un bar, il s'en détache :

Vous avez alors songé, encore une fois, à votre rupture, à la FDVV et vous. Et cette question d'un auteur américain déprimé et déprimant [toujours David Foster Wallace] vous est venue à l'esprit : « Le but de l'existence est-il vraiment de se contenter d'essayer d'avoir le plus de plaisir possible tout en souffrant le moins possible ? » (*RSH*, p. 54-55)

On peut déceler une pointe de mépris envers la culture hédoniste, mais c'est surtout un dououreux questionnement qui la sous-tend. Bref, le récit met en scène, selon une diégèse non chronologique, le cynisme et le désengagement d'un individu irresponsable ; la crise existentielle d'un Narcisse crispé, écrasé par une existence menée sous le registre de l'excès qui scande toutes les sphères de la vie hypermoderne ; les bouleversements qui le secouent, l'amènent à bouger et, finalement, la renaissance de ce dernier, sa transformation psychique et spirituelle, celle d'un Narcisse s'éveillant à un autre monde que lui-même.

²²³ Souvenons-nous qu'il est annoncé dès l'incipit ; voir *supra*, p. 57.

²²⁴ Voir *supra*, note 155.

1.3 Personnage ancré, personnage libéré

La prise de conscience du narrateur personnage se trouve à l'opposé du projet individualiste-hédoniste-consomérisme exacerbé par l'hypermodernité. Il se réconcilie avec certains principes modernes : la foi en un monde meilleur se perçoit dans la volonté de « [c]roire que le véritable progrès est encore possible, qu'il n'a pas été relégué au grenier de l'Histoire avec la planche à laver et le train à vapeur » (*RSH*, p. 152) ; la démocratie se développe dans la vision d'une communauté où les individus, égaux, réfléchissent ensemble à la construction d'un nouveau monde (*RSH*, p. 216-217). Le héros semble habité par une mission citoyenne qu'il souhaite transmettre au lecteur en s'adressant directement à lui et en l'incitant à agir : « Bravo ! Pour terminer cet exercice, pensez maintenant aux choses valables – bonnes, socialement utiles, capables de justifier votre présence sur terre – que vous avez faites dans votre vie. Réalisez avec surprise comme il y en a peu. Qu'allez-vous faire à ce sujet ? » (*RSH*, p. 55) Ce désir de construire se transpose dans le portrait idéalisé d'un père d'une grande famille en devenir, plantant une croix de chemin pour consacrer sa terre ; « [son] sens aigu du devoir et de l'honneur » (*RSH*, p. 46) inspire l'hypermoderne puisqu'à ses yeux, il a disparu. Cette nostalgie du temps passé l'envahit lorsqu'il entre par effraction dans l'ancien chalet familial, la réflexion sur les vingt dernières années de sa vie le feront nommer les vertus morales par lesquelles il trouvera son salut : l'amour sincère, la bonté, la gentillesse. (*RSH*, p. 52) Cette résurgence de l'exigence éthique, qu'expriment les valeurs de tolérance et d'amour, tout comme une volonté démocratique retrouvée, Lipovetsky et Charles l'ont nommée « la phase post-moraliste » ; le personnage adopte *ipso facto* l'individualisme responsable : contre la

désillusion postmoderne, il faut « entrer dans un âge véritablement adulte – cohérent et responsable – ». (*RSH*, p. 217) Les principes idéologiques des individus doivent correspondre aux actions et gestes que ces derniers posent, cette quête devient impérative pour le héros : il « [doit souhaiter] cela, pour [sa] vie à [lui], tendre vers cette authenticité ». (*RSH*, p. 60) Être soi-même, vrai, sincère devient le seul objectif louable : la réponse se trouvera-t-elle dans l'hypomodernité ?

Avec ses excès qui l'ont conduit dans une impasse, le monde hypermoderne voit se côtoyer la poursuite de la modernité et le retour à une vision du monde puisant dans le traditionalisme, la philosophie et la spiritualité. Pour le narrateur personnage, renouer avec la nature ouvre un chemin vers l'équilibre psychique. Dès les premières pages du texte, à l'occasion d'une description antithétique, il célèbre la vie verdoyante d'un bout de terre et déplore la perte de son état naturel par l'urbanisation, « du béton mort et du verre mort et de l'acier mort et des rêves morts et des gens morts en dedans ». (*RSH*, p. 22-23). Quelques pages plus loin, sur la route, c'est la campagne qui réconforte : voir se succéder des villages procure un bien-être insoupçonné. Le personnage promeut également une conception traditionnelle de la vie, plus paisible, loin de l'agitation des villes modernes : il encense la vie d'agriculteur (*RSH*, p. 47) – il « souhaite[e] une existence plus simple, avec moins de choix, moins de questions, [...] être né sur une terre du bas du fleuve, en 1724 » (*RSH*, p. 209) – et pense à « épouser une fille de la place [petite ville franco-ontarienne], simple et directe [...], lui faire des enfants sans jamais avoir à repenser aux groupes de pop suédois ni au prix de la cocaïne ». (*RSH*, p. 81) L'arrivée au chalet familial laisse place à un rapport de communion avec mère Nature, puisque le personnage devait « très vite oublier [sa]

fâcheuse situation en jetant un coup d’œil autour de [lui] ». (*RSH*, p. 120) Hypnotisé par la beauté de la brunante, il se libère du présent-tyran qu’évoque Hartog à propos du présentisme contemporain²²⁵, c’est-à-dire « cette continuité [qui] permet de se faire croire que l’on évolue dans un présent perpétuel, sans lendemain, sans fin, sans mort » (*RSH*, p. 122-123), et préfère saisir ce moment d’arrêt qui « permet de prendre la mesure du temps qui passe, qui ne reviendra pas, et de la nécessité d’en profiter » (*RSH*, p. 122). Face à la cadence étourdissante de la vitesse et de l’instantanéité hypermodernes, la lenteur se transforme en frein salvateur : « Vous prendrez votre temps, vous aussi. Plus rien ne pressera, pour la première fois depuis des années » (*RSH*, p. 213) ; et le silence agira « comme un onguent apaisant sur une brûlure » (*RSH*, p. 213). La suspension du temps et la quiétude forcent le ralentissement, le souhait de Gaulejac devient prophétie²²⁶ : le héros cessera de s’agiter, de s’exciter pour se remettre à penser, à être.

Le protagoniste cherche à rentrer en lui-même, l’introspection et la solitude sont évoquées à différents moments dans le texte et la nécessité de « réfléch[ir] vraiment, pour une fois » (*RSH*, p. 176) se fait pressante ; le conseil d’Haroche, celui de se tourner vers la contemplation, est mis en pratique²²⁷. La quête identitaire et existentielle, qui devient aussi celle du lecteur étant donné qu’il lit lui-même une sorte de guide pour mieux-vivre, trouve un allié dans la spiritualité. Alors qu’il explique que « la recherche spirituelle a été évacuée, abandonnée aux charlatans et aux hippies attardés », le personnage admet, dans le secret d’une note de bas de page, « en cachette, bien sûr »,

²²⁵ Voir *supra*, note 135.

²²⁶ Voir *supra*, note 154.

²²⁷ Voir *supra*, note 206.

« que c'est dans le rayon de la croissance personnelle [qu'il tente] dorénavant de trouver une meilleure manière de vivre ». (*RSH*, p. 49) Lorsqu'il entreprend de changer les choses, c'est une résurgence du sacré qui affleure dans les passages où s'exprime ce changement : « Peut-être à cause d'une intensité particulière dans la lumière, ou de la configuration du ciel, ou de quelque chose d'ancien et de mystérieux dans vos gènes, vous sentirez que le printemps est sur le point d'arriver ». (*RSH*, p. 20-21) La marche inexorable du temps, superposant la vie et la mort, éclaire l'interrogation philosophique à propos de la nature essentielle de l'humain, sa vérité : « [V]ous aurez une conscience aiguë de l'histoire, des générations, des cycles de vie qui se chevauchent, de la mort. [...] un sentiment très précis de compréhension ultime ». (*RSH*, p. 67) Le jour de son trente-cinquième anniversaire, l'homme, qui s'apprête à disséminer les cendres de son père, sentira comme jamais s'éveiller sa conscience ; il saura qu'il devra abandonner son existence passée pour s'approcher d'une forme d'ataraxie :

Vous savez que pour trouver la sérénité et un bonheur véritable, vous devrez tourner le dos à beaucoup de choses – les rayer une fois pour toutes de votre vie. Vous devrez cesser d'avaler jour après jour le poison de votre époque, ses excès vides, son égoïsme, son narcissisme, sa surconsommation, sa paresse. Ironiquement, vous savez que votre atteinte du bonheur nécessitera d'abandonner la recherche effrénée d'une certaine forme de bonheur qui a marqué votre vie depuis trop d'années. (*RSH*, p. 177)

Le rejet de la vie hypermoderne, de l'obsession du bonheur individuel – celle plutôt de *paraître* heureux et en paix, comme le souligne Bruckner dans *L'euphorie perpétuelle. Essai sur le devoir du bonheur*²²⁸ –, suscitera une transformation chez le protagoniste, qui rappelle l'expérience mystique. À la vue du pin planté à sa naissance, il se livre à un travail de rétrospection, repassant sa vie en revue (*RSH*, p. 179-180) ; de la nostalgie

²²⁸ Voir *supra*, note 188.

de la jeunesse à l'amertume de la vie adulte, le constat douloureux et déprimant le poussera au changement.

Pour fuir la voiture inconnue qui vient vers lui, mais surtout vivre l'aboutissement de sa quête personnelle, le protagoniste franchit la dernière étape que décrit le livre, en « [s']enfonçant] profondément dans la forêt de son enfance ». (*RSH*, titre de l'Étape 25, p. 211²²⁹) La quiétude de la nature l'amène à magnifier chacun de ses éléments : avec le printemps bien installé, saison du renouvellement, il fait l'expérience d'un rapport sensible qui s'ouvre sur l'universel et, devant l'intemporalité et la continuité de la vie, il juge que « [sa] dormance aura assez duré, elle aussi ». (*RSH*, p. 214) La stabilité et la permanence de la roche sur laquelle il est assis l'invitent au recueillement. Désormais convaincu que la quête du bonheur pour soi est une erreur engendrée par l'idée moderne de la « perfectibilité infinie de l'être humain » (*RSH*, p. 215), le héros dirige ses pas vers la maturité :

Vous vous lèverez, reprendrez votre marche. Vous le saurez intimement, ce sera maintenant ou jamais. Le moment d'essayer de retrouver cette chose sans nom que vous avez perdue en cours de route. Le moment, aussi, de **grandir** : laisser les enfantillages derrière vous, respecter vos valeurs, développer un véritable souci des autres pour quelque chose de plus grand que vous, pour quelque chose de vrai et d'important, quelque chose – surtout – qui n'est *pas* vous. (*RSH*, p. 215 ; l'auteur souligne.)

S'ensuit la description utopique d'une communauté révolutionnaire qui construirait un avenir empreint de sagesse et de beauté. Avec l'évocation de cette petite société imaginaire, le narrateur personnage formule son dernier plaidoyer : rejet de la culture du divertissement, du matérialisme, de l'éphémère ; rejet de l'hyperindividualisme, de son confort, de son plaisir ; rejet de la modernité exacerbée et des catastrophes qu'elle

²²⁹ L'analyse qui suit portera sur l'étape finale, les pages 213 à 219 de l'œuvre ; afin d'alléger cette section, nous ne donnerons pas systématiquement les références, sauf dans le cas de citations complètes.

a engendrées. Il affirme son désir de renouer avec ce qui fonde l'humanité, la sincérité de véritables rapports humains, et une forme de spiritualité et de mysticisme païens :

[R]eprendre contact avec des forces autres que celle du marché, de la *hype* et de la publicité : la force de véritables liens humains, par exemple, et celles – invisibles, inexplicables – que les Anciens attribuaient aux dieux et aux esprits et que les Modernes ont balayées du revers de la main et rangées dans la catégorie des superstitions archaïques, sans savoir qu'ils condamnaient ainsi leurs descendants à un cul-de-sac matérialiste. (*RSH*, p. 217 ; l'auteur souligne.)

Le remède proposé est de retourner aux croyances mythiques et ésotériques, annihilées par la modernité, et aux fondements de l'humanisme. Une autre solution se trouve du côté de la nature salvatrice, refuge lorsque l'Occident moderne s'effondrera du fait de son jusqu'au-boutisme, et faire son possible devient l'avenue privilégiée pour changer le monde, venir au monde. Le héros – et vous-même, lecteur réel, si « vous avez bien suivi les étapes décrites tout au long de ce livre » (*RSH*, p. 218) – est averti de cette régénérescence par les sensations de son corps, qui entrent en communion avec dame Nature. Toucher à cette portion impénétrable de l'existence qu'est le sacré conduit à une révélation intérieure et le personnage semble atteindre un niveau de compréhension absolue de l'univers. Aussitôt traversé par une conscience profondément humaniste, un sentiment d'empathie l'emplit et il éprouve une tendresse sans égal pour son père, son ex-amie, ses amis et connaissances. Alors qu'il amorçait, au contact de la terre, son éveil moral, lorsque « [d]ans cette terre ancestrale gorgée d'eau et de nutriments datant du début de l'univers, [ses] espadrilles à 200\$ s'enfonçaient complètement », le Narcisse postmoderne, dans l'*explicit* à valeur morale et philosophique, meurt pour que ressuscite un Phénix émerveillé, pur, hypomoderne. Près de la transcendance mystique, celui qui tient le livre sera aussi l'illuminé : « Vous ouvrirez les yeux et vous serez

ébloui. Tout ne sera que lumière et blancheur. Vous enfoncerez vos doigts dans le sol humide, et vous serrerez les mains le plus fort que vous le pourrez. » (*RSH*, p. 219)

La fiction narrative raconte donc la révélation du narrateur personnage : la mort de l'ego dévoile un être qui, devant les ruines de la modernité radicalisée, choisit de croire à un avenir meilleur pour l'humanité plutôt que de s'embourber dans la désillusion, l'insensibilité et le cynisme. Le portrait du journaliste représente en partie la complexité de l'homme hypermoderne, ses nombreuses possibilités d'être, l'individu à *n* dimensions d'Ascher²³⁰. La notion d'éclatement et d'hétérogénéité propre à l'hypermodernité se retrouve dans la psychologie du protagoniste, mais aussi chez les figures secondaires. Finalement, la route vers le chalet familial devient le moment de la responsabilisation individuelle et de l'ancre dans l'hypomodernité. La remarque des hypermodernistes au sujet d'un besoin marqué des sociétés contemporaines à retrouver des valeurs historiques, traditionnelles, un patrimoine symbolique et sacré prend tout son sens : bien que l'homme contemporain dût s'épanouir grâce au bonheur promis par la modernité, il doit *en partie* rompre avec celle-ci, puisqu'il subit l'exacerbation de certains de ses idéaux, revenir un arrière, vers les traditions et les bases de l'humanité, pour aller de l'avant et *réussir son hypermodernité*.

1.4 Lire l'hypermodernité, vivre l'hypermodernité

Toute fiction propose une vision du monde dans laquelle le lecteur est amené à plonger, pour y vivre une expérience humaine à la faveur d'une suspension volontaire de l'incrédulité. Le rôle de la vraisemblance quant à la lecture interprétative d'un texte

²³⁰ Voir *supra*, note 152.

se trouve au cœur des théories de la réception et a fort évolué depuis Aristote qui a amorcé, dans sa *Poétique*, la réflexion sur « l'ordre du vraisemblable²³¹. » C'est ainsi qu'au XIX^e siècle, avec l'esthétique romantique et réaliste, le vraisemblable aspire à se confondre avec le vrai, le réel ; il incarne toujours une représentation du possible et du plausible ; au XX^e siècle, toutefois, cette prétention sera souvent contestée, la vraisemblance devenant plutôt, comme chez Barthes, un dispositif fictionnel destiné à suggérer un « effet de réel ». Dans tous les cas, l'illusion littéraire, l'adhésion du lecteur au texte, est créée par une esthétique du vraisemblable ; cette dernière comporte « un enjeu de crédibilité : elle fonde le “pacte de lecture” selon lequel le texte est jugé recevable, et réaliste ou fantaisiste²³². » Lorsque l'illusion mimétique se concrétise, le lecteur accepte le vraisemblable de la fiction, puisqu'il « peut reconnaître et s'identifier à ce qui lui est (re)présenté, le croire authentique²³³. » Dans la mesure où un contexte sociohistorique et culturel familier se donne partout à lire dans l'œuvre de Langelier – les enjeux qu'elle met en lumière, anxiété individuelle, relations toxiques avec les médias sociaux, rapports interpersonnels complexes, perte du sens de l'existence, etc., appartiennent au discours social actuel –, l'univers référentiel de la fiction correspond, dans la plupart des cas²³⁴, à celui de son lectorat, ce qui facilite l'adhésion. En parfait accord avec la conception de la *mimèsis* que propose le phénoménologue Paul Ricœur, qui l'assimile à « l'exploration des espaces dont un état de culture peut et désire se

²³¹ Les lignes qui suivent reprennent les propos d'Andrée Mercier qui résume les principales théories sur la question de la vraisemblance, « La vraisemblance : état de la question historique et théorique », *temps zéro* [En ligne], n°2, 2009, consulté le 10 décembre 2018, URL : <http://tempszero.contemporain.info/document393>.

²³² Denis Pernot, « Vraisemblance », dans *Le dictionnaire du littéraire, op. cit.*, p. 805.

²³³ Alain Viala, « Mimésis », dans *ibid.*, p. 484.

²³⁴ Par cela, nous supposons un lectorat contemporain occidental et précisons que la représentation du chalet à la campagne reflète davantage une réalité canadienne.

donner la représentation (le moi, l'histoire, le privé...), donc de ses “univers de crédibilité”²³⁵», le récit de la réalisation de Soi du protagoniste peut être envisagé comme la « fictionnalisation crédible » de celle vécue par les individus contemporains. Au surplus, chez Mercier, l'activité fictionnelle d'une œuvre s'éclaire en fonction des types de vraisemblance qui s'y retrouvent à différents degrés ; à cet égard, la correspondance entre l'univers de *Réussir son hypermodernité* et la réalité actuelle tiendrait d'une forme de vraisemblance en particulier, celle la « vraisemblance empirique », qui

[...] concerne précisément cette conformité de l'univers représenté à l'expérience commune, expérience qui inclut tout autant des connaissances, des faits attestés, que des opinions ou des représentations et qu'on ne saurait réduire aux lois physiques et aux données historiques. S'y trouvent réunies l'empiriquement possible et les idéologies qui fondent la représentation du monde et des comportements²³⁶.

Représentation d'un malaise à la fois privé et collectif, le récit met en mots la possible détresse des êtres hypermodernes à bout de souffle et la possible et plausible prise en charge de soi. La recevabilité de l'œuvre passe aussi par la « vraisemblance pragmatique [qui] renvoie quant à elle à la performance narrative, c'est-à-dire à la crédibilité du narrateur et de la situation énonciative²³⁷. » Rappelons que les premières lignes du livre instaurent une connivence entre l'instance narrative et le lecteur, et cette dernière favorisant l'identification au personnage, l'adhésion n'en est que renforcée. Avec sa narration centrée sur un cheminement personnel, ce roman, comme Vincent Jouve l'a dit pour tout le genre, « est en effet, plus que tout autre récit, axé sur la

²³⁵ Alain Viala, « Mimésis », *art. cit.*, p. 486.

²³⁶ Andrée Mercier, « La vraisemblance : état de la question historique et théorique », *art. cit.*, §14 ; l'auteure souligne.

²³⁷ *Ibid* ; l'auteure souligne.

représentation de la vie intérieure²³⁸. » Pour cette raison, sa théorie de l'effet-personnage éclaire particulièrement bien le pacte de lecture qui est en cause ici. Le théoricien rappelle que « le personnage est à la fois le point d'ancrage essentiel de la lecture (il permet de la structurer) et son attrait majeur (quand on ouvre un roman, c'est pour faire une rencontre)²³⁹ » : on le voit, le phénomène d'identification, au même titre que la *mimèsis*, fonde l'illusion littéraire et comprendre son fonctionnement servira également à nommer l'expérience extratextuelle de l'hypermoderneité.

L'effet-personnage développe une théorie autour de la relation entre le lecteur, d'une part, le personnage et les instances narratives d'autre part. Jouve soutient l'idée que les œuvres vont jouer de différentes stratégies romanesques pour créer certains effets chez le lecteur. Alors qu'il analyse les mécanismes de perception du personnage, il nomme la représentation mentale de celui-ci « l'image-personnage » et celle donnée par la réalité textuelle, « l' “essentialisation” de l'être fictif²⁴⁰ ». Pour cette dernière, il évoque les travaux de Greimas et affirme ainsi que le personnage constitue le cœur de tout roman : « La notion d’“actant” proposé par Greimas n'est pas gratuite : elle montre que, dans l'univers narratif, toute action prend sa source dans un conflit structurel. Il n'est pas de roman sans personnages : l'intrigue n'existe que *pour* et *par* eux²⁴¹. » Le sémioticien défend un point de vue sur la place du personnage principal dans les romans de la subjectivité qui trouve un écho dans l'œuvre que nous étudions : « [L]a distribution actorielle peut avoir une expansion minimale et se réduire à un seul acteur ayant en charge tous les actants et rôles actantiels nécessaires (donnant lieu à une

²³⁸ Vincent Jouve, *L'effet-personnage*, op. cit., p. 16.

²³⁹ *Ibid.*, p. 261.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 56.

²⁴¹ *Ibid.*, p. 58 ; l'auteur souligne.

dramatisation intérieure absolue) ; la *structure actorielle* sera dite, dans ce cas, *subjectivée*²⁴². » Puisque toutes les interventions des personnages secondaires sont narrées par le protagoniste, *Réussir son hypermodernité* peut se classer dans « les romans de la subjectivité, peu narratifs par essence [dont] la structure actantielle est simplement déplacée [et] intégrée au “cheminement intérieur” du personnage²⁴³. » Selon nous, cette caractéristique du récit amplifie l’illusion romanesque et l’être de papier qui veut *sauver le reste de sa vie* prend vie.

Jouve montre également que l’investissement affectif qui en découle va alors de pair avec la crédibilité du personnage, établie par l’illusion de personne fondée sur une impression de richesse psychique, mais aussi par la logique narrative ; le théoricien baptise ce lien émotionnel « l’effet de vie²⁴⁴. » Le concept de « système de sympathie » qu’il propose, divisé en trois codes, permet d’analyser les expériences de réception que cette relation à l’être fictif entraîne²⁴⁵ : nous proposons de les associer à notre étude. Pour le code narratif, Jouve soumet l’idée d’« identification narroriale » pour désigner le phénomène d’identification à l’être romanesque : celui-ci est automatique dans le cas où le narrateur est aussi personnage de l’histoire, comme dans *À la recherche* de Proust²⁴⁶ ; or, la situation narrative de *Réussir son hypermodernité* ressemble à cette dernière. Le code affectif renvoie à l’effet de sincérité – une impression d’authenticité –, créé par la connaissance que le lecteur a du héros ; ce

²⁴² Greimas, *Du Sens II*, Paris, Seuil, 1983, p. 57; l’auteur souligne. Cité par Jouve, dans *L’effet-personnage*, p. 59.

²⁴³ Vincent Jouve, *L’effet-personnage*, op. cit., p. 59.

²⁴⁴ Nous résumons les propos de Jouve dans *L’effet-personnage*, op. cit., p. 108 à 119.

²⁴⁵ Le développement qui suit s’appuie sur Vincent Jouve, « Système de sympathie », dans *L’effet-personnage*, op. cit., p. 119 à 149.

²⁴⁶ *À la recherche* de Proust sera une référence fréquente dans le cadre de notre travail : loin de nous l’idée de comparer le chef-d’œuvre qu’est *À la recherche* au livre de Langelier, il n’en demeure pas moins que certains éléments de ce dernier se retrouvent dans la démarche proustienne.

sentiment semble bien présent par le récit de l'intériorité, mais aussi par la confusion du jeu narratif, qui assimile le narrateur personnage à la figure du narrataire et au lecteur réel. Le code culturel renvoie à la projection idéologique du lecteur sur laquelle nous reviendrons plus loin²⁴⁷. Selon Jouve, la stratégie romanesque qui ressort de cet « effet-personne » est la séduction : le lecteur est enchanté par l'être romanesque devenu vivant, par le psychologique, le pathétisme, il se range de son côté et partage ses valeurs²⁴⁸. Celui de Langelier entre en symbiose affective, ce qui l'amène à faire l'expérience de la crise hypermoderne à la manière du personnage. Cela étant dit, « [l]e but poursuivi est, bien entendu, de transformer la communion affective en communion idéologique²⁴⁹ », la transformation fictive du héros devenant celle, réelle, du lecteur.

Le pacte de lecture lié à la partie romanesque de l'œuvre semble viser une finalité extratextuelle précise : la vraisemblance diégétique et l'identification forte au narrateur personnage, assurant la crédibilité de la situation énonciative, par conséquent de l'histoire racontée, amènent le lecteur à se laisser prendre au jeu de l'activité fictionnelle, il veut, par la lecture et le transfert de cette expérience dans sa réalité, lui aussi, *réussir son hypermodernité*. Au reste, pour assurer son succès ou, du moins, compléter la représentation du monde visée, l'œuvre s'appuie sur une dimension plus théorique, qui se veut une sorte d'initiation au discours hypermoderniste.

²⁴⁷ Nous reviendrons sur les effets du code culturel dans le troisième chapitre. Voir *infra*, note 305.

²⁴⁸ *Ibid.*, p. 211 à 213.

²⁴⁹ Vincent Jouve, *L'effet-personnage*, *op. cit.*, p. 213.

2. Démarche essayistique et pédagogie de l'hypermodernité

En adoptant la forme la plus représentée de la littérature d'idées, la partie essayistique de notre objet d'analyse se détourne du fictif pour s'intéresser aux idées, à l'histoire culturelle. Différent de celui du récit, le « vous » de l'essai s'associe aisément à la voix de l'auteur, sa pensée devenant celle d'un « essayiste [qui] propose une réflexion fondée explicitement sur son point de vue particulier sur le monde, ancrée dans un certain contexte, dans un temps et un lieu particuliers »²⁵⁰. L'auteur aborde de manière linéaire, par désir d'efficacité ou de simplicité, l'histoire de la modernité, son échec et les conséquences inquiétantes que celui-ci a entraînées dans la postmodernité, son renouveau dans le concept d'hypermodernité. Il serait peu utile de s'en tenir à l'énumération des concepts théoriques repris par Langelier ; aussi nous intéresserons-nous plutôt aux particularités de la voix narrative et aux choix stylistiques qui organisent ce discours essayistique ainsi qu'à son rôle dans l'œuvre où il s'insère.

2.1 La modernité critiquée

Le paradigme de la modernité occupe la moitié de l'œuvre, sa présentation se déroulant en quatre étapes-chapitres. Dans la première partie, « Comprendre les origines de la modernité » (*RSH*, p. 29 à 36), la mise en gras des termes « **futur, progrès, le meilleur est à venir !, individu, mobilité, vitesse, liberté, avenir brillant et fantastique** » facilite la mémorisation des grands principes modernes ; l'utilisation de cette technique semble un énorme clin d'œil à la réalité du « toujours plus » vite, performant, efficace – exacerbée en hypermodernité –, l'insertion de listes s'associe à

²⁵⁰ Annie Perron, « Essai », dans *Le dictionnaire du littéraire, op. cit.*, p. 252.

ce même but qui consiste à rapidement livrer un « savoir »²⁵¹. Cette marque informe également sur la position de l’instance narrative : on peut supposer le ton ironique de celle-ci, trait de l’attitude postmoderne désillusionnée et cynique, qui se confirme lorsque l’individualisme moderne est abordé : « L’individu, oui, voilà qui est moderne, voilà qui est bon. » (*RSH*, p. 34) Dans « Mieux comprendre les élans fiévreux de l’âge d’or » (*RSH*, p. 99 à 111), le narrateur-auteur expose les grands fondements du modernisme en art et insiste sur le caractère engagé et authentique de l’art avant-gardiste : « Mais l’engagement qu’il y a dans ces œuvres ! La sincérité ! Le sentiment que la littérature est encore quelque chose d’important, qui peut améliorer notre vie et changer le monde ! » (*RSH*, p. 108) Sous cette affirmation se cache un désir de revenir à l’intention politique des avant-gardes, à la manière du retour souhaité d’une conscience citoyenne par le narrateur personnage à la fin du récit. À la fin de ce « cours magistral en art moderne», la diminution de l’attention, conséquence du « toujours plus vite », est vivement critiquée, à l’occasion, par exemple, de cette remarque qui se joue du lecteur : « Mais il faut avancer, parce que vous êtes pressés et que votre capacité d’attention est limitée. » (*RSH*, p. 109) La fin de cette section identifie les phénomènes cimentés par la modernité et perpétués dans la postmodernité : l’atteinte de la démocratie, le développement de la culture de masse et de la société de consommation ; les dégâts causés par les idéaux modernes, les guerres, le fascisme, les crises économiques, le nucléaire, le sectarisme. La dernière proposition confirme la posture sarcastique du narrateur, puisque « rien de tout ça n’empêchera la marche inexorable

²⁵¹ Cette volonté d’enseigner par bribes se perçoit bien dans les listes « Quelques découvertes et inventions de la modernité (*RSH*, p. 32) et « Connaître quelques personnages importants de la modernité et leur âge au moment de certains de leurs accomplissements » (*RSH*, p. 95 à 98) dans lesquelles le savoir se présente sous la forme d’éléments cités sans approfondissement.

de la modernité et l'arrivée d'un monde meilleur » (*RSH*, p. 111). La représentation de la modernité se termine sur cette sombre vision où s'affirment à nouveau le scepticisme et le pessimisme ambients du discours postmoderniste.

2.2 La postmodernité expliquée

Pour présenter la postmodernité, la démarche cadre tout à fait avec la posture intellectuelle *a posteriori* de certains de ses penseurs, le terme postmodernité demeurant ambigu et insuffisant. Le titre de l'étape-chapitre reflète ce consensus :

Résumer la postmodernité sous forme de liste sans ordre particulier, un condensé pratique en 20 points de ce concept à la fois vague et chaudement débattu, applicable à une époque qui pourrait ou non commencer dans les années 1950 et se terminer ou non à la fin du XX^e siècle (*RSH*, p. 159)

Alors que la liste présente les principales notions pour définir la postmodernité, elle se termine ainsi : « Plein de gens ne sont pas d'accord avec les 19 points précédents. » (*RSH*, p. 168), cette phrase confirme le discrédit qui frappe ce concept, sa naissance à l'occasion d'une querelle entre Lyotard et Habermas, et la confusion régnant dans le discours postmoderniste. Le premier point établit que « [I]l est postmoderne lorsque l'on utilise ce terme pour décrire la condition économique et/ou culturelle qui succède à la modernité, à partir des années 1950 » (*RSH*, p. 161), mais l'auteur indique immédiatement la difficile tentative de périodisation de ces phénomènes :

Par définition, bien sûr, tout ce qui est moderne est condamné à devenir postmoderne, puisqu'il est sémantiquement impossible que quelque chose reste moderne bien longtemps. Cela veut-il dire que la postmodernité est le résultat de la modernité ? sa conséquence ? son développement ? son déni ? son rejet ? Là-dessus, les avis sont partagés. Bref, toute cette histoire n'est pas très claire, et ça ne s'arrange pas par la suite, comme vous le verrez. (*RSH*, p. 161)

Pour ajouter à la confusion, il prétend que certains penseurs divisent la postmodernité en deux phases : la première irait de 1950 à 1989 et, durant celle-ci, se seraient

développées la culture de masse, télévision et magazines, et la révolution culturelle, la libération institutionnelle, entamée par les baby-boomers ; la deuxième, à partir de 1990, serait marquée par la prolifération des technologies de l'information, la globalisation, le progrès de l'Occident (*RSH*, p. 163). Cette explication intègre la plupart des notions qui définissent la postmodernité et on les retrouve notamment dans les ouvrages de Boisvert qui synthétisent les travaux autour de ce concept. Le narrateur de l'essai cite également plusieurs penseurs dans cette étape. Pour parler de consumérisme et de capitalisme tardif, il reprend les positions de Fredric Jameson et David Harley (*RSH*, p. 167). Pour nommer l'éphémérité et l'inadéquation du moment postmoderne, il répète les paroles de Timothy Bewes, penseur britannique : « “Brève anomalie historique”, “réaction cynique” aux idées des Lumières et au projet de la modernité, la postmodernité ne serait qu'une parenthèse dans la marche de la modernité » (*RSH*, p. 168) ; cette opinion se retrouve dans le paradigme hypermoderniste. Les principales idées de Lyotard sont évoquées, alors qu'une « nouvelle forme de superficialité », une « absence de profondeur », un « appauvrissement de l'affect » caractérisent la postmodernité chez Jameson, (*RSH*, p. 166 et 167). Le texte souligne également la désillusion et le sarcasme, qui semblent indissociables du regard porté sur le monde : « L'ironie est considérée par certains comme la caractéristique essentielle du postmodernisme. » (*RSH*, p. 165) Elle ne se trouve pas seulement dans la posture artistique ou esthétique de l'autoréflexivité, mais dans le discours idéologique : le narrateur-auteur cite ainsi les propos de Douglas Coupland, auteur et artiste visuel qui « [se] demande si cette ironie est le prix que nous avons payé pour la perte de Dieu » (*RSH*, p. 165). De la même manière que les penseurs ont vu dans l'effritement de la foi monothéiste une perte de repères et de structures

socialisantes menant à l'indifférence généralisée dont le cynisme incarne la voix, Langelier, par la voie de l'écriture, prétend que la « “perte de conviction”, soulignée par James Fowler, professeur de théologie américain » (*RSH*, p. 62) est à l'origine de l'ironie postmoderne. En somme, la quantité impressionnante de références à plusieurs intellectuels renforce le caractère didactique de la section essayistique sur la postmodernité et donne une apparence de tonalité objective qui, en réalité, est tout à fait subjective par le choix étudié des citations.

2.3 L'hypermodernité présentée

Afin de « [nous] familiariser avec le concept d'hypermodernité » (*RSH*, titre de l'Étape 22, p. 187) – déjà le verbe traduit la visée éducative –, l'auteur intègre une entrevue, réalisée par le biais du courriel, avec Sébastien Charles. À l'occasion de ses réponses aux cinq questions qui lui sont posées, le philosophe esquisse les principales théories hypermodernistes²⁵². Il réaffirme l'inadéquation du concept de postmodernité pour rendre compte de l'époque actuelle. Il évoque notamment « la désagrégation du social », le narcissisme et le refus de l'engagement causés par l'omniprésence des technologies de l'information et de la communication dans les relations aux autres. À cet endroit apparaît l'image de la page d'accueil de Facebook, le plus populaire des réseaux sociaux : occupant une demi-page, celle-ci semble décrier la dépendance numérique qu'ont contractée les individus à l'âge de l'hypermodernité. L'auteur répond également à la question du bonheur : celui, collectif, promis par le développement technoscientifique de la modernité semble avoir disparu au profit de la

²⁵² Nous paraphrasons les idées de Charles développées dans l'étape 22, p. 187 à 196.

promotion du confort individuel et privé. Le philosophe clôt l'échange en reprenant l'idée de *bonheur paradoxal* de Lipovetsky : il semblerait que l'être humain n'ait jamais autant souffert de dépression, de solitude, alors que les moyens de se divertir, d'atteindre une forme de bien-être se démultiplient. Il ajoute que les façons d'atteindre le bonheur sont à l'image de l'éclectisme hypermoderne : l'hédonisme et les désirs de consommation côtoient la quête de l'authenticité, le salut par la spiritualité, les deux promettant au Narcisse crispé de se libérer. Bref, la citation de cet entretien repose sur une intention pédagogique, l'enseignement de l'hypermodernité se faisant par le biais d'un de ses théoriciens.

En somme, le texte déploie un panorama des grandes idées de la modernité, de la postmodernité et de l'hypermodernité au fil des sections essayistiques. L'originalité de celles-ci réside surtout dans les procédés formels, l'intertextualité et l'ironie de la voix narrative, qui font de ce livre un texte se rattachant, du moins au premier abord, au postmodernisme ; au reste, la démarche didactique de l'œuvre demeure indéniable.

2.4 Lire l'hypermodernité, comprendre l'hypermodernité

Les pages que forment l'essai de *Réussir son hypermodernité* ressemblent beaucoup à un cours magistral ou un séminaire sur les théories de la modernité ; lorsqu'il referme le livre, le lecteur connaît les principales idées de ses différents auteurs, que l'ouvrage cherche à vulgariser. Dans sa thèse de doctorat sur les théories de l'essai, Irène Langlet considère l'essayisme comme une démarche qui suppose moins une intention de l'auteur qu'une entente tacite entre ce dernier et son lecteur²⁵³.

²⁵³ Irène Langlet, *Les théories de l'essai littéraire dans la seconde moitié du XX^e siècle. Domaines francophone, germanophone et anglophone. Synthèses et enjeux.*, thèse de doctorat, Université de

L'essayisme qui traverse notre texte s'attacherait-il à une transmission de connaissances sociohistoriques et culturelles ? Pour Jean Terrasse, l'essai appartient à la rhétorique du moment et vise la persuasion : l'efficacité des stratégies établit sa véracité, car ce n'est pas la vérité du regard posé sur le monde qui compte, mais plutôt que ce dernier devienne réel par le regard de l'auditeur :

[L']essayisme doit être analysé en termes de stratégie de persuasion ; sa vérité par rapport au référent (véri-conditionnalité) est moins importante que son efficacité par rapport à l'auditeur. L'auditeur (le lecteur) est le concept qui permet donc de théoriser la littérarité de l'essai, sans abandonner complètement sa référentialité. Le monde dont il parle n'est *quand même pas* fictif, mais ce qui lui importe est de convaincre, dans un espace fictif (celui du texte, de la langue littéraire), de quelque chose à propos de ce monde²⁵⁴.

Par la forte correspondance entre l'univers diégétique représenté dans l'œuvre de Langelier et la perception généralisée de la société actuelle, le monde dont l'essayiste parle semble tout sauf fictif : la réalité référentielle est plus que crédible, puisque la conception personnelle du monde d'aujourd'hui proposée par le narrateur-auteur correspond fort probablement à celle du lecteur qui est invité à y adhérer. De par sa position dans le champ culturel²⁵⁵, l'auteur fait partie de l'intelligentsia québécoise qui écrit l'histoire culturelle. Ses travaux, qu'il dirige ou qu'il écrit, s'inscrivent également dans ce renouveau de la rhétorique dans le domaine des lettres et de la communication qui, à partir de 1980, a mené à ce que Marielle Macé, spécialiste de l'essai, nomme la « littérarisation de la philosophie²⁵⁶ ». Pour désigner ce type fort populaire de texte

Rennes 2 haute-Bretagne, 1995. À ce sujet, nous vous renvoyons à la deuxième partie de sa thèse, « L'essayisme comme attitude mentale ».

²⁵⁴ Langlet utilise, entre autres, les idées de Terrasse tirées de *Rhétorique de l'essai littéraire* pour formuler sa conception de l'essayisme. *Les théories de l'essai littéraire dans la seconde moitié du XX^e siècle. Domaines francophone, germanophone et anglophone. Synthèses et enjeux.*, op. cit., p. 405-406. L'auteure souligne.

²⁵⁵ À ce sujet, revoir la présentation de l'auteur, *infra*, p. 4 et 5.

²⁵⁶ Marielle Macé, *Le temps de l'essai*, Paris, Belin, 2006, p. 243.

argumentatif sans forme déterminée, Guy Larroux emprunte à Adorno le terme de « critique culturelle » et affirme que « des thèmes [y] circulent, reconnaissables, d'allure “post-moderne” (encore un mot-piège) : la déchéance et la confusion des valeurs, des accents universalistes (genre Lumières) se font entendre²⁵⁷. » En faisant allusion à Lipovetsky, il précise la lecture à laquelle aspirent les récents essais :

Ce qui retient l'attention également, c'est une réflexion générale sur l'individualisme contemporain, sur l'hédonisme qui caractérisent une société sans projet historique. Ainsi, un essayiste nostalgique, diagnostiquant “l'ère du vide”, promène le miroir de sa sociologie le long d'un monde désenchanté dans lequel il voudrait que nous nous reconnaissions²⁵⁸.

À la manière du philosophe français, Langelier dépeint une société hypermoderne dans laquelle le lecteur peut se projeter parce qu'elle correspond à sa réalité ; cet état des lieux critique également le contemporain : l'écriture de *Réussir son hypermodernité* est tout à fait de son temps, dans la mesure où elle poursuit une tendance que signale l'intérêt croissant pour les communications, la rhétorique et le dire social et culturel. Quoique l'essai occupe une place moindre que la fiction dans l'œuvre, le lecteur serait en droit de se demander si ce sont les idées qui ont guidé le récit, ou le contraire. Les relations entre les séquences essayistiques et romanesques sauront nous le dire, car elles sont génératrices d'une signification totalisante.

3. L'intergénéricité au service de l'interprétation et de l'expérience de l'hypermodernité

Certes, la catégorisation générique de *Réussir son hypermodernité* ne figure pas au cœur de nos préoccupations ; toutefois, bien qu'il s'agisse avant tout d'un roman en

²⁵⁷ Guy Larroux, « L'essai aujourd'hui », dans Pierre Glaudes (dir.), *L'essai : métamorphoses d'un genre*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2002, p. 467.

²⁵⁸ *Ibid.*, p. 467-468. Nous avons respecté l'utilisation des guillemets anglais par l'auteur.

raison de la domination du récit, l'analyse du caractère hybride de l'œuvre est fondamental pour en saisir la portée et l'expérience de lecture qu'elle suscite. Trait esthétique des œuvres postmodernes, la mixité générique, fondée sur des échanges interdisciplinaires, devient une norme artistique : les frontières entre les formes littéraires deviennent perméables, tout comme les types de discours se côtoient dans un même objet. À propos des hybrides romanesques, Janet M. Paterson dresse ce constat, alors qu'elle mentionne que, pour Lyotard, Hassan, Scarpetta et Hutcheon, « l'hybride constitue la forme par excellence d'une revendication de la multiplicité et de l'hétérogénéité propres au postmodernisme²⁵⁹ », tant sur le plan du fond – elle pense aux métarécits comme fragmentation du savoir et de la pensée –, que celui de la forme comme contestation des normes établies. La théoricienne ajoute que l'hybridité n'a pas dissout le littéraire, qu'il l'a même, bien au contraire, renouvelé :

En fait, l'entrecroisement générique semble avoir atteint un point culminant en cette fin de siècle [l'ouvrage est publié en 2001]. D'un pays à l'autre, on mélange les discours et les genres dans des dispositifs de plus en plus novateurs et osés. On s'aperçoit que l'hybride a donné lieu à une multiplicité de représentations textuelles, qu'il a ouvert de nouveaux champs de création scripturale et littéraire, qu'il s'est présenté comme un espace inédit de réflexion et de création²⁶⁰.

Paterson rappelle que ce procédé n'est pas nouveau, tout comme son discours critique et théorique ; elle renvoie à deux concepts de Mikhaïl Bakthine à propos de l'interaction des genres dans son ouvrage *Esthétique et théorie du roman* (1978) : le genre « intercalaire », dans le cas où le roman est investi par d'autres formes littéraires, et le genre « enchâssant », pour désigner « l'élasticité du genre romanesque » qui lui

²⁵⁹ Janet M. Paterson, « Le paradoxe du postmodernisme. L'éclatement des genres et le ralliement du sens », dans Robert Dion, Frances Fortier et Élisabeth Haghebart (dir.), *Enjeux des genres dans les écritures contemporaines*, Québec, Nota bene, 2001, p. 81.

²⁶⁰ *Ibid.*, p. 81-82.

permet de s'approprier des sphères extra-littéraires (biographie, récit de voyage, etc.)²⁶¹. On retient que le roman postmoderne se démarque par une hybridité générique devenue pratique courante, observation formulée également du côté de l'essai. Ce dernier semble difficilement catégorisable ; Irène Langlet le voit comme « le prototype du genre *inclassable* : [...] un “entre-deux-genres”, “Mish-genre”, “anti-genre”, voire “avant-genre” ou radicalement “non-genre”²⁶². » L'absence de conventions pour les textes essayistiques fait ressortir leur éclatement, en plus de les placer d'emblée dans une démarche d'hybridation littéraire. Macé a rapidement cerné le goût du romanesque dans l'essai, qui « coïncide avec un intérêt théorique pour la fiction dans l'ensemble des sciences humaines [à partir de 1970]²⁶³. » Introduit par Barthes, l'élargissement de la notion de fiction à tout discours du savoir, l'idée que le romanesque, le fictif, dépassent même le cadre des études littéraires – nous l'avons vu précédemment, les philosophes associent leur posture à un statut fictif, les sociologues puisent dans le romanesque pour communiquer leur vision du monde – a abouti à une réflexion autour des fonctions discursives, des enjeux de la fiction. *À la recherche de Proust* devient l'archétype du roman/essai, celui le plus étudié par les théoriciens de l'hybride ; ce couple générique aurait pavé le chemin pour réinventer l'essai :

Cette association intime des deux genres (non plus comparés comme deux univers étrangers, deux situations de discours incompatibles, deux morales opposées, mais simplement comme deux régions de la rhétorique ou deux usages de la figure), constitue une voie de renouvellement pour l'essai que suivront bien des écrivains contemporains²⁶⁴.

²⁶¹ Nous paraphrasons les propos de l'auteure dans *ibid.*, p. 82-83.

²⁶² Irène Langlet, « Les réglages du genre. L'essai et le recueil », dans *Enjeux des genres dans les écritures contemporaines*, *op. cit.*, p. 228 ; l'auteure souligne.

²⁶³ Marielle Macé, *Le temps de l'essai*, *op. cit.*, p. 247-248. À ce sujet, nous vous renvoyons à la section « Vers le roman », p. 247 à 263.

²⁶⁴ *Ibid.*, p. 253.

Il n'est plus question de cerner les effets de l' « impureté » du roman ou de l'essai, mais plutôt de comprendre l'expérience lectorale née de la cohabitation de séquences tenant du récit et de la littérature d'idées. Cette question se retrouvera au cœur de deux travaux importants quant à la question du mélange des genres. Dans *Récits de la pensée : études sur le roman et l'essai*, Gilles Philippe et ses collaborateurs évaluent les oppositions systématiques – traditionnelles ou contemporaines – entre prose narrative et prose d'idées, leur pertinence, leur évolution et leur signification. Le texte du directeur examine d'abord un premier préalable formel et théorique, qui tient au statut argumentatif des textes romanesques²⁶⁵. Philippe suggère que la relation entre le mode allégorique et le mode digressif dans le récit ou l'essai en est une d'interdépendance : « [S]i tout texte de narration fictionnelle tend à recevoir une interprétation d'ordre argumentatif, c'est-à-dire fait l'objet d'une hypothèse sur sa visée, on sait bien que réciproquement, la démonstration générale choisit bien une exemplification fictive²⁶⁶. » Cette observation se transfère du côté de la réception du texte chez le lecteur ; l'auteur s'interroge alors sur la ou les fonctions du passage argumentatif inséré dans le récit : fournit-il une clé de lecture de la fiction ou cette dernière exemplifie-t-elle la thèse à démontrer ? Il semblerait que les passages tenant du doctrinal ou du narratif ne portent une signification totalisante que dans leur interrelation :

Tout comme la digression doctrinale participe de l'herméneutique du contenu narratif, le récit d'accueil est nécessairement pris dans une sorte de *relation dialectique*, à la digression doctrinale, qui dépasse la simple exemplification. S'il est donc bien deux modes principaux du narratif et de

²⁶⁵ Gilles Philippe, « Notes sur le statut argumentatif des textes romanesques », dans Gilles Philippe (dir.), *Récits de la pensée : études sur le roman et l'essai*, op. cit., p. 13 à 22. Les lignes qui suivent résumeront son exposé.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 14.

l'argumentatif, le roman n'accède à une partie démonstrative générale que par l'interaction perpétuelle du mode digressif et du mode allégorique²⁶⁷.

Ainsi les œuvres affichant sans équivoque leur appartenance à la fois au roman et à l'essai ne pourraient être comprises, reçues qu'à la lumière de cette double filiation. Vincent Ferré arrive à cette même conclusion – les moments romanesques ne peuvent se réduire à l'illustration du discours proposé – lorsqu'il étudie trois œuvres, dont celle de Proust, dans son ouvrage *L'essai fictionnel*²⁶⁸. Pour sa part, il considère que le caractère unique et fictionnel du narrateur de son corpus confère une dimension de fictionnalité aux séquences essayistiques et les nomme, de ce fait, des *essais fictionnels*. Le choix d'intégrer ces derniers dans un récit – le théoricien insiste sur l'inclusion du propos essayistique dans la narration romanesque, le discours n'étant pas à l'extérieur de la fiction, mais à l'intérieur – se raccorde à un désir de totalisation comme connaissance de soi, du monde, et il revient au lecteur d'en accepter la « véracité ». En citant l'activité coopérative d'Umberto Eco et le principe d'interaction dynamique de Wolfgang Iser, l'auteur affirme que le destinataire des essais fictionnels est invité à passer à l'action :

C'est du destinataire que dépend la validation des thèses développées par l'essai fictionnel. Si elles ne sont pas vérifiables suivant un protocole d'expérimentation scientifique, ce sont l'expérience et le jugement du lecteur qui, visiblement, sanctionnent sa « vérité », par l'acceptation ou le rejet des théories proposées ; cette vérité demeure donc relative, une nouvelle fois subjective²⁶⁹.

Il poursuit en mentionnant le classement de l'essai par Marc Angenot dans les formes doxologiques du discours persuasif : ainsi, « il s'agit [...] moins de [...] persuader [le

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 22 ; l'auteur souligne.

²⁶⁸ Le développement qui suit reprend les idées de Vincent Ferré, *L'essai fictionnel : essai et roman chez Proust, Broch, Dos Passos*, op. cit.

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 495.

lecteur] d'une vérité que de l'inciter à l'action ou à la réflexion²⁷⁰. » Bref, la compréhension du message des œuvres « entre-deux-genres », hybrides, roman-essai, essai-roman ou autres, se trouverait dans la dynamique dialogique des développements essayistiques et fictifs ; seuls, ils ne feraient pas de sens. Paterson, contre les contempteurs de la littérature postmoderne, répond que « la forme hybride est [...] une condition de l'intelligibilité de l'œuvre», qu'« à la différence des nouveaux romans français [...], les textes hybrides sont fortement investis de sens » et que « l'écriture hybride [serait] l'écriture par excellence de notre temps : cohérente dans son incohérence, signifiante dans son éclatement²⁷¹. » Étant donné qu'elle déploie à la fois une narration et une argumentation, et ce, à la faveur d'une même instance narrative – parfois narrateur personnage, parfois narrateur essayiste –, est-ce que l'œuvre hybride qu'est *Réussir son hypermodernité* tient aussi son sens de la fragmentation ?

L'organisation séquentielle des passages romanesques et essayistiques de cette dernière correspond au concept d'interaction, de dialogue propre aux textes hybrides, si bien que leur ordre ne peut être insignifiant : les premiers construisent un récit qui, hormis quelques analepses, est assez chronologique ; les seconds respectent la chronologie propre aux données sociohistoriques qu'ils enseignent ; l'insertion de chacun s'ordonne selon une division calculée, aucun ne semblant placé au hasard. Les deux premiers tiers de l'œuvre s'attardent à la décision de prendre la route pour se sauver, dans tous les sens que ce verbe peut contenir, à la progression vers la destination, ainsi qu'à l'histoire de la modernité et de la postmodernité. La première

²⁷⁰ *Ibid.*, p. 498.

²⁷¹ Janet Paterson, « Le paradoxe du postmodernisme. L'éclatement des genres et le ralliement du sens », *art. cit.*, p. 90-91.

étape, celle de la prise de conscience du protagoniste devant le cul-de-sac de son existence, est suivie de celle consacrée aux origines de la modernité, ses fondements, comme si cette dernière voulait pointer au plus vite la source de la dérive du monde actuel. Les Étapes 3 à 11 racontent la poursuite du personnage sur la route et des retours en arrière au sujet de la mort de son père et de sa rupture amoureuse ; les Étapes 12 et 13 instruisent le lecteur d'un paradoxe de la modernité, la beauté et la grandeur de ses principes et les catastrophes qu'ils ont engendrées. Les trois suivantes narrent l'arrivée à l'ancien chalet familial et le récit de la mort antérieure du père, l'Étape 18 est un exercice pour le lecteur. L'Étape 19 casse plus fortement qu'auparavant le rythme de lecture, sa dizaine de pages ressemble à un bloc théorique rassemblant des discours postmodernistes, mais le choix de sa place dans le texte ne nous semble pas anodin : elle précède le véritable éveil du protagoniste, sa fonction pourrait être de rappeler la déchéance de l'humain à l'époque de la postmodernité. L'Étape 20 marque l'anniversaire du personnage, la dissémination des cendres du père, l'éclosion de la transformation – la juxtaposition de ces événements n'est pas banale, ces derniers marquent un tournant – ; l'Étape 21 compare deux visions de la modernité. L'essai se clôt avec l'Étape 22, l'entretien au sujet de l'hypermodernité, dans lequel les derniers mots de Charles semblent propulser le personnage, et le lecteur, vers la suite du récit, pour qu'ils trouvent « réponse à la question immémoriale de la vie heureuse » (*RSH*, p. 196). L'Étape 23 est celle où le protagoniste « march[e] calmement vers la forêt » (début du titre de l'étape), la vraie destination pourachever sa quête. L'Étape 24 ramène à l'étape 1, elle raconte le moment de lucidité lors d'une énième soirée festive – celui qui se poursuit à l'Étape 1 –, qui l'amènera à partir dès l'aube vers une destination inconnue. La dernière phrase ramène le lecteur au début de l'œuvre : « S'il

reste assez de vie en vous, vous déciderez alors que vous en avez assez de tout ça et que vous êtes prêt à tenter quelque chose avant qu'il ne soit trop tard » (*RSH*, p. 209)²⁷², cette pirouette narrative dirigeant le lecteur vers une lecture rétrospective, qui l'invite à conclure que la quête est réussie. L'Étape 25 représente la révélation phénoménologique, qui a lieu au printemps, avec l'atteinte de la quête identitaire, la naissance du nouvel homme hypomoderne. Bref, l'agencement des étapes détermine une certaine lecture de *Réussir son hypermodernité*. En ce sens, l'œuvre, à la faveur d'une fiction narrative construite autour d'un personnage, raconte l'expérience humaine contemporaine d'un individu excédé qui s'éveille peu à peu pour vivre une métamorphose par laquelle il trouverait le bonheur – d'ailleurs, c'est un peu la promesse du titre –, et explique, par la voie – voix – de la littérature d'idées, cette transmutation identitaire. L'essai viendrait donc intellectualiser ce qui est montré dans la fiction : « Pour que le lecteur procède à une lecture “démonstrative” d'un passage narratif, il faut en effet que cette exigence lui ait été formulée d'une façon ou d'une autre par le texte : il doit y avoir une clé non narrative d'une lecture allégorique du roman²⁷³. » Les informations de l'histoire sociale et culturelle promulguées par la partie essayistique occupent une fonction démonstrative qui demeure essentielle pour comprendre le récit de la crise vécue par le narrateur personnage. Cette relation nous fait penser au concept d'« intergénéricité » proposé par Robert Dion pour qui le terme « hybridation » ne convient pas pour parler des textes qui présentent une forme de

²⁷² Rappelons que le titre de l'Étape 1 est « Décider de faire quelque chose avant qu'il ne soit trop tard » et que l'incipit est « Un jour, c'est inévitable, vous en aurez assez. »

²⁷³ Gilles Philippe, « Notes sur le statut argumentatif des textes romanesques », *art. cit.*, p. 19. Précisons que cette clé d'interprétation dans *Réussir son hypermodernité* est plutôt facile à saisir.

« tension entre le récit et l'argumentation, le narratif et le discursif²⁷⁴. » L'alternance des passages dévoile une relation d'*interdépendance* entre des chapitres appartenant à des genres différents : il s'agit d'un dévoilement progressif par lequel le roman et l'essai s'éclairent mutuellement. Les passages essayistiques font écho aux théories sociologiques qui se trouvent derrière le vécu du personnage, le lecteur procède à une interprétation plus intellectualisée du roman ; le récit devient l'expérience des discours postmodernistes et hypermodernistes au sujet du dérapage individuel et collectif depuis l'avènement de la modernité et le retour du balancier que représente l'hypomodernité et le lecteur vit cette évolution de l'individu contemporain en se projetant dans le protagoniste. *Réussir son hypermodernité* ne peut être classé comme roman, comme essai, mais bien comme tenant des deux à la fois, le régime de lecture que le texte génère se déployant vers une compréhension globalisante de l'être humain, « [c]ar c'est bien de cela qu'il s'agit : l'écriture romanesque, quand elle puise aux ressources de l'essai [...], aspire à se donner les moyens d'interroger l'expérience humaine dans toutes ses dimensions, aussi bien intérieure et individuelle que collective et philosophique »²⁷⁵. Peu importe que l'écriture du roman soit motivée par l'essayisme ou son contraire, la finalité demeure inchangée : l'intergénéricité de l'œuvre de Langelier sert un même discours, ce même regard sur un monde à bout de souffle, dont le sauvetage invite à rechercher le bonheur qui se cache loin des idéaux consuméristes et mass-médiatiques de l'hypermodernité.

²⁷⁴ Robert Dion, « Aspects non narratifs du roman québécois », dans René Audet *et al.*, *La narrativité contemporaine au Québec. La littérature et ses enjeux narratifs*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, vol. 1, p. 138.

²⁷⁵ *Ibid.*, p. 141.

CHAPITRE 3

LA FICTION NARRATIVE DE RÉUSSIR SON HYPERMODERNITÉ : RÉCUPÉRATION DE L'*EXEMPLUM* ET INCITATION À LA PRISE DE CONSCIENCE

L'intérêt des exempla comme du storytelling est de susciter une adhésion affective, en favorisant l'identification à un personnage, et de pousser à la convertir aussitôt en agir.

Ivanne Rialland, *Approche rhétorique du storytelling : la preuve par l'exemple*

La résurgence de la rhétorique dans le domaine des lettres et de la communication, des sciences du langage et des sciences sociales, a renouvelé la recherche depuis les années 1970 : l'intérêt pour la dimension argumentative des communications, des textes littéraires ou non littéraires se retrouve dans les travaux d'Émile Benveniste, Chaïm Perelman, Olga Olbrechts-Tyteca, Ruth Amossy, etc. En revisitant la triade conceptuelle introduite par Aristote – *ethos, logos, pathos* – ; en s'intéressant aux effets de fiction produits par les procédés rhétoriques et à la dimension rhétorique des textes narratifs ; en étudiant la pragmatique textuelle, certains chercheurs relancent une question, mise de côté par les textes littéraires modernes dont la recherche poétique formelle servait une crise du sens : la littérature peut-elle présenter une quelconque forme d'exemplarité morale ? Plusieurs théoriciens ont étudié l'utilisation de l'*exemplum* dans la littérature d'hier à aujourd'hui, des *exempla* médiévaux à la fable, du conte philosophique au roman engagé ; ils s'interrogent sur l'évolution de cet argument rhétorique dans la fiction, sur les rapports de cette

proximité entre les idées et le fictif, la philosophie et l'imaginaire. L'hypothèse au cœur de ce dernier chapitre s'inscrit dans cette perspective. Nous avons montré que l'intergénéricité de *Réussir son hypermodernité* sert une vision du monde actuel proposée par deux régimes de lecture, la représentation et l'expérience, indissociables d'une signification totalisante. Sous le principe des vases communicants, les idées que développent les sections essayistiques éclairent la trajectoire du récit, le développement psychologique de ce dernier confirme les thèses défendues, l'exemplification fictive servant une visée démonstrative. Notre hypothèse est donc la suivante : l'œuvre revisite l'usage de l'*exemplum* en déployant, dans le récit, les tribulations d'un hypermoderne, illustrant ainsi la critique culturelle présentée dans sa partie essayistique. À la manière des *exempla* qui soutenaient la prédication religieuse en induisant des conduites pieuses chez leur auditoire, la fiction de *Réussir son hypermodernité* viserait l'expérience extra-textuelle de la prise de conscience pour que son lecteur *sauve le reste de sa vie*.

1. Le récit de *Réussir son hypermodernité* : *exemplum* hypermoderne

1.1 Définition de l'*exemplum*

Le concept d'*exemplum* connaît une évolution complexe depuis son apparition chez les rhéteurs antiques, de sorte que nous tâcherons d'en donner une définition qui en retienne l'essentiel. D'abord utilisé par Aristote, il est associé par le philosophe à l'induction rhétorique : l'*exemplum* est un argument fondé sur la similitude, qui induit d'un cas particulier un principe général. Utilisé en l'absence d'enthymèmes, il occupe une fonction inductive ; utilisé de concert avec ces derniers, il sert à illustrer l'argument, il agit comme « témoignage ». L'exemple aristotélicien peut être historique

et fictif. Cette conception de l'*exemplum*²⁷⁶, parfois légèrement altérée, domine à cette époque²⁷⁷. La Nouvelle Rhétorique, avec les travaux de Perelman et d'Olbrechts-Tyteca, revoit l'argumentation par le cas particulier : l'*exemplum* utilisé lorsqu'il n'y a pas d'enthymèmes devient un « exemple » ; celui utilisé comme « témoignage » se nomme « illustration »²⁷⁸. Dans la foulée des travaux sur l'*exemplum*, un certain flou conceptuel s'installe et les définitions se multiplient. La plupart des chercheurs vont distinguer l'*exemplum* rhétorique, argument à usage inductif souvent lié au comportement civique, de l'*exemplum* homilétique ou médiéval, qui est plutôt « un récit ou une historiette, une fable ou une parabole, une moralité ou une description pouvant servir de preuve à l'appui d'un exposé doctrinal, religieux ou moral²⁷⁹ .» Puisque le récit paraît montrer les ravages, sur les plans individuel et social, qu'ont engendrés les impasses de la modernité, nous allons, bien sûr, considérer davantage cette fonction illustrative de l'*exemplum*²⁸⁰. Il va sans dire que la fiction narrative de *Réussir son hypermodernité* ressemble à l'*exemplum* comme récit qui illustre une vision du monde dont il faut prendre conscience.

²⁷⁶ Ce développement s'appuie sur les idées d'Aristote qui se trouvent dans *Rhétorique* (présentation et traduction par Pierre Chiron), Paris, Flammarion, 2007, livre I, chapitre 2 et livre II, chapitre 20.

²⁷⁷ À ce sujet, voir le résumé de Nicolas Louis dans son article « *Exemplum ad usum et abusum* », dans Véronique Duché et Madeleine Jeay (dir.), *Le récit exemplaire 1200-1800*, Paris, Garnier (Classiques), 2011, p. 17-36.

²⁷⁸ Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, *Traité de l'argumentation* (6^e édition), *op. cit.*, p. 471-488.

²⁷⁹ Jean-Thiébault Welter, *L'exemplum dans la littérature religieuse et didactique du Moyen Âge*, Paris, E.H. Guitard, 1927, cité par Nicolas Louis dans « *Exemplum ad usum et abusum* », *art.cit.* p. 18.

²⁸⁰ Gilles Declercq, *L'art d'argumenter. Structures rhétoriques et littéraires*, s. l., Éditions Universitaires, 1992, p. 113. « L'exemple revêt donc une double fonction : [...] – la seconde, la plus fréquente, est une fonction illustrative, fondée sur la puissance imageante de l'exemple, qui renforce la démonstration par des procédures littéraires souvent associées à des effets pathétiques. »

1.2 Caractéristiques communes de l'*exemplum* et du récit de *Réussir son hypermodernité*

Plusieurs éléments du récit à caractère exemplaire se retrouvent dans l'intrigue de l'œuvre. À priori, l'exemple renvoie toujours à un principe moral, idéologique. Le théoricien Karlheinz Stierle, citant les travaux de Lessing sur la fable, mentionne que « [l]a fable et l'exemple sont des formes narratives minimales qui dérivent de textes systématiques minimaux, sentences, maximes, “principes moraux”²⁸¹. » Le récit exemplaire met en action et rend ainsi concrètes les idées dans une totalité narrative qu'André Jolles, dans *Formes simples*, divise en trois facteurs : situation, décision, issue de la situation²⁸². À la manière de l'*exemplum* ou de la fable, le récit de *Réussir son hypermodernité* illustrerait le principe moral qui se trouve derrière la forme narrative : alors que les passages essayistiques exposent la réflexion philosophique d'un monde hypermoderne en crise, la fiction romanesque développe *parallèlement* la mise en action de la prise de conscience. En d'autres mots, l'histoire du personnage représente les trois éléments du récit exemplaire théorisé par Jolles. Toutefois, la décision du protagoniste de donner un sens à sa vie s'effectue dès les premières pages de l'œuvre, alors que la situation est exposée ultérieurement et sans ordre chronologique. L'issue de la situation se trouve, bien entendu, à la fin de l'œuvre : le personnage hypermoderne trouve enfin la sérénité.

Le récit partage aussi certaines caractéristiques avec l'*exemplum* médiéval, ce qui le rapproche également de l'exemple et de l'illustration. Jacques Berlioz considère

²⁸¹ Karlheinz Stierle, « L'histoire comme Exemple, l'Exemple comme Histoire », *Poétique*, n°10, 1972, p. 180.

²⁸² Cité par *ibid.*

ainsi l'*exemplum* comme un instrument de prédication dont l'efficacité s'explique par différents facteurs²⁸³ dont certains se retrouvent dans *Réussir son hypermodernité*. D'abord, le chercheur affirme que l'univocité de sens de l'*exemplum* empêche toute autre possibilité interprétative : le prédicateur dirige l'interprétation. Or, la narration au « vous » (narrateur personnage et lecteur), l'abondance de verbes à l'impératif et l'utilisation du futur impliquent une absence de choix interprétatif, car ces éléments dirigent les réflexions et les actions de l'intrigue. Aussi, l'écriture met en scène de manière explicite, tout au long de l'œuvre, la compréhension de son message, cette prise de conscience à effectuer. Les blancs interprétatifs n'existent pas, tout est livré de manière à ce que l'œuvre véhicule clairement son sens. S'intéressant à l'efficacité rhétorique du récit, Nicolas Louis prétend que « [l]a fonction du récit réside dans l'*univocité* de l'interprétation qu'elle donne du changement [mise en ordre des actions, du temps]²⁸⁴. » Pour que l'interprétation orientée se réalise, un critère incontournable doit être présent : la vraisemblance. L'*exemplum* « vraisemblable » persuadera son auditoire et Berlioz précise que ce facteur de crédibilité passe par une « corrélation établie entre les éléments narratifs et les principes moraux²⁸⁵. » L'interdépendance des séquences essayistiques et romanesques soulignée, l'œuvre devient un exemple persuasif, étant l'exemplification simultanée du réveil de l'individu hypermoderne qui rend signifiante la thèse philosophique et sociologique défendue²⁸⁶. Dans un même

²⁸³ Le développement qui suit s'appuie sur les idées de Jacques Berlioz, « Le récit efficace : l'*exemplum* au service de la prédication (XIIIe- XVe siècles) », dans *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen-Âge, Temps modernes*, t. 92, n°1, 1980, p. 118-130.

²⁸⁴ Nicolas Louis, « *Exemplum ad usum et abusum* », *art. cit.*, p. 29. L'auteur souligne.

²⁸⁵ Jacques Berlioz, « Le récit efficace : l'*exemplum* au service de la prédication (XIII^e-XV^e siècles) », *art. cit.*, p. 121.

²⁸⁶ À ce propos, rappelons que nous avons établi que la vraisemblance diégétique du récit contribue à rendre crédible cette expérience de lecture de l'hypermodernité dans la section « Lire l'hypermodernité, vivre l'hypermodernité », voir *supra*, p. 68 à 73.

ordre d'idées, Louis mentionne que l'exemple, l'illustration et le récit ont en commun une forme de référence au réel qui renforce la dimension argumentative de la narration²⁸⁷. Cette idée précise à nouveau la nature rhétorique du récit : étant donné qu'il témoigne de la réalité, ou s'y apparaît, il convainc davantage. Pour Berlioz, l'appel à l'authenticité de l'*exemplum* justifie également son efficacité persuasive : le texte et l'auteur doivent être dotés d'une autorité incontestable. Le contrat de lecture, posé comme promesse d'un bonheur futur dans le titre et la quatrième de couverture, assure cette authenticité puisqu'« en suivant les 25 étapes faciles décrites dans ce livre, vous [lecteur] trouverez réponse à des questions comme – Comment survivre à ce début de XXI^e siècle, à ses impasses, ses mirages ? etc. » Bien que la plurivocité du système narratif pourrait entraver la perception d'un écrivain authentique, le phénomène d'identification narratoriale proposé par Jouve – si le protagoniste paraît sincère, authentique, le lecteur éprouvera pour lui de la sympathie et croira ce qu'il vit²⁸⁸ – assure une certaine crédibilité au personnage et à l'auteur du texte exemplaire. Au surplus, la construction de l'*ethos* comme stratégie rhétorique révélera la force persuasive de ce critère d'authenticité²⁸⁹. Finalement, le caractère métaphorique de l'*exemplum* correspondrait à l'image donnée dans le récit de l'entreprise réflexive du personnage. Berlioz souligne deux facteurs qui constituent la « métaphore exemplaire », la thématique et la conduite du récit, dont il explique le fonctionnement : « [I]l faut non seulement que la thématique présente dans l'*exemplum* soit compatible avec le contexte théologico-moral, mais aussi que la situation finale de la narration soit

²⁸⁷ Nicolas Louis, « *Exemplum ad usum et abusum* », *art. cit.*, p. 31

²⁸⁸ À ce sujet, voir *supra*, note 244.

²⁸⁹ Nous développerons cette idée dans la section « Construction de l'*ethos* : les rôles de l'auteur, du protagoniste et du lecteur », voir *infra*, p. 98 à 101.

en adéquation parfaite avec la conduite exigée par le principe moral²⁹⁰. » Le texte de Langelier n'appartient pas au genre homilétique ; néanmoins, les thèmes de l'individualisme, du culte hédoniste, du vide existentiel, tous correspondent à la réflexion philosophique, propre au paradigme hypermoderne, servant de texte systématique. De plus, le comportement suggéré, celui de devenir hypomoderne, se voit réalisé et vécu à la fin du livre, preuve de concordance entre la métaphore de l'*exemplum* et celle du récit. Riendeau abonde d'ailleurs dans le même sens, en prétendant que l'anecdote sert à illustrer un discours idéal : « En tant que court texte exemplaire, l'anecdote illustre, selon un mode fictionnel ou non, un argument, une idée, une passion²⁹¹. » L'intrigue romanesque se voudrait une longue anecdote qui met en lumière la nécessité hypomoderne. L'idée selon laquelle le récit exemplaire constitue une image forte d'une doctrine à suivre se rapprocherait aussi de ce que Nicolas Louis appelle l'« exemple narratif », fusion de l'exemple et du récit, dont la fonction est une « explication du changement par sa représentation » et dont le but est de « convaincre par le plaisir²⁹². » Enfin, le rapprochement entre la figure de l'*exemplum*, de l'exemple ou de l'illustration et la fiction narrative de *Réussir son hypermodernité* lui attribue assurément un caractère exemplaire.

²⁹⁰ Jacques Berlioz, « Le récit efficace : l'*exemplum* au service de la prédication (XIIIe- XVe siècles) », *art. cit.*, p. 124.

²⁹¹ Pascal Riendeau, « Incursions et inflexions du narratif dans l'essai », dans René Audet et Andrée Mercier (dir), *La littérature et ses enjeux narratifs*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2004, p. 263

²⁹² Nicolas Louis, « *Exemplum ad usum et abusum* », *art. cit.*, p. 32.

2. Pragmatique de l'*exemplum* et du récit de *Réussir son hypermodernité*

Même si la rencontre d'un personnage amène presque toujours le lecteur à réfléchir, dans la vie réelle, aux valeurs, principes, idéaux qu'il incarne, ce phénomène semble plus fort dans les textes à vocation morale, voire édifiante, puisque ceux-ci, déterminés par l'exemplarité, revêtent une nature stratégique visant une action. En regard de l'hypothèse suivant laquelle la partie romanesque de l'œuvre de Langelier appartient à la littérature exemplaire, l'analyse de l'expérience du lecteur comme sujet lisant d'un texte rhétorique devient d'autant plus primordiale qu'elle invite à considérer l'efficacité pragmatique de cette fiction.

2.1 Construction de l'*ethos* : les rôles de l'auteur, du protagoniste et du lecteur

Selon la conception aristotélicienne de l'art oratoire, la construction de l'*ethos* se fait dans et par le discours et ne renvoie pas nécessairement à l'homme réel qui le tient. Aristote proposait déjà que tout discours soit orienté vers l'auditoire et considérait d'égale importance l'*ethos* et le *pathos*, afin de « toucher et convaincre pour emporter l'adhésion et modeler des comportements²⁹³. » Ses successeurs ont défini autrement cette dimension du discours qu'est l'*ethos* ; nous en retenons la double définition de Ruth Amossy : l'« *ethos* prédiscursif (ou préalable) » et l'« *ethos* discursif (l'*ethos* oratoire)²⁹⁴ .» Le premier renvoie à la conception que partagent Isocrate et Cicéron, soit la façon dont l'orateur se présente, les représentations qui lui sont associées, donc

²⁹³ Ruth Amossy, *L'argumentation dans le discours*, op. cit., p. 14-15.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 94. Par respect par le choix typographique de l'auteure, nous ne soulignons pas le terme « *ethos* » lorsque nous la citons.

la crédibilité accordée à l'homme par ce qu'il *est* ; pour Amossy, elle s'ébauche comme suit :

L'ethos préalable s'élabore sur la base du rôle que remplit l'orateur dans l'espace social (ses fonctions institutionnelles, son statut et son pouvoir), mais aussi sur la base de la représentation collective ou du stéréotype qui circule sur sa personne. Il précède la parole et la conditionne partiellement²⁹⁵.

Dans la mesure où Nicolas Langelier est une figure importante de l'intelligentsia québécoise, du champ médiatique-culturel-littéraire, son *ethos* prédiscursif se projette d'une certaine manière sur le lectorat de *Réussir son hypermodernité* et influence l'horizon d'attente du lecteur : s'il connaît Langelier, il s'attend à lire un texte teinté de philosophie et de militantisme. Néanmoins, l'analyse de l'*ethos* discursif nous semble plus éclairante pour la pragmatique textuelle. L'*ethos* aristotélicien trouve écho dans la mise en scène de l'orateur étudiée par les linguistiques – nous pensons au dispositif énonciatif de Benveniste²⁹⁶ – et les spécialistes de l'argumentation dans le discours. Ceux-ci n'oublient pas la considération de l'auditoire dans la construction éthique de celui qui prend la parole. Selon Dominique Maingueneau, l'*ethos* correspond à l'élaboration d'une image de soi à l'intérieur du discours par ce dernier :

Ce que l'orateur prétend *être*, il le donne à entendre et à voir : il ne *dit* pas qu'il est simple et honnête, il le *montre* à travers sa manière de s'exprimer. L'*ethos* est ainsi attaché à l'exercice de la parole, au rôle qui correspond à son discours, et non à l'individu “réel”, appréhendé indépendamment de sa prestation oratoire²⁹⁷.

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 94.

²⁹⁶ À ce sujet, nous vous renvoyons à ses incontournables ouvrages dans le domaine de la linguistique énonciative. Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale I et II*, *op. cit.*

²⁹⁷ Cité par Amossy, dans *L'argumentation dans le discours*, *op. cit.*, p. 89-90 ; l'auteure souligne.

L'action rhétorique des écrits s'expliquerait par « le caractère radicalement énonciatif de la textualité²⁹⁸ » et l'efficacité de la parole, par un système constitué de trois « scènes » par lequel se définissent le statut de l'énonciateur et du co-énonciateur :

La scène englobante correspond au type de discours [...] littéraire, religieux, philosophique... *La scène générique* est celle du contrat associé à un genre [...] l'éditorial, le sermon [...]. Quant à la *scénographie*, elle n'est pas imposée par le genre, elle est construite par le texte lui-même : un sermon peut être énoncé à travers une scénographie professorale, prophétique...²⁹⁹

Si nous appliquons cette proposition théorique à notre texte, nous devinons sa dimension pragmatique : sa scène englobante est littéraire, sa scène générique s'associe au roman, à l'essai, mais aussi au guide de croissance personnelle ; sa scénographie tient de la profession, de la prescription, mais aussi du journal intime puisque le lecteur assiste au cheminement psychologique du narrateur personnage. Maingueneau précise que l'*ethos* renvoie à la scénographie à partir de laquelle un caractère et une corporalité de l'énonciateur se déterminent, détermination qui tient davantage de l'interdiscours, de la représentation fantasmatique :

L'*ethos* ou plutôt la manière dont l'*ethos* va être appréhendé et (co)construit engendre ainsi un processus d'« incorporation » que Maingueneau fait « jouer [sur] « trois registres indissociables » (1999 : 80) : la corporalité conférée au garant, l'assimilation par le co-énonciateur de « schèmes » sur la relation du corps au monde, la constitution (et la participation) au « corps » de la « communauté imaginaire de ceux qui adhèrent à un même discours » (1999 : 80)³⁰⁰.

Cette co-construction du système énonciatif nous permet d'avancer l'hypothèse suivante : dans ce contexte de communication écrite littéraire, alliant le genre

²⁹⁸ Dominique Maingueneau, *Le contexte de l'œuvre littéraire. Énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunot, 1993, p. VI. Cité par Andrée Chauvin-Vileno, « Ethos et texte littéraire. Vers une problématique de la voix », dans Philippe Schepens (dir), *Semen. Revue de sémiolinguistique des textes et discours* [En ligne], Presses Universitaires de Franche-Comté, n° 14, 2001. § 22, consulté le 20 février 2018, URL : <https://journals.openedition.org/semen/2509#bodyftn9>.

²⁹⁹ Dominique Maingueneau, « Ethos, scénographie, incorporation », dans Ruth Amossy, *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne/Paris, Delachaux, 1999, p. 83. Cité par *ibid.*

³⁰⁰ *Ibid.*, § 26.

argumentatif et la fiction, dans une scénographie du conseil et de l'intime, le lecteur incorpore la représentation d'un narrateur personnage dont l'état se transforme : il passe du malaise à l'éveil. L'énonciateur personnage s'affirme aussi comme un maître à penser en raison de la parenté de l'œuvre avec le guide de croissance personnelle. La communauté imaginaire qui partage un même discours s'incarne dans chaque individu en quête de sens que représente le corps du personnage. À la proposition de Maingueneau, toutefois, nous souhaitons annexer certaines stratégies narratives, qui concrétisent la fusion entre le narrateur personnage et le lecteur, ce qui a pour effet d'augmenter l'adhésion de ce dernier, et dont le potentiel persuasif se révélera rapidement dans des procédés rhétoriques.

2.2 Identification au protagoniste et narration : stratégies rhétoriques

Tout texte littéraire met en scène des personnages représentant des valeurs ; le lecteur s'y rallie ou non, à un seul ou à tous, par moments ou dans l'ensemble. Nous avons montré que le système narratif de *Réussir son hypermodernité* créait une confusion entre le narrateur personnage, le lecteur implicite et le lecteur réel, caractéristique de l'expérience extratextuelle de l'hypermodernité : l'œuvre suppose que son lecteur s'identifie en tout temps au protagoniste, car ils sont un peu la même entité. Aussi proposons-nous maintenant de montrer la dimension argumentative de la narration et du phénomène d'identification propre à ce récit.

Quoique la fiction appelle toujours cette suspension de l'incrédulité qui permet au lecteur de croire à ce qu'il lit, devant un récit à caractère exemplaire, le lecteur est placé d'emblée dans une posture de réceptivité qui accentue sa capacité à croire. La

crédibilité accordée à la voix narrative témoigne d'une soumission à ce que Susan Suleiman a nommé « l'autorité fictive » :

Dans la mesure où le narrateur se pose comme source de l'histoire qu'il raconte, il fait figurer non seulement d'*« auteur »* mais aussi d'*« autorité »*. Puisque c'est sa voix qui nous informe des actions et des personnages et des circonstances où celles-ci ont lieu, et puisque nous devons considérer – en vertu du pacte formel qui, dans le roman réaliste, lie le destinataire de l'histoire au destinataire – que ce que cette voix raconte est « vrai », il en résulte un effet de glissement qui fait que nous acceptons comme « vrai » non seulement ce que le narrateur nous dit des actions et des circonstances de l'univers diégétique, mais aussi tout ce qu'il énonce comme jugement ou comme interprétation. Le narrateur devient ainsi non seulement source de l'histoire, mais aussi interprète ultime du *sens* de celle-ci³⁰¹.

L'établissement de cette autorité se fait de pair avec la détermination précise du rôle du lecteur : « Dans le récit exemplaire, le rôle du lecteur est très précisément programmé, il est amené à s'identifier à un personnage dont le destin narratif a valeur de leçon³⁰². » De prime abord, l'autorité fictive paraît renvoyer davantage à la construction éthique du narrateur ; néanmoins, cette voix occupant une posture d'autorité correspond certainement à celle du personnage, mais aussi à celles du lecteur implicite et du lecteur réel. Rappelons que la narration au « vous » a engendré ce phénomène d'identification de la part du lecteur au narrateur-auteur-personnage. Cette confusion entre ces instances narratives mérite alors d'être analysée à la lumière des théoriciens de la nouvelle rhétorique et d'une notion qui leur est chère : l'importance accordée à l'auditoire dans l'échange argumentatif. Toute une réflexion s'est développée autour des constructions du public, représentation mentale ou fiction verbale : nous en retenons que si le public empirique s'éloigne trop de l'image construite par l'orateur, la tentative de persuasion restera vaine³⁰³. Reste à voir

³⁰¹ Susan Rubin Suleiman, *L'autorité fictive ou le roman à thèse*, op. cit., p. 90.

³⁰² Vince Jouve, *L'effet-personnage*, op. cit., p. 218-219.

³⁰³ Nous paraphrasons les propos d'Amossy qui reprend les idées de Perelman dans Ruth Amossy, *L'argumentation dans le discours*, op.cit., p. 55.

comment est construite celle du lecteur de *Réussir son hypermodernité* et si elle s'avère efficace.

Du point de vue de la linguistique de l'énonciation développée par Benveniste, plusieurs éléments linguistiques participeraient à la construction de l'image discursive de l'auditoire. Le linguiste propose différents indices d'allocution dont l'analyse permet de comprendre comment l'auditoire est interpellé dans le but de le persuader. Selon lui, les pronoms personnels sont des signes vides, de simples instances linguistiques, qui deviennent pleins au moment de l'énonciation : ils deviennent donc « instances de discours » et se rapportent à leur position dans l'acte de langage qu'est la communication intersubjective. Du fait que le *je* représente le locuteur, symétriquement, le *tu* est l'individu allocuté. Or, cette distribution de la situation énonciative ne paraît pas si simple dans *Réussir son hypermodernité*. Le locuteur, soit le narrateur personnage, devrait être identifié par un *je*, mais il l'est plutôt par la deuxième personne du pluriel, équivalent au *tu*. Nous pourrions croire qu'il s'adresse à lui-même ; toutefois, dans certains passages du texte, le « vous » renvoie précisément au lecteur implicite et au lecteur réel. L'intention persuasive de cette communication est claire : ce « vous », à l'égal d'un *tu*, fait référence au lecteur qu'on tente de convaincre en s'adressant à lui, en l'interpellant. De la même manière qu'un politique utilise le « vous » pour faire intervenir, dans son discours, l'ensemble des citoyens dont il veut obtenir le vote, le narrateur personnage construit une représentation discursive de son lecteur, s'efface devant elle et la propulse à l'avant-plan. Bref, cette stratégie argumentative qu'est le choix narratif du « vous » renforce le croire du lecteur.

Pour que son message persuade celui qui le reçoit, l'orateur doit, en effet, considérer la *doxa* de l'auditoire à qui il s'adresse, puisque « la nécessité de s'adapter à l'auditoire (l'expression est de Perelman), ou l'importance octroyée à la prise en compte des opinions de l'autre, est une condition *sine qua non* de l'efficacité discursive³⁰⁴. » Ce principe existe également du point de vue de la réception du texte comme expérience de lecture. Pour Jouve, l'adhésion au système axiologique des personnages par le lecteur renvoie à l'effet personne, particulièrement à la projection idéologique enclenchée par le code culturel³⁰⁵. Si les mœurs reflètent celles qui sont partagées au sein de l'espace public, l'identification est facilitée par leur reconnaissance par le sujet lisant, si bien que le personnage devient figure du quotidien, de la culture du monde hors texte. Ce phénomène se trouve au premier plan à la lecture de *Réussir son hypermodernité*, le code culturel occupant une fonction spécifiquement rhétorique. Parce qu'il a en commun certaines valeurs morales et humaines avec le trentenaire hypermoderne dont on raconte l'éveil personnel et spirituel, le lecteur s'y attache, son rôle de lecteur critique s'estompe, laissant l'expérience affective dominer : « Quand une œuvre est culturellement proche de nous, nous avons en effet tendance à la recevoir comme autre chose qu'un pur objet esthétique. Nous réagissons à la littérature contemporaine aussi bien en tant que sujets qu'en tant que lecteurs³⁰⁶. » La correspondance entre les observations du narrateur personnage – perte du sens de

³⁰⁴ Ruth Amossy, *L'argumentation dans le discours*, op. cit., p. 53. Nous reviendrons sur la fonction rhétorique de la doxa dans la section « L'exemplarité au secours d'une société à sauver », voir *infra*, p. 115 à 117.

³⁰⁵ Nous avions abordé les codes narratif et affectif pour expliquer l'effet-personne de Jouve, voir *supra*, p. 70 à 72. Le propos théorique présenté dans les lignes qui suivent reprend les idées de Jouve, *L'effet-personnage*, op. cit., p. 144 à 149.

³⁰⁶ Vincent Jouve, *L'effet-personnage*, op. cit., p. 145-146. Le terme « sujets » fait référence à la dimension psychologique de l'expérience lectorale.

l'existence, relation malsaine aux média sociaux, malaise et désengagement dans les relations interpersonnelles, désir de reconnexion spirituelle, etc. – et les préoccupations actuelles du monde dans lequel évolue le lectorat s'intègre au dispositif rhétorique qu'est la construction de l'auditoire par cette notion d'évidences partagées.

Le dernier concept, que l'on doit à la nouvelle rhétorique, qui nous permet d'affirmer sans conteste que le récit de Langelier construit son lecteur est l'idée selon laquelle l'auditoire est une construction de l'orateur qui s'inscrit dans un discours. Amossy précise que celle-ci devient donc une stratégie persuasive :

À la limite, l'orateur travaille à élaborer une image de l'auditoire dans laquelle celui-ci voudra se reconnaître. Il tente d'infléchir des opinions et des conduites en lui tendant un miroir dans lequel il prendra plaisir à se contempler.

C'est ainsi que la construction de l'auditoire qui permet de s'adapter aux compétences et aux valeurs de l'allocataire va de pair avec la construction d'une image dans laquelle l'auditoire doit se reconnaître et à laquelle il est appelé à s'identifier³⁰⁷.

Ce phénomène d'identification et d'adhésion s'apparente à des comportements lectoraux connus, qui relèvent toutefois de mécanismes psychiques distincts :

Alors que le personnage convenu sollicite la *projection* (attribution de ses pensées et sentiments à l'être romanesque), la saisie d'un personnage original entraîne un processus d'*introjection* (c'est le lecteur, ici, qui incorpore les sentiments et pensées du personnage)³⁰⁸.

Il demeure assez difficile de déterminer laquelle des deux opérations est sollicitée par ce récit, puisqu'il semble que les deux aient lieu simultanément à la faveur de la confusion narrative. Bien que tout texte littéraire vise un rapprochement entre ses personnages et son lectorat, l'originalité de celui-ci réside dans le caractère explicite de sa visée argumentative et de ses stratégies narratives : le texte représente le lecteur

³⁰⁷ Ruth Amossy, *L'argumentation dans le discours*, op. cit., p. 79-80.

³⁰⁸ Vincent Jouve, *L'effet-personnage*, op. cit., p. 217 ; l'auteur souligne.

comme il souhaite le voir pour mieux le convaincre. D'ailleurs, cette caractéristique est propre au genre de la littérature exemplaire :

Le procédé rhétorique consiste ici non pas à amener le lecteur graduellement vers une vérité pré-déterminée, mais à le traiter d'emblée comme un possesseur de cette vérité [...] On pourrait appeler ce procédé la persuasion par la *cooptation* : le lecteur, coopté dès le début dans les rangs du héros, se trouve structuralement – donc, nécessairement – du « bon » côté.³⁰⁹

Les premières pages du texte annoncent leur finalité extra-romanesque, elles persuadent déjà le lecteur – « vous en aurez assez [...] Vous déciderez [...] Vous choisirez » (*RSH*, p. 17) – qu'il en sait autant que le protagoniste : parce qu'il lui est semblable, voire identique, il est donc du « bon » côté. Certes, la cooptation, procédé considéré comme violent et démagogique par certains, vise l'adhésion immédiate du lecteur aux propos de l'autorité fictive qu'est le héros. Nous préférons pourtant y voir un outil rhétorique qui a pour but de « faire adhérer l'allocutaire à une thèse ou de lui faire adopter un comportement en projetant de lui une image dans laquelle il est agréable de se reconnaître³¹⁰. »

Ces propositions au sujet de l'adaptation à l'auditoire précisent l'analyse de l'*ethos*, du dispositif narratif dans le récit de *Réussir son hypermodernité* et, de ce fait, la réception de ce système chez le lecteur. Selon nous, la force persuasive de cette œuvre réside dans l'adéquation entre la construction d'un lectorat ciblé dans la figure du narrateur personnage – l'hypermoderne en crise morale – et le lecteur réel, celui qui tient le livre et qui devient aussi le narrateur personnage par la narration au « vous ». Au reste, rappelons que le sens de l'œuvre s'avère juste dès le départ – il se construit

³⁰⁹ Susan Rubin Suleiman, *L'autorité fictive ou le roman à thèse*, op. cit., p. 178 ; nous soulignons.

³¹⁰ Ruth Amossy, *L'argumentation dans le discours*, op. cit., p. 80.

par le narrateur et est compris par le lecteur simultanément – et que le sujet lisant, convaincu plus fortement, ne peut s'écartier de la vérité proposée. Le choix de la pronominalisation de la voix narrative semble conçu dans l'intention de faciliter la persuasion, tout comme les interactions avec le lecteur par le biais de questions posées ou de sentences procédurales. Enfin, peu importe le nom qu'on lui attribue, cette entreprise d'identification, de projection, met de l'avant l'idée que le texte a déterminé un type de lecteur qui trouve l'image de lui-même dans le personnage, fusionne avec ce dernier et intègre cette évolution psychologique de manière à se réinventer dans l'univers extra-textuel qu'est l'hypermodernité.

2.3 L'exemplarisation du récit de *Réussir son hypermodernité*

Les chercheurs qui se sont intéressés à l'*exemplum* ont saisi rapidement l'efficacité pragmatique du récit exemplaire. Les mécanismes que ce dernier utilise paraissent analogues à ceux de la fiction narrative de *Réussir son hypermodernité*. De la même façon que « l'*exemplum* vise à un changement de comportement³¹¹ », la fiction narrative propulserait son lecteur dans un impératif à agir. Bruno Gelas, qui associe la fonction persuasive de l'*exemplum* à la force manipulatrice de la fiction, suggère que toute énonciation d'un récit de fiction développerait une procédure d'exemplarisation. Dans sa définition pragmatique, « l'exemplarisation consiste à utiliser un *ensemble narratif dans une visée manipulatrice* : il s'agit d'un “faire-faire”, et non seulement (ou plutôt que) d'un “faire-admettre”³¹². » Bien entendu, l'œuvre de Langelier, dans sa

³¹¹ Jacques Berlioz, « Le récit efficace : l'*exemplum* au service de la prédication (XIII^e-XV^e siècles) », *art.cit.*, p. 117.

³¹² Bruno Gelas, « La fiction manipulatrice », dans *L'argumentation*, Lyon, Presses universitaires de Lyon (Linguistique et sémiologie), 1981, p. 78 ; nous soulignons.

totalité, incite son lecteur à se livrer à la réflexion tout au long de sa lecture. Toutefois, Gelas précise que c'est, entre autres, la situation énonciative de l'*exemplum* qui contribue à son potentiel persuasif : « [I]l apparaît que la force “argumentative” qu’elle procure à l’*exemplum* tient à ce que le destinataire y est tout entier requis par l’opération de lecture [...] qui le constraint à ne recevoir le récit que comme manifestation particulière d’*une* vérité³¹³. » Son raisonnement se poursuit sur la fréquente inclusion d’une figure de narrataire dans le récit de fiction « dont les réactions, comportements et propos sont prescrits et inclus dans le récit lui-même³¹⁴. » Cette opération demeure indubitable dans *Réussir son hypermodernité*, comme le montre la construction de l’auditoire par différentes stratégies romanesques qui, elles, imposent certaines réactions au lecteur. À partir d’un même point de vue, Jouve associe les *exempla* à l’imitation, comportement attendu chez le lecteur : « L’être romanesque est, par définition, le lieu et l’objet d’une imitation, imitation d’une personne, certes, mais aussi représentation d’un sens et figuration d’un fantasme. Le personnage-imitation pousse à l’imitation du personnage³¹⁵. » La démarche persuasive de la fiction narrative correspond à l’évidence à celle de l’*exemplum* et vise également une finalité pragmatique.

Cette pragmatique textuelle se fonde également sur une ressemblance entre le dénouement de l’exemple et la situation du lecteur. Le théoricien Stierle relève une isomorphie entre la situation finale de l’exemple, c’est-à-dire la connexion pragmatique, l’actualisation du schéma narratif, et la situation pragmatique du lecteur

³¹³ *Ibid.*, p. 83.

³¹⁴ *Ibid.*, p. 84.

³¹⁵ Vincent Jouve, *L’effet-personnage*, *op. cit.*, p. 220.

qui doit prendre une décision par rapport à l'exemple. Stierle ajoute que « [c]’est dans cette isomorphie que réside la force de conviction de l'exemple, qui nous engage à accomplir une action ou à y renoncer³¹⁶. » Or, la force persuasive de l’œuvre de Langelier se construit au fil des pages et la promesse du titre, de la quatrième de couverture, de l’incipit, se confirme dans l’extase hypomoderne du narrateur-personnage-lecteur qui « enfonc[e] [ses] doigts dans le sol humide, et serr[e] les mains le plus fort [qu’il le peut] » (*RSH*, p. 219). Nicolas Louis précise que le récit, surtout sa finalité, constitue « l’argument du même au même par excellence. Un personnage *x* a fait une action *a* et il s’en est suivi une situation *b*. En conséquence, en faisant *a*, il arrivera *b*³¹⁷. » L’incitation à agir sous-entendue dans la situation finale de *Réussir son hypermodernité* ressemble, comme de juste, à celle de l’*exemplum* médiéval dont « la nature [est] de se conclure toujours, à la façon des paraboles évangéliques, par un “Va, et fais de même” implicite ou explicite³¹⁸. » Ces caractéristiques se retrouvent également chez Suleiman dans son « roman à thèse comme récit téléologique (déterminé par une fin qui lui préexiste) appelant une interprétation unique, “laquelle à son tour implique une règle d’action appliquée (au moins virtuellement) à la vie réelle du lecteur”³¹⁹. » Sur le modèle de l’*exemplum* ou du roman à thèse, par ses caractéristiques, sa structure et sa situation énonciative, la fiction narrative provoque dans l’expérience de lecture la persuasion, puis un impératif d’action.

³¹⁶ Karlheinz Stierle, « L’histoire comme Exemple, l’Exemple comme Histoire », *art. cit.*, p. 183.

³¹⁷ Nicolas Louis, « *Exemplum ad usum et abusum* », *art. cit.*, p. 32

³¹⁸ Bruno Gelas, « La fiction manipulatrice », *art. cit.*, p. 80-81.

³¹⁹ Susan Rubin Suleiman, *L’autorité fictive ou le roman à thèse*, *op. cit.*, p. 70. Cité par Ruth Amossy, *L’argumentation dans le discours*, *op. cit.*, p. 170.

2.4 Correspondance générique : l'*exemplum*, le récit de Réussir son hypermodernité et le genre de l'incitation à l'action

Un dernier rapprochement s'esquisserait entre l'*exemplum* et l'œuvre de Langelier et il s'établirait sur une caractéristique générique. En effet, il semblerait que ce guide de croissance personnelle revisite l'*exemplum* et s'inscrive dans la tradition des *exempla*, ces « recueils [qui] tendent vers le recueil de recettes sûres pour faire son salut³²⁰. » S'affranchissant partiellement de la religion, ils se sont développés dans la culture populaire sous la forme de recueils de contes, de fables et de nouvelles, sans en perdre l'intention moralisatrice. Dès lors, nous pourrions nous questionner sur le devenir de ce type de textes depuis que la culture psy et spiritualiste a remplacé la tradition religieuse³²¹. Notre proposition s'appuie donc sur une concomitance relevée entre des traits de l'*exemplum*, des *exempla*, et ceux du genre de l'incitation à l'action donnée par Jean-Michel Adam. Le linguiste inclut dans cette catégorie les recettes, les guides pour mieux vivre et les modes d'emploi et fait le parallèle avec ce que la théoricienne Bice Mortana Garavelli appelle les textes régulateurs « qui visent à régler un comportement [...] d'un destinataire³²². » Pour définir ce genre fondamentalement rhétorique, qui tient du discours procédural et du conseil, Adam explique les traits linguistiques partagés par ces types de texte. Trois d'entre eux font écho à ceux évoqués par Berlioz pour définir l'efficacité du récit dans l'*exemplum* homilétique et se retrouvent dans la fiction de Langelier. D'abord, la situation énonciative dans laquelle

³²⁰ Jean-Pierre Bordier, « Exemplum », dans *Encyclopædia Universalis* [En ligne], consulté le 22 mars 2014, URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/exemplum/>.

³²¹ À ce sujet, revoir les sections « Le croire postmoderne : sortie de la religion et spiritualité individualisée », *supra*, p. 29 à 31 et « Le croire hypermoderne : spiritualité consumériste et devoir du bonheur », *supra*, p. 45 à 47.

³²² Jean-Michel Adam, *Les textes types et prototypes : séquences descriptives, narratives, argumentatives, explicatives, dialogales et genres de l'injonction-instruction*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 226.

le destinataire est inclus dans l'œuvre est la même dans les trois textes : Adam spécifie que, dans le genre de l'incitation à l'action dont la narration est souvent à la deuxième personne, la place du destinataire « est destinée à être occupée par le lecteur lui-même, appelé à devenir sujet-agent³²³. » Il évoque aussi la promesse de succès et le contrat de vérité présents dans « ce contrat implicite [qui] garantit au destinataire que, s'il se conforme à toutes les recommandations et s'il respecte les procédures indiquées, il atteindra le but visé »³²⁴. Le troisième critère se trouve dans les stratégies pour représenter des actions en vue de guider celles du lecteur. Adam mentionne deux stratégies : d'abord, la force illocutoire des temps verbaux qui crée des prédicats d'actions ; ensuite, les parties descriptives qui ont une double valeur référentielle et instructionnelle³²⁵. Or, nous avons montré que l'*exemplum* et le récit utilisaient la technique narrative du futur et de l'impératif, intégraient l'interprétation dans le récit même et proposaient une finale où l'injonction était explicite. Certes, le travail de ce chercheur invite à considérer avec prudence notre association entre les trois types de texte analysés, car il exclut toute fiction de la forme de discours qu'il tente de définir. Néanmoins, il faudrait peut-être concevoir l'œuvre de Langelier comme une volonté de fictionnaliser cette forme de discours en vogue actuellement, soit le guide de croissance personnelle, pour créer un phénomène littéraire nouveau. Son unicité et sa force se trouveraient dans cette appropriation originale de l'*exemplum*, forme narrative qui s'est transformée au fil des siècles, et la fusion de ce dernier dans un genre à la

³²³ *Ibid.*, p. 228.

³²⁴ *Ibid.*, p. 245. Ce phénomène renvoie à l'appel à l'authenticité de Berlioz que nous avons analysé précédemment. Voir *supra*, p. 95.

³²⁵ *Ibid.*, p. 246.

mode. *Réussir son hypermodernité* serait donc un « livre-outil » qui raconte une histoire à ses lecteurs pour éveiller leur conscience.

3. Le retour à l'exemplarité : nécessité hypermoderne littéraire ou sociale ?

Quoiqu'elle soit dominée par une posture ironique, la littérature postmoderne a permis le réinvestissement des œuvres par le sens, s'éloignant de ce fait de l'hermétisme moderne. Toutefois, ses textes ne semblent pas chargés d'une intention moralisatrice ni d'une volonté d'exemplarité. *Réussir son hypermodernité* suppose, en revanche, un caractère exemplaire qui rend difficile une catégorisation essentiellement postmoderne. Ce retour à l'exemplarité dit certainement quelque chose sur le contexte dans lequel il se produit : concorde-t-il avec un désir de renouvellement dans les pratiques littéraires contemporaines ou reflète-t-il la *doxa* de la société occidentale contemporaine ?

3.1 Prose d'idées et prose narrative : rapprochement novateur ?

Depuis 1980, plusieurs chercheurs ont travaillé à la définition d'une esthétique postmoderne dont une des caractéristiques essentielles demeure l'hybridité. Depuis le début du 21^e siècle, certains théoriciens ont également souligné à quel point cette esthétique repose sur la relation entre des genres littéraires différents au sein d'une même œuvre. Le cœur de notre deuxième chapitre repose justement sur l'interdépendance des passages essayistiques et narratifs qui, rappelons-le, occupent deux fonctions distinctes, mais complémentaires : la démonstration et l'illustration. Aussi est-ce en ce sens que ce chapitre prétend que le récit de *Réussir son hypermodernité* constitue une forme renouvelée de l'*exemplum*. De même nous

pensons que cette forme intergénérique correspond à un phénomène littéraire qui, plus généralement, intéresse les spécialistes de la littérature d'idées. Dans la plupart de ses ouvrages, Macé insiste ainsi sur « le rapprochement décisif, dans la littérature contemporaine, entre la prose d'idées et la prose narrative », une tentation pour le narratif de l'essai et le recours au cas exemplaire :

Cette pathétisation, cette effusion vers l'arrière (et l'archaïque) du rapport à la fiction se retrouvent dans la fascination contemporaine pour les *exempla*, véritables passages obligés de la projection narrative, cas imaginaires livrés « à sec », [...] c'est encore une marque du déplacement de la prose d'essai contemporaine vers les petits genres narratifs³²⁶.

Elle précise, par l'intermédiaire d'un collègue, que cette manifestation tient son origine d'un procédé rhétorique propre à la prédication au Moyen Âge :

Patrick Mauriès en a surtout souligné la parenté avec les formes contemporaines de l'essai : « On pourrait ranger au nombre des petits phénomènes qui caractérisent l'écriture rhétorique, et sa sensibilité aux pouvoirs du narratif, l'utilisation qu'elle fait de cette vieille catégorie de la pensée médiévale connue sous le nom d'*exemplum* » (*Apologie*, 120)³²⁷.

Cette observation pourrait nous faire penser que le phénomène n'est pas nouveau. D'ailleurs, dans sa recherche sur les « aspects non narratifs du roman québécois », Dion parle du mélange entre les registres du récit et de l'argumentation dans les écritures médiévales et du « caractère utile et instructif du roman », roman d'apprentissage ou roman à thèse³²⁸. Il évoque également la visée exemplaire des passages narratifs inclus dans les textes d'idées : « De fait, l'essai, qui traverse tous les genres, semble lui-même traversé par un désir de narration – qui prend tantôt la forme d'*exempla*, tantôt celle

³²⁶ Marielle Macé, *Le temps de l'essai*, op.cit., p. 302.

³²⁷ *Ibid.*

³²⁸ Robert Dion, « Aspects non narratifs du roman québécois », art. cit., p. 139 à 142. L'auteur renvoie son lecteur à Pierre Glaudes et Jean-François Louette, *L'essai*, Paris, Hachette Supérieur (Contours littéraires), 1999, pour le roman d'apprentissage « dont l'essayiste est le héros » (p. 32) et à Susan Rubin Suleiman, *L'autorité fictive ou le roman à thèse*, op. cit., pour ce dernier.

d'illustrations³²⁹. » Tout compte fait, la tendance de l'essai à s'appuyer sur des fictions narratives reprendrait cette figure antique qu'est l'*exemplum*, tout en constituant un phénomène littéraire plutôt courant et récent – les réflexions sur l'effet fictionnel lié à l'essai de Barthes, Foucault, etc. le sont également –, comme l'indique à l'évidence cette expression de Macé désignant « la tension productive entre essai et récit qui semble organiser le domaine contemporain des petites proses, véritable hyper-genre du présent³³⁰. » L'utilisation du préfixe *hyper* souligne la qualité novatrice de ce type de texte et nous laisse croire que *Réussir son hypermodernité* en fait partie³³¹. Concept-clef de la théorie contemporaine de la communication, le *storytelling* pourrait pousser notre hypothèse encore plus loin³³². Cette technique, très prisée par les entreprises, qui renvoie à l'art de convaincre par le biais des histoires, de traduire un message dans un récit, serait-elle en train d'investir le domaine de la littérature³³³? Le récit de Langelier est-il authentiquement exemplaire, au sens où les domaines de la rhétorique et de la littérature l'entendent, ou serait-il influencé par la mode des manuels pour mieux vivre ou même les pratiques de type *marketing* du *storytelling*? La classification définitive de l'œuvre ne nous importe peu. Il n'en demeure pas moins que nous défendons son caractère original et novateur : hybride de la littérature d'idées et de la fiction narrative ; texte journaliste et fabulation intime ; objet ironique de la culture populaire par la forme du guide de croissance, elle renouvelle l'usage de l'*exemplum* et s'inscrit

³²⁹ *Ibid.*, p. 143.

³³⁰ Marielle Macé, *Le temps de l'essai*, op. cit., p. 313.

³³¹ Nous soutenons même que tous les *Documents d'Atelier* 10 font partie de cette tendance littéraire.

³³² Voir notamment le travail incontournable de Christian Salmon, *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, Éditions La découverte (Poche), 2008, 251 p.

³³³ La question litigieuse des rapports entre fiction et *storytelling* a suffi à lancer des projets de recherche. Par exemple, « Fiction littéraire contre Storytelling » a été mené par le CRLC et l'OBVIL de l'Université Paris-Sorbonne de 2014 à 2016. Nous vous renvoyons à l'avant-propos, consulté le 5 mars 2019, URL : http://www.crlc.paris-sorbonne.fr/pdf_revue/revue7/07Avant_propos_D_Perrot_Corpet.pdf.

dans cette tendance contemporaine de l'essai à puiser dans le narratif pour illustrer ses idées.

3.2 L'exemplarité au secours d'une société à sauver

Si la fiction narrative de *Réussir son hypermodernité* revêt un caractère exemplaire, si elle est l'illustration de la thèse défendue dans l'essai par le narrateur personnage, alter ego de Langelier, soit la résistance à une société hypernarcissique, surconsommatrice, hédoniste et le rejet du cynisme au profit de la sincérité et de l'authenticité, c'est probablement parce qu'une partie du monde actuel adhère à ce propos. La partie romanesque de l'œuvre traduirait-elle ainsi l'opinion commune contemporaine ? Puisque la société hypermoderne perd, semble-t-il, ses repères et vit une véritable crise du sens portant sur son identité même, ce texte incarnerait-il une forme avant-gardiste de prédication salvatrice ?

En regard de sa très longue histoire et des nombreuses propositions théoriques, nous retenons la conception générale selon laquelle « la doxa est considérée [...] comme une entité cohérente régie par une logique souterraine³³⁴ », afin d'insister sur une vision partagée du monde à travers la société occidentale, même si elle sous-entend une volonté de systématisation qui nous paraît irréalisable. La notion de « discours social » de Marc Angenot, qui renvoie à « ce qui relève de la rumeur, du déjà dit, des discours qui circulent dans une société donnée³³⁵ », nous paraît intéressante pour analyser ce qui se dit *ici et maintenant* sur l'individu hypermoderne ; mais celle

³³⁴ Ruth Amossy, *L'argumentation dans le discours*, op. cit., p. 119.

³³⁵ Ibid., p. 124.

d'« interdiscours » de Maingueneau, fondée sur l' « intertexte » en analyse littéraire, demeure la plus précise :

Si l'on considère un discours particulier, on peut [...] appeler interdiscours l'ensemble des unités discursives avec lesquelles il entre en relation. Selon le type de relation interdiscursive que l'on privilégie il pourra s'agir des discours cités, des discours antérieurs du même genre, des discours contemporains d'autres genres, etc. (Maingueneau 1996 : 50-51)³³⁶.

En d'autres termes, l'interdiscours renvoie « à la dissémination et à la circulation des éléments doxiques dans des discours de tout type³³⁷ » et nous soutenons que celui de *Réussir son hypermodernité* correspond au désenchantement d'un monde confronté à la faillite du projet moderne et la révélation spirituelle qui s'ensuit, le refus de s'embourber dans ce cul-de-sac auquel conduit une modernité exacerbée. Au même titre que le roman à thèse qui, selon Suleiman, est indexé à une doctrine propre à une époque³³⁸, le roman essayistique ou l'essai romanesque de Langelier s'harmonise avec les évidences partagées par une majorité d'individus hypermodernes vivant une crise morale. Par exemple, la perception assez commune des relations interpersonnelles sans engagement dans l'opinion publique se retrouve dans les propos du narrateur personnage, faisant ainsi de ce dernier le porte-parole de l'interdiscours de l'amour contemporain et de sa complexité. L'efficacité de cette stratégie argumentative, qui tient à l'insertion de lieux communs dans un texte, semble incontestable : en présence du discours stéréotypé, porté par une collectivité, sur les relations amoureuses superficielles en régime hypermoderne, les lecteurs souscrivent aisément à cette vision

³³⁶ *Ibid.*, p. 125.

³³⁷ *Ibid.*

³³⁸ Susan Rubin Suleiman, *L'autorité fictive ou le roman à thèse*, op. cit., p. 15.

de l'amour en raison de la force du nombre ; les éléments doxiques de cet interdiscours facilitent l'adhésion de ceux qui étaient demeurés dans le doute.

Réussir son hypermodernité se caractérise, en somme, par un renouvellement des textes exemplaires, ce qui représente une nouveauté littéraire, mais s'affirme surtout comme une nécessité sociale. En plus d'exprimer le malaise individuel et collectif qui traverse l'hypermodernité, l'œuvre prend l'apparence d'un guide de croissance personnelle ; or, ce type de livres demeure des plus populaires dans les librairies à vocation grand public, de la même manière que les blogues et les capsules pour mieux vivre font fureur chez les personnes en quête de repères, attestant à nouveau cette obsession pour le *devoir du bonheur* de Bruckner³³⁹. En fin de compte, ce texte littéraire serait un exemple fictif, au sens où Aristote et ses successeurs l'entendent, comportant un « *devenir exemplaire*³⁴⁰ » – donc destiné à être évoqué pour persuader de la nécessité de choisir l'hypomodernité – qui propose une solution au besoin urgent des lecteurs de s'ancrer pour *sauver* ce qui reste *de leur vie*.

³³⁹ Voir *supra*, note 188.

³⁴⁰ Marielle Macé, « “Le comble” : de l'exemple au bon exemple », dans Emmanuel Bouju *et al.*, *Littérature et exemplarité*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 27.

CONCLUSION

La thèse suivant laquelle la littérature aurait une vocation morale, voire moralisatrice est aux antipodes de ce que la plupart des écrivains contemporains associent à la pratique de leur art. Cette idée s'est progressivement dissipée à mesure que le modernisme se définissait ; le postmodernisme l'a ensuite anéantie. Bien que cet objet appartienne à la culture populaire, qu'il se rapproche même de la paralittérature, le guide de croissance personnelle connaît pourtant une popularité fulgurante en exprimant justement une volonté de proposer à son lectorat des leçons pour le conduire vers le bonheur. La production romanesque contemporaine, dans l'ensemble, ne correspond pas à cette pratique : rappelons que c'est ce qui a d'emblée attiré notre attention sur *Réussir son hypermodernité*, le libellé du titre évoquant une appartenance au genre du guide pour mieux vivre³⁴¹. Les moyens littéraires que l'œuvre mobilise pour critiquer sur un ton acerbe l'individu et la société hypermodernes, dans le but d'amener son lecteur à regarder différemment, à son tour, le monde contemporain dans lequel il évolue, ont constitué le ferment de nos considérations. La dynamique entre les concepts d'hypermodernité, d'hybridité générique et d'*exemplum*, qui sert la réflexion socio-philosophique, vivifie une écriture qui pousse le lecteur à agir, ce qui, selon nous,

³⁴¹ Une tendance de la littérature très contemporaine serait motivée par le souci de réparer, de consoler, d'accompagner ou de prendre soin, confirmant ainsi le statut thérapeutique accordé récemment à la culture, associé auparavant à la religion ou à la politique. À ce sujet, voir Alexandre Gefen, *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, Éditions Corti, 2017.

constituerait autant de traits caractéristiques d'une esthétique hypermoderne. Ce esthétique chercherait ainsi à dépeindre avec le plus de justesse possible l'état de la société contemporaine et pourrait répondre à un besoin individuel et collectif de retrouver un équilibre perdu dans le monde actuel, en crise et sans repères.

Notre premier chapitre, « Autour de l'hypermodernité : de la postmodernité à l'hypomodernité », a défini ces concepts développés au fil de l'œuvre de Langelier : nos synthèses ont révélé leur nature complexe et élastique, les points de rupture et de continuité entre la postmodernité et l'hypermodernité s'éclairant à la lumière de cinq caractéristiques fondamentales. Première affirmation résolument postmoderniste, la fin des métarécits structurant le monde, fonde, selon Lyotard, le pivot d'une nouvelle ère en l'Occident qui interrompt la poursuite de la modernité. Les théoriciens de l'hypermodernité critiquent cet arrêt prétendu et postulent la poursuite des idéaux modernes : pour Lipovetsky et Charles, nous sommes dans la « phase post-moraliste », caractérisée par un sens du devoir ainsi qu'une défense de la liberté des hommes³⁴².

De loin la notion la plus éclairante pour qualifier la transformation du monde moderne en postmoderne, le paradigme individualiste-narcissique de Christopher Lasch, nommé seconde révolution individualiste ou procès de personnalisation par Lipovetsky, s'est avéré l'explication privilégiée pour rendre compte des transformations sociales et culturelles d'une société qui s'est libérée des traditions institutionnelles. Le nouvel homme est un Narcisse jouisseur, hédoniste, épanoui, tout

³⁴² À ce sujet, revoir les sections « Le monde postmoderne : la fin des grands récits, de l'Histoire et de la vérité uniques », p. 15 et 16 et « Le monde hypermoderne : l'indissolubilité de certains récits », p. 33.

en façades, qui se livre à un examen névrotique du Moi – les ressorts de son existence reposent sur une justification psychologisante –, anxieux et vidé de toute substance en raison d'une perte de repères idéologiques. Les promesses de l'individualisme moderne se seraient révélées fausses. L'aventure que représente l'histoire humaine se poursuivant, l'individu contemporain ne se présentera pas sur un jour plus beau pour les hypermodernistes : entraîné par la logique de l'urgence à laquelle se reconnaît la modernité radicalisée, il se définit par l'excès. Parce qu'il ne vit que dans l'extrême, le trop vide ou le trop plein, l'homme devient un Narcisse crispé, si bien que son rapport au monde et aux autres se caractérise par le désengagement, la fuite. Même si tous ne font pas ce constat aussi radicalement pessimiste, la proposition hypomoderne fournirait la clé à l'individu en crise morale³⁴³.

La consommation de masse demeure une composante majeure de la modernité, elle qui, par la publicité et la multiplication des magasins, a instauré la démocratisation du désir. L'expansion de la consommation a donné naissance, en période postmoderne, à la culture de masse et, avec elle, le goût pour le superficiel, l'éphémère, ainsi que le désir absolu et généralisé de choisir la consommation comme voie d'accès privilégiée au bonheur. La corrélation entre l'obsession narcissique des individus soulignée par les postmodernistes et cette attitude consumériste demeure indéniable : elle sera tout aussi

³⁴³ Rappelons que l'individu postmoderne se présente comme un Narcisse jouisseur, mais anxieux et vide et que l'individu hypermoderne ne vit pas une importante transmutation : outre la maturité qu'il acquiert et la liberté individuelle, idéal moderne qu'il incarne, il subit encore les ravages engendrés par la modernité et vit une sévère crispation.

observable en régime hypermoderne, où l'hyperconsommation continue de servir les désirs individualisés et revêt une fonction thérapeutique, voire identitaire³⁴⁴.

Alors que certaines idées divisent les théoriciens de la postmodernité, celle suivant laquelle l'hégémonie technoscientifique, assurée par les avancées des technologies de l'information et de la communication, caractérise une nouvelle ère dans l'évolution humaine fait consensus. Tandis qu'elles promettaient le meilleur pour l'homme, les transformations qu'elles engendrent, dans un premier temps, n'ont rien de réjouissant : culture du vide et de l'image, obsession du rendement et de l'efficacité. Le discours hypermoderniste précisera que la société branchée devient la société visible : dominée par l'omniprésence des médias sociaux, elle voit la technologisation de la subjectivité, l'injonction de la visibilité et l'interactivité constante et instantanée drainer la vie intérieure des individus.

Le dernier paramètre de la postmodernité correspond à la sortie de la religion enclenchée avec la modernité ; sa conséquence immédiate est la perte de repères chez l'individu, suivie d'une difficile définition du sens de l'existence. La fonction identitaire du religieux s'estompe pour laisser place à une individualisation et une subjectivisation du croire, poursuite de la logique de l'*homo psychologicus* : chacun choisit la voie de salut qui lui convient. La spiritualité hypermoderne radicalisera cette métamorphose du religieux traditionnel en acquérant une valeur commerciale, influencée par la mode de la croissance personnelle et une tendance maladive à

³⁴⁴ Nous soulignons derechef le travail incontournable de Gilles Lipovetsky, *Le bonheur paradoxal. Essai sur la société d'hyperconsommation*, op. cit.

rechercher le bonheur³⁴⁵. Au demeurant, cette reconnexion au religieux au spirituel dissimule le profond malaise des individus, mais ne semble pas le sauver davantage.

Notre premier ensemble d'observations s'est clôt sur l'idée hypermoderniste suivant laquelle la solution à notre monde en crise se trouverait du côté de l'hypomodernité. Une minorité d'individus orienterait leur quotidien à partir de cette tendance valorisant une approche plus humaniste de la vie. Ce retour du balancier, qu'inspire le refus des idéaux consuméristes et narcissiques, se fonde sur trois formes de reconnexion, guidées par la lenteur, l'immobilité, le silence et la contemplation : le retour au sens, le retour à l'introspection et le retour à l'authenticité accompagneraient l'homme hypomoderne au moment de sa redéfinition dans le monde.

Comprendre le fonctionnement de l'hybridité générique de *Réussir son hypermodernité*, surtout ce qu'elle cherche à signifier, constitue l'enjeu de notre deuxième chapitre. « Représentation et expérience de l'hypermodernité » s'est centré sur l'analyse de l'appropriation par l'œuvre des notions philosophiques et sociologiques, présentées dans la section qui le précède. Nous avons observé que le parcours du protagoniste illustre le passage de l'individu hypermoderne vers la création d'un nouvel homme hypomoderne. La transformation psychologique du personnage s'ouvre sur la prise de conscience d'un Narcisse crispé, « fatigué d'être [lui-même]³⁴⁶ », qui se détache du Narcisse jouisseur, irresponsable, cynique qu'il incarnait

³⁴⁵ Dans une certaine mesure, *Réussir son hypermodernité* pourrait, à première vue, contribuer à ce mouvement – la promesse d'un bonheur par le retour aux sources, à l'authenticité dévoilant le besoin urgent de trouver le bonheur – ; néanmoins, sa littérarité l'éloigne de la catégorie des ouvrages de croissance personnelle et de la marchandisation du spirituel.

³⁴⁶ Rappelons que le sociologue Alain Ehrenberg avait anticipé, en 1998, la généralisation des états dépressifs chez l'individu dans *La fatigue d'être soi*, *op. cit.*

auparavant. Cette exacerbation de la fragilisation de l'être se manifeste par le biais des constats désenchantés du trentenaire, qui correspondent aux observations des hypermodernistes : consommation superficielle, manque de sincérité dans les relations, sentiment anxieux provoqué entre autres par la FOMO³⁴⁷, et état dépressif généralisé. Nous avons vu que le fil narratif de l'œuvre tient à une mise en récit de la libération individuelle postmoderne, de la désagrégation psychique de l'être hypermoderne, puis de son émancipation morale et spirituelle. Ce dernier mouvement, se concrétisant vers la fin de l'œuvre, dévoile un personnage ancré, libéré grâce à sa réconciliation avec des idéaux modernes et humanistes. Il incarne la responsabilité individuelle telle que la conçoit Lipovetsky, opte pour un traditionalisme et une spiritualité qui le conduisent vers l'introspection, la maturité et l'authenticité³⁴⁸.

L'étude du caractère vraisemblable de l'intrigue narrative a permis de cerner une expérience de lecture singulière. La correspondance entre le discours social contemporain et les réflexions du protagoniste augmente la crédibilité accordée à la fiction. Le phénomène d'identification au personnage contribue également à fonder le pacte de lecture sur une complicité entre le narrateur et le lecteur qui renforce l'illusion littéraire. Nous avons affirmé le rôle de certaines stratégies romanesques théorisées par Jouve³⁴⁹ pour qualifier l'expérience extratextuelle du lecteur de *Réussir son hypermodernité* : roman de la subjectivité, il construit une « communion affective » qui favorise le transfert de la transformation fictive du héros à celle, réelle, du lecteur.

³⁴⁷ Voir *supra*, note 219.

³⁴⁸ À ce sujet, revoir la section « Personnage ancré, personnage libéré », p. 62 à 68, dans laquelle nous avons établi la personnification des principes exposés dans la précédente section « Le retour du balancier : l'hypomodernité et la reconnexion au sens », p. 46 à 49.

³⁴⁹ Notre analyse s'est basée sur Vincent Jouve, *L'effet-personnage*, *op. cit.*

Nous avons mis en lumière la démarche pédagogique à l'œuvre derrière les sections essayistiques du texte : celles-ci forment un exposé explicatif des idées maîtresses associées à la modernité, la postmodernité et l'hypermodernité. L'auteur a su montrer l'ambiguïté qui entoure le concept de postmodernité, l'absence de consensus parmi ses défenseurs, alors qu'il a choisi l'intervention d'un spécialiste des questions relatives à l'hypermodernité, Sébastien Charles, pour présenter cette notion. L'intention persuasive propre à la littérature d'idées se voit confirmée³⁵⁰ : la proposition de Langelier correspond à la « critique culturelle³⁵¹ », texte argumentatif à la forme indéfinie portant sur l'observation du monde contemporain et conçu de telle manière que l'auteur y trace le parcours de l'homme depuis la modernité afin que le lecteur saisisse celui de son protagoniste et le sien.

L'hybridité générique de l'œuvre a validé son statut postmoderne, mais ce qui s'est avéré le plus pertinent se trouve dans l'interprétation de l'interaction des passages romanesques et essayistiques. La particularité de cette contamination réciproque des genres réside dans les régimes de lecture qui en découlent³⁵² : l'organisation séquentielle du texte hybride assure un éclairage mutuel des parties dans le but de conférer une signification totalisante ; le discours intellectuel occupe une fonction démonstrative en regard de l'histoire vécue par le personnage, tandis que la fiction sert à illustrer la thèse socio-philosophique. L'intergénéricité innove en ce sens qu'elle dynamise le récit d'une expérience plurielle de l'hypermodernité.

³⁵⁰ Voir *supra*, note 254.

³⁵¹ Voir *supra*, note 257.

³⁵² Rappelons que notre réflexion s'est fondée principalement sur les propositions théoriques de Gilles Philippe et Vincent Ferré. Voir *supra*, p. 84 à 86.

La dernière partie de notre étude, « La fiction narrative de *Réussir son hypermodernité* : récupération de l'*exemplum* et incitation à la prise de conscience », s'est consacrée à l'approche rhétorique du récit de Langelier. Il s'agissait, dans un premier temps et dans le prolongement de la tradition aristotélicienne, de relever la présence de plusieurs caractéristiques de l'*exemplum* dans le roman. Cette forme rhétorique invite à considérer tout exemple comme un récit fondé sur un principe moral, idéologique – en l'occurrence, la critique d'un monde hypermoderne en crise – dont le sens est donné par son adéquation avec la situation finale du récit : la prise de conscience du besoin d'hypomodernité. À la faveur de variations autour de l'*exemplum*, le fil narratif se caractérise également par l'appel à l'authenticité et l'univocité de l'interprétation, traits qui corroborent le désir de convaincre par le narratif³⁵³.

Comme le caractère exemplaire du récit semble incontestable, l'examen de l'efficacité pragmatique de celui-ci occupe la majeure partie de notre dernier chapitre³⁵⁴. La construction de l'*ethos*, par l'entremise des rapports entre auteur, protagoniste et lecteur, a établi le contexte de communication selon lequel le système énonciatif est co-construit par l'énonciateur personnage et le lecteur, ce dernier incorporant la représentation du narrateur qui émerge du malaise pour s'ouvrir à l'éveil. Ce phénomène a paru renforcé par les stratégies narratives qui se rattachent aux procédés rhétoriques. Il faut rappeler que la narration à la deuxième personne du

³⁵³ Rappelons que grâce aux travaux de ces chercheurs : Karlheinz Stierle, Jacques Berlioz, Nicolas Louis et Pascal Riendeau, nous avons établi la présence de caractéristiques du récit exemplaire dans la fiction de *Réussir son hypermodernité*. Voir *supra*, p. 93 à 96.

³⁵⁴ Les lignes qui suivent résument les sections « Construction de l'*ethos* : les rôles de l'auteur, du protagoniste et du lecteur, p. 97 à 100 et « Identification au protagoniste et narration : stratégies rhétoriques », p. 100 à 106.

pluriel, qui occasionne une confusion entre ses instances, favorise la suspension de l'incrédulité du lecteur, par conséquent son identification. L'analyse des pronoms proposée par Benveniste a permis d'avancer l'idée que le « vous » est une représentation discursive du lecteur dans le récit, corolairement une stratégie persuasive, tout comme la proposition d'« autorité fictive » de Suleiman a précisé la nature interchangeable du narrateur et du lecteur qui, en cette occasion, certifie la crédibilité qu'on accorde au premier par fusion narratologique. L'acceptabilité de la vision du monde proposée s'appuie également sur la prise en compte de la *doxa* de l'auditoire, le « code culturel » lié à l'effet personne dans la terminologie de Jouve. La concordance entre le discours socio-philosophique de *Réussir son hypermodernité* et celui qui circule dans l'espace public contemporain paraît encourager l'adhésion du lecteur. Ce principe de reconnaissance s'accomplit dans la construction originale de l'auditoire : ce texte exemplaire représente son lecteur, dans le but de le coopter³⁵⁵ plus facilement pour le convaincre de vivre l'hypermodernité, à l'instar du personnage dans lequel il se projette.

La littérature exemplaire se démarque par une dernière opération qui dépasse le simple fait de susciter une adhésion intellectuelle, de manière à agir sur les volontés en faisant adopter de nouveaux comportements au lecteur³⁵⁶. Nous croyons, à l'exemple de Gelas, que le roman-essai exécute une procédure d'exemplarisation³⁵⁷ destinée à entraîner son lecteur à imiter la mise en action du personnage enclenchée dès l'incipit. Toutefois, l'impératif à agir se révèle efficace dans la vie réelle du lecteur, dans un

³⁵⁵ À ce sujet, voir *supra*, note 309.

³⁵⁶ À ce sujet, voir *supra*, p. 109-111, la section « Correspondance générique : l'*exemplum*, le récit de *Réussir son hypermodernité* et le genre de l'incitation à l'action ».

³⁵⁷ À ce sujet, voir *supra*, note 312.

contexte où il doit choisir de suivre ou non les conseils prodigués, bien que le dénouement incite à la première option. La situation finale de l'œuvre, soit la description de l'extase mystique vécue par le protagoniste qui tend vers l'hypomodernité, convainc de la même façon que les *exempla* médiévaux en faveur d'injonctions moralisatrices explicites. Notre analyse de la pragmatique textuelle s'est enrichie du parallèle dessiné entre l'*exemplum*, le récit et le genre de l'incitation à l'action : ce dernier synthétise toute la charge rhétorique du texte de Langelier. La fiction narrative incarnerait donc une promesse de salut par sa forte ressemblance avec le guide de mieux vivre. Nous avons également observé dans le récit la présence de trois traits linguistiques caractéristiques du genre homilétique et de celui de l'incitation à l'action, ce qui prouve à nouveau que ce roman cherche à faire agir son destinataire : l'inscription du lecteur dans le texte, la promesse de succès et la représentation d'actions guidant le lecteur, stratégies autour du conseil et de l'instruction. Une perspective totalisante invite enfin à considérer que *Réussir son hypermodernité*, en raison de ses mécanismes persuasifs et de son efficacité pragmatique, incarne à la fois une récupération de l'*exemplum* et une fictionnalisation de ce genre en vogue qu'est le guide de croissance personnelle.

Notre étude s'est conclue sur une double perspective touchant l'inscription de l'œuvre dans l'histoire littéraire et sa portée sociale. Malgré son appartenance indubitable à la littérature postmoderne et son affiliation aux récentes tendances de la littérature d'idées, l'œuvre tient son originalité de son intergénéricité créatrice de sens, de sa fictionnalisation, à saveur parodique, d'un objet de la culture populaire et de sa récupération de l'*exemplum* par le récit, innovation rarement observée dans la

littérature contemporaine. En ce qui concerne l'approche sociologique de cet objet littéraire, rappelons que notre réflexion a procédé du sentiment suivant lequel son propos était partagé par l'opinion actuelle et devait conduire à ce constat : l'œuvre témoigne d'un besoin urgent d'authenticité, de sens et reflète la désagrégation de la société contemporaine, sa perte de repères ; la voix du narrateur protagoniste est celle d'une génération qui veut se raconter, qui rejette l'existence telle qu'elle la connaît et exprime son désir d'un monde nouveau, empreint de beauté et de sagesse, un monde hypomoderne.

Alors que la plupart des théoriciens prétendent que la postmodernité coïncide avec la fin de l'invention artistique, « une culture qui ne donne naissance à rien de neuf, ne fait que recycler *ad nauseam* les mêmes éléments » (*RSH*, p. 45-46), nos analyses laissent croire que l'innovation littéraire n'est pas totalement disparue. Certes, plusieurs caractéristiques de *Réussir son hypermodernité* confirment son appartenance à la littérature postmoderne : le retour au sujet, au sens, l'intergénéricité résultant de la porosité des frontières entre roman et essai, l'utilisation de l'ironie, de procédés ironiques dans la mise en page, l'intertextualité et le collage en sont les exemples les plus évidents. Le texte de Langelier semble néanmoins dépasser cette esthétique par l'exacerbation de certains de ses procédés d'écriture, plus particulièrement par sa portée et sa résonance chez son lecteur qui semblent proposer une expérience novatrice soumise à un double régime de lecture visant l'incitation à l'action. Cette dimension argumentative paraît assez rare dans la littérature actuelle, laissant penser que l'œuvre

se détache non seulement des textes postmodernes, mais de ce qui s'écrit autour d'elle.

Toutefois, est-elle seule à utiliser de tels codes littéraires et rhétoriques ?

La démarche à l'œuvre derrière le texte de Langelier tient de l'interdisciplinarité, en cherchant à allier philosophie, sociologie et littérature. Celle-ci sert également de fil conducteur à la série *Documents*, publiée par Atelier 10, maison d'édition dirigée, rappelons-le, par l'auteur. Nous avons établi la parenté entre celle-ci et l'œuvre de Langelier en ce qui concerne la fusion du narratif et de l'essai, conduisant ainsi à une pratique contemporaine de la prose. Certes, ce décloisonnement des disciplines n'a rien en soi de bien novateur, comme en témoigne le conte philosophique voltairien ; mais mise à part leur vogue chez les théoriciens de la littérature d'idées, que signifie cette résurgence des pratiques d'écriture essayistique puisant dans le narratif ? Sur quoi repose le franc succès de la collection *Documents* auprès d'un lectorat culturellement et socialement engagé ? Le besoin de sens, tant sur les plans individuel que collectif, paraît justifier le choix de certains lecteurs pour ce type de textes qui réfléchissent sur l'homme, le monde d'aujourd'hui, non pas seulement à partir d'une approche conceptuelle, intellectualisée, lecture réservée à une certaine élite, mais aussi à la faveur du genre fictionnel, qui sollicite une expérience esthétique projective, tout à la fois vécue et ressentie.

Les discours postmoderniste et hypermoderniste ont identifié cette disparition de repères idéologiques et moraux guidant les existences individuelles et structurant le vivre ensemble. Tandis que l'art moderne revendique l'insignifiance, que les œuvres postmodernes illustrent cette crise du sens par une surreprésentation de l'individu et un cynisme appuyé, *Réussir son hypermodernité*, par sa fiction narrative revisitant

l'*exemplum* et procédant sur la base de l'exemplarisation, correspondrait-elle à ce que Sophie Berto nomme « une éventuelle re-moralisation de la littérature³⁵⁸ ? » À vrai dire, notre objet d'étude n'est sans doute pas le seul qui cherche à convaincre d'une vision du monde soutenue par un exposé essayistique et s'incarnant grâce au pouvoir illusionniste de la fiction. *La vie habitable : poésie en tant que combustible et désobéissances nécessaires*³⁵⁹ de Véronique Côté décrie le manque de poésie, de beauté du monde contemporain et incite son lecteur à renouer avec cette part du sacré ; le diptyque *Les tranchées*³⁶⁰ et *Les retranchées*³⁶¹ de Fanny Britt réfléchissent la redéfinition de la féminité, de la maternité, de la famille, proposant une idéologie renouvelée du féminisme. Cette orientation qu'adopte la collection *Documents*, dont les écrivaines et écrivains sont des figures importantes de l'intelligentsia québécoise, phénomène récent et restreint, permet d'observer une tendance que nous pourrions associer à une esthétique hypermoderne.

Enfin, pareille tendance fait renaître, plus généralement, un questionnement théorique que les partisans de l'art pour l'art et les formalistes avaient disqualifié : les relations entre l'éthique et l'esthétique. Dans *Morales de l'art*, Carole Talon-Hugon s'interroge ainsi sur la légitimité et l'illégitimité des rapports entre l'art et la morale par le biais de trois configurations historico-conceptuelles³⁶². Sans prétendre que la

³⁵⁸ Sophie Bertho, « Temps, récit et postmodernité », *Littérature*, Larousse, n° 92, décembre 1993, p. 97.

³⁵⁹ Véronique Côté, *La vie habitable : poésie en tant que combustible et désobéissances nécessaires*, Montréal, Atelier 10 (*Documents*, 06), 2014.

³⁶⁰ Fanny Britt, *Les tranchées : maternité, ambiguïté et féminisme en fragments*, Montréal, Atelier 10, (*Documents*, 04), 2013.

³⁶¹ Fanny Britt, *Les retranchées : échecs, ravisement de la famille, en milieu de course*, Montréal, Atelier 10 (*Documents*, 15), 2019.

³⁶² Carole Talon-Hugon, *Morales de l'art*, Paris, PUF, 2009. La première configuration couvre le Moyen Âge jusqu'au 18^e siècle, période où « l'art doit jouer un rôle éthique » (p. 15) ; la deuxième correspond à « l'indépendance des sphères respectives de l'art et de la morale » (p. 16) affirmée lors des 19^e et 20^e siècles ; la troisième, l'époque contemporaine, est perçue comme une période de mutation puisqu'elle

collection *Documents et Réussir son hypermodernité* et soient « *mis au service de la moralité*³⁶³ », nous pensons que leur efficacité pragmatique s'accorde avec la vision récente « du rapport de la littérature avec la morale [qui] a été réactivée par Martha Nussbaum et beaucoup d'autres penseurs anglo-saxons à sa suite³⁶⁴ » :

Ils y apportent une réponse nouvelle, qui consiste à penser le gain moral sous la catégorie de l'expérience de la délibération. Dans cette perspective, le roman n'offre pas tant des modèles de pensée et des attitudes exemplaires, que des occasions d'expériences de pensée. Confrontant le lecteur, déchargé pour un temps des exigences de l'action, à une intrigue singulière, le roman le conduit à reconsiderer, affirmer et réviser ses croyances, à s'exercer sur une situation romanesque à la délibération, et, *in fine*, à user dans la vie, non de réponses globales, mais d'un jugement exercé, seul pertinent face à la complexité des situations vécues³⁶⁵.

Certes, l'ambition éthique à l'œuvre chez Langelier accentue la nature exemplaire de l'entreprise en guidant le lecteur vers une interprétation univoque : à l'instar du protagoniste, ce dernier doit choisir l'hypomodernité. Il n'en demeure pas moins, toutefois, que ce parcours suppose une dimension essayistique et dialogique essentielle qui fait moins tenir la morale de ce roman à l'illustration de quelque dogme qu'à une authentique expérience de pensée.

voit se côtoyer des « œuvres éthiquement transgressives [et d'autres qui] affichent une intention morale. » (p. 7)

³⁶³ *Ibid.*, p. 13.

³⁶⁴ *Ibid.* Talon-Hugon renvoie aux ouvrages suivants : Martha Nussbaum, *Love's Knowledge : Essays on Philosophy and Literature*, New York, Oxford University Press, 1990. Sandra Laugier (dir.), *Éthique, littérature, vie humaine*, Paris, PUF, 2006.

³⁶⁵ *Ibid.*, p. 13-14.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvre à l'étude

LANGELIER, Nicolas, *Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles*, Montréal, Boréal, 2010.

Études critiques

AUGER, Anne-Marie et William S. Messier, « La littérature postironique, une rebelle qui vous veut du bien », dans *Salon double, observatoire de la littérature contemporaine* [En ligne], 31 janvier 2011, consulté le 17 avril 2014, URL : <http://salondouble.contemporain.info/lecture/la-litterature-postironique-une-rebelle-qui-vous-veut-du-bien>.

BERNATCHEZ, Ginette, « Nouveautés », dans *Québec français*, n° 160 (2011), p. 12.

CLOUTIER, François, « Compte rendu : Judith Lussier, Nicolas Langelier, Jimmy Beaulieu », *Lettres québécoises*, n° 141 (2011), p. 50-51.

GLEIZE, Mélanie, « Un hiver et un printemps », *Spirale : arts, lettres, sciences humaines*, n° 237 (2011), p. 62-63.

MOREAU, Patrick *et al.* « Autour d'un livre: Réussir son hypermodernité et sauver le reste de sa vie en 25 étapes faciles, de Nicolas Langelier » dans *Argument* [En ligne], vol. 14, n° 1 (Automne 2011- Hiver 2012), consulté le 17 avril 2014, URL : <http://www.revueargument.ca/dossier/81-autour-dun-livre-reussir-son-hypermodernite-et-sauver-le-reste-de-sa-vie-en-25-etapes-faciles-de-nicolas-langelier.html>.

PROULX, Steve, « La voix de ma génération », *Voir* [En ligne], 3 février 2011, consulté le 17 avril 2014, URL : <http://voir.ca/chroniques/angle-mort/2011/02/02/la-voix-de-ma-generation/>.

Ouvrages et articles théoriques

ADAM, Jean-Michel, *Les textes types et prototypes : séquences descriptives, narratives, argumentatives, explicatives, dialogales et genres de l'injonction-instruction*, Paris, Armand Colin, 2011.

AMOSSY, Ruth, *L'argumentation dans le discours* [Éd. rev. et augm.], Paris, Armand Colin, 2012.

ANDERSON, Perry, *Les origines de la postmodernité* [*The Origins of postmodernity*, 1998], Paris, Les Prairies ordinaires, coll. « Penser-croiser », 2010.

ARISTOTE, *Rhétorique* (présentation et traduction par Pierre Chiron), livres I et II, Paris, Flammarion, 2007.

ASCHER, François, *La société hypermoderne. Ces événements nous dépassent, feignons d'en être les organisateurs*, Paris, Éditions de l'Aube, 2005.

AUBERT, Nicole, *Le culte de l'urgence : la société malade du temps*, Paris, Flammarion, 2003.

AUBERT, Nicole (dir.), *L'individu hypermoderne*, Ramonville-Saint-Agne, Erès, 2004.

AUBERT, Nicole (dir.), *La société hypermoderne : ruptures et contradictions*, Paris, L'Harmattan (Collection Changement social n° 15), 2010.

AUBERT, Nicole et Claudine Haroche (dir.), *Les tyramies de la visibilité : Être visible pour exister?*, Toulouse, Éditions ères (Sociologie clinique), 2011.

AUGÉ, Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil, 1992.

BAUMAN, Zygmunt, *Liquid modernity*, Cambridge, Polity Press, 2000.

BAUMAN, Zygmunt, *L'amour liquide. De la fragilité des liens entre les hommes* [2003], Rodez, Le Rouergue/Chambon, 2004.

BENVENISTE, Émile, *Problèmes de linguistique générale* I et II, Paris, Gallimard, 1966 et 1974.

BERLIOZ, Jacques, « Le récit efficace : l'*exemplum* au service de la prédication (XIIIe- XVe siècles), dans *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen-Âge, Temps modernes*, t. 92, n°1, 1980, p. 113-146.

BERTHO, Sophie, « Temps, récit et postmodernité », *Littérature*, Larousse, n° 92, décembre 1993, p. 90-97.

BOBINEAU, Olivier, « La troisième modernité, ou « l'individualisme confinitaire », dans *SociologieS* [En ligne], Théories et recherches, mis en ligne le 06 juillet 2011, consulté le 01 novembre 2017, URL : <http://sociologies.revues.org/3536>.

BOISVERT, Yves, *Le monde postmoderne : analyses du discours sur la postmodernité*, Paris, L'Harmattan (Logiques sociales), 1996.

BOISVERT, Yves, *L'analyse postmoderniste. Une nouvelle grille d'analyse socio-politique*, Paris, L'Harmattan (Logiques sociales), 1997.

BORDIER, Jean-Pierre, « Exemplum », dans *Encyclopædia Universalis* [En ligne], consulté le 22 mars 2014, URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/exemplum/>.

BRUCKNER, Pascal, *L'euphorie perpétuelle. Essai sur le devoir du bonheur*, Paris, Grasset, 2000.

BÜRGGER, Peter, *La religion dans la conscience moderne* (trad. de *The Sacred Canopy*), Paris, Le Centurion, 1971.

CASTORIADIS, Cornelius, *La montée de l'insignifiance. Les carrefours du labyrinthe* – 4, Paris, Seuil (Points, Essais), 1996.

CHARLES, Sébastien, *L'hypermoderne expliqué aux enfants*, Montréal, Liber, 2007.

CHAUVIN-VILENO, Andrée, « Ethos et texte littéraire. Vers une problématique de la voix », dans Philippe Schepens (dir), *Semen. Revue de sémio-linguistique des textes et discours* [En ligne], Presses Universitaires de Franche-Comté, n° 14, 2001. § 22, consulté le 20 février 2018, URL : <https://journals.openedition.org/semen/2509#bodyftn9>.

DASH, Anil, « Jomo! », dans *Anil Dash, A blog about making culture. Since 1999* [En ligne], 19 juillet 2012, consulté le 24 décembre 2017, URL : <https://anildash.com/2012/07/19/jomo/>.

DAUPHINAIS-PELLETIER, Camille, « La “Joy of Missing Out” en cadeau. Ou comment reprendre le contrôle du calendrier de sa vie », dans *Le Devoir*, [En ligne], 23 décembre 2017, consulté le 28 décembre 2017, URL : <https://www.ledevoir.com/vivre/516045/grand-angle-la-jomo-en-cadeau>.

DECLERCQ, Gilles, *L'art d'argumenter. Structures rhétoriques et littéraires*, s. l., Éditions Universitaires, 1992.

DION, Robert, « Aspects non narratifs du roman québécois », dans René Audet *et al.*, *La narrativité contemporaine au Québec. La littérature et ses enjeux narratifs*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2004, vol. 1, p. 137-171.

DURKHEIM, Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, 1912.

EHRENBERG, Alain, *Le culte de la performance*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.

EHRENBERG, Alain, *L'individu incertain*, Paris, Calmann-Lévy, 1995.

EHRENBERG, Alain, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacobs, 1998.

FERRÉ, Vincent, *L'essai fictionnel : essai et roman chez Proust, Broch, Dos Passos*, Paris, Honoré Champion (Recherches proustiennes), 2013.

- GAUCHET, Marcel, *Le désenchantement du monde*, Paris, Gallimard, 1985.
- GAUCHET, Marcel, « Essai de psychologie contemporaine », dans *Le Débat*, 1998, n° 99 (mars-avril), p. 164-181.
- GAUCHET, Marcel, *Un monde désenchanté?*, Paris, Éditions de l'atelier, 2004.
- GEFEN, Alexandre *Réparer le monde. La littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, Éditions Corti, 2017.
- GELAS, Bruno, « La fiction manipulatrice », dans *L'argumentation*, Lyon, Presses universitaires de Lyon (Linguistique et sémiologie), 1981, p. 75-89.
- GIDDENS, Anthony, *Les conséquences de la modernité*, Paris, Le Seuil, 1992.
- GIDDENS, Anthony, *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes* [1992], Paris, Hachette Littératures (Collections : Pluriel), 2004.
- HARTOG, François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Éditions du Seuil, 2003,
- HAVERCROFT, Barbara, « Modernités », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), *Le dictionnaire du littéraire*, [3^e éd. rev. et aug.], Paris, PUF (Quadrige), 2010, p. 489-490.
- HERVIEU-LÉGER, Danièle, *Le pèlerin et le converti*, Paris, Flammarion, 1999.
- JAMESON, Fredric, *Le postmodernisme ou la logique culturelle du capitalisme tardif* [1989], Paris, Beaux-Arts de Paris (D'art en questions), 2007.
- JAURÉGIBERRY, Francis, *Les branchés du portable. Sociologie des usages*, Paris, Presses universitaires de France (coll. Sociologie d'aujourd'hui), 2003.
- JOUVE, Vincent, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, 271 p.
- LANGLET, Irène, *Les théories de l'essai littéraire dans la seconde moitié du XX^e siècle. Domaines francophone, germanophone et anglophone. Synthèses et enjeux.*, thèse de doctorat, Université de Rennes 2 haute-Bretagne, 1995.
- LANGLET, Irène, « Les réglages du genre. L'essai et le recueil », dans Robert Dion, Frances Fortier et Élisabeth Haghebart (dir.), *Enjeux des genres dans les écritures contemporaines*, Québec, Nota bene, 2001, p. 227-276.
- LARROUX, Guy, « L'essai aujourd'hui », dans Pierre Glaudes (dir.), *L'essai : métamorphoses d'un genre*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2002, p. 459-472.

LASCH, Christopher, *La culture du narcissisme. La vie américaine à un âge de déclin des espérances* [1979], Castelnau-le-Lez, Climats (Sisyphe), 2000.

LIPOVETSKY, Gilles, *L'empire de l'éphémère : la mode et son destin dans les sociétés modernes*, Paris, Gallimard, 1987.

LIPOVETSKY, Gilles, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain* [1983], Paris, Gallimard (Folio/essais), 1993.

LIPOVETSKY, Gilles et Sébastien CHARLES, *Les temps hypermodernes*, Paris, Grasset (biblio essais), 2004.

LIPOVETSKY, Gilles, *Le bonheur paradoxal : Essais sur la société d'hyperconsommation*, Paris, Gallimard (Folio Essais), 2006.

LIPOVETSKY, Gilles, *Plaire et toucher : essai sur la société de séduction*, Paris, Gallimard, 2017.

LOUIS, Nicolas, « *Exemplum ad usum et abusum* », dans Véronique Duché et Madeleine Jeay [dir.], *Le récit exemplaire 1200-1800*, Paris, Garnier (Classiques), 2011, p. 17-36.

LYOTARD, Jean-François, *La condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979.

LYOTARD, Jean-François, *Le postmoderne expliqué aux enfants, Correspondance 1982-1983*, Paris, Galilée, 1986,

MACÉ, Marielle, *Le temps de l'essai*, Paris, Belin, 2006.

MACÉ, Marielle, « “Le comble” : de l'exemple au bon exemple », dans Emmanuel Bouju *et al.*, *Littérature et exemplarité*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p. 25-37.

MERCIER, Andrée, « La vraisemblance : état de la question historique et théorique », temps zéro [En ligne], n°2, 2009, consulté le 10 décembre 2018, URL : <http://tempszero.contemporain.info/document393>.

PATERSON, Janet M., « Le paradoxe du postmodernisme. L'éclatement des genres et le ralliement du sens », dans Robert Dion, Frances Fortier et Élisabeth Haghebart (dir.), *Enjeux des genres dans les écritures contemporaines*, Québec, Nota bene, 2001, p. 81-91.

PERELMAN, Chaïm Et Lucie Olbrechts-Tyteca, *Traité de l'argumentation* (6^e édition), Belgique, Éditions de l'université de Bruxelles, 2008.

PHILIPPE, Gilles (dir.), *Récits de la pensée : études sur le roman et l'essai*, Paris, Sedes, 2000.

PERNOT, Denis, « Vraisemblance », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), *Le dictionnaire du littéraire*, [3^e éd. rev. et aug.], Paris, PUF (Quadrige), 2010, p. 805-806.

PERRON, Annie, « Essai », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), *Le dictionnaire du littéraire*, [3^e éd. rev. et aug.], Paris, PUF (Quadrige), 2010, p. 251-253.

RAMBAL, Julie, « Les nouveaux mantras du Web. De “carpe diem” à “YOLO” », dans *Le Devoir* [En ligne], Montréal, 17 octobre 2016, Consulté le 18 octobre 2016, URL : <https://www.ledevoir.com/societe/consommation/482368/les-nouveaux-mantras-du-web-de-carpe-diem-a-yolo>.

RIALLAND, Ivonne, « Approche rhétorique du *storytelling* : la preuve par l'exemple », dans *Fabula* [En ligne], Atelier de théorie littéraire : la preuve par l'exemple, consulté le 15 février 2014, URL : http://www.fabula.org/atelier.php?La_premre_par_l%27exemple.

RIENDEAU, Pascal, « Incursions et inflexions du narratif dans l'essai », dans René Audet et Andrée Mercier (dir), *La littérature et ses enjeux narratifs*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2004, p. 257-286.

RIESMAN, David, *La foule solitaire* [1950], Paris, B. Arthaud, 1964.

RUBIN SULEIMAN, Susan, *L'autorité fictive ou le roman à thèse*, Paris, PUF, 1983.

RUFFEL, Lionnel, « Postmoderne », dans Anthony Glinoer et Denis Saint-Amand, (dir.), *Le lexique socius* [En ligne], consulté le 15 octobre 2017, URL : <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/61-postmoderne>.

SALMON, Christian, *Storytelling, la machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, Éditions La découverte (Poche), 2008, 251 p.

SCARPETTA, Guy, *L'impureté*, Paris, Grasset, 1985, 389 p.

SENNETT, Richard, *Les tyrannies de l'intimité*. Paris, Seuil, 1979.

STIERLE, Karlheinz, « L'histoire comme Exemple, l'Exemple comme Histoire », dans *Poétique*, n°10, 1972, p. 176-198.

TALON-HUGON, Carole, *Morales de l'art*, Paris, PUF, 2009.

TAYLOR, Charles, *Le malaise de la modernité. Grandeur et misère de la modernité*. Paris, Éditions du Cerf (Humanités), 2002.

TERRASSE, Jean, *Rhétorique de l'essai littéraire*, Montréal, Presses de l'Université du Québec (Genres et discours), 1977.

TIETRACK, Philippe, *Traité de l'agitation ordinaire*, Paris, Grasset, 1998.

VATTIMO, Gianni, *La société transparente*, Paris, Éditions Desclée de Brouwer, 1990.

VAUGHN, Jessica, « Fear of Missing Out (FOMO) », dans *JWTIntelligence* [En ligne], Mars 2012, consulté le 29 décembre 2017, URL : https://web.archive.org/web/20150626125816/http://www.jwtintelligence.com/wp-content/uploads/2012/03/F_JWT_FOMO-update_3.21.12.pdf.

VIALA, Alain, « Mimésis », dans Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (dir.), *Le dictionnaire du littéraire*, [3^e éd. rev. et aug.], Paris, PUF (Quadrige), 2010, p. 484-486.

WILLAIME, Jean-Paul, *Sociologie des religions*, Paris, PUF, 1995.